

JEAN D'OUTREMEUSE ET LES HUNS

V. ATILA, ROI DES HUNS

par

Jacques Poucet

Membre de l'Académie royale de Belgique
Professeur émérite de l'Université de Louvain

[Introduction](#) - I. [Cadre historique](#) - II. [Motifs légendaires](#) - III. [Origines des Huns](#) - IV. [Voyages des Huns](#) - V. Attila - [Conclusion](#)

CINQUIÈME PARTIE

ATTILA, ROI DES HUNS

Plan

[Introduction](#)

I. [Attila et les Huns jusqu'aux opérations en Frise et au Danemark \(c. 380-404 de l'Incarnation\)](#) (*Myreur*, II, p. 96-113 *passim*)

- A. [L'accession d'Attila au trône](#)
- B. [L'affrontement d'Attila et d'Aétius \(près de Brindisi, 392 de l'Incarnation\)](#)
 - 1. [L'affrontement de Brindisi fait songer à la bataille des Champs Catalauniques](#)
 - 2. [Les distorsions chronologiques](#)
 - 3. [Les différences entre les deux batailles](#)
 - 4. [Le patrice Aétius après la bataille de Brindisi](#)
- C. [Les événements d'Espagne et de Bourgogne](#)
 - 1. [Aperçu général](#)
 - 2. [Les événements de Bourgogne](#)
 - 3. [Les événements d'Espagne](#)
- D. [Une chronologie perturbante](#)
- E. [Autour de Lutèce, sous Clodion, en 400 de l'Incarnation](#)

F. [L'affrontement d'Attila et d'Engésion \(Clermont-Ferrand, en Auvergne, vers 403 de l'Incarnation\)](#)

1. [Les Huns et leurs alliés](#)
2. [Engésion et les forces romaines](#)
3. [Quelques observations](#)
4. [La fuite des Huns et les décisions des coalisés](#)

G. [La Frise et le Danemark](#)

II. [La suite des événements jusqu'à la fin du raid d'Attila en Gaule \(404-411 de l'Incarnation\)](#) (*Myreur*, II, p. 113-120 *passim*)

A. [La Bavière, Trèves, Cologne, Aix-la-Chapelle et Metz](#)

1. [La Bavière](#)
2. [Trèves](#)
3. [Cologne](#)
4. [Aix-la-Chapelle](#)
5. [Metz](#)

B. [Une liste impressionnante de cités et d'évêchés détruits](#)

C. [Tongres](#)

1. [Le début du récit de Jean](#)
2. [Tongres-sur-Mer, Tongres-sur-Geer ?](#)
3. [Le retrait de la mer et les fautes des Tongrois](#)
4. [La suite du récit de Jean](#)
5. [L'historicité de l'épisode](#)

D. [Reims](#)

E. [Châlons et Troyes](#)

F. [Orléans](#)

1. [Le point de vue des historiens modernes](#)
2. [L'évolution de la tradition jusqu'à Jean d'Outremeuse](#)
3. [La vision de Jean d'Outremeuse](#)

G. [« Disparition » ou « déstructuration » chez Jean de la bataille des Champs Catalauniques](#)

1. [La bataille de Brindisi en 391 de l'Incarnation \(*Myreur*, II, p. 102\)](#)
2. [La bataille de Clermont-Ferrand en 403 de l'Incarnation \(*Myreur*, II, p. 110\)](#)
3. [La bataille d'Orléans en 411 de l'Incarnation \(*Myreur*, II, p. 120\)](#)

H. [La bataille des Champs Catalauniques dans la tradition](#)

1. [Sigebert de Gembloux](#)
2. [Martin d'Opava](#)
3. [Aimoin de Fleury](#)
4. [Les Grandes Chroniques de France](#)

I. [Quelques oubliés de Jean d'Outremeuse](#)III. [La campagne d'Italie, la mort d'Attila et la débâcle définitive des Huns](#)

(*Myreur*, II, p. 131-132)

A. [Une coalition de Huns, de Goths et de Vandales en Italie](#)

1. [Les Vandales](#)
2. [Radagaise et les Goths](#)

B. [Les opérations dans le Nord de l'Italie](#)C. [L'attaque sur Rome dans l'histoire et dans la tradition avant Jean d'Outremeuse](#)D. [L'attaque sur Rome chez Jean d'Outremeuse](#)E. [La mort d'Attila dans l'Histoire](#)F. [L'éclatement de l'empire hunnique](#)**Conclusion**

INTRODUCTION

Jusqu'ici nous avons essentiellement exploré la vision que se faisait Jean d'Outremeuse de l'histoire des Huns avant qu'Attila n'accède au trône. Cet événement, écrit Jean, en II, p. 86, marque une étape décisive dans leur histoire : *fut tout entirement fortune pour eux* (« tout tourna très bien pour eux »). C'est l'histoire des Huns sous Attila, vue par Jean d'Outremeuse, qui constituera l'essentiel de cette cinquième et dernière partie, la plus longue. Notre présentation suivra de près le déroulement du récit du chroniqueur et, en ce sens, elle se rapprochera davantage d'un commentaire de texte que les parties précédentes.

Cette cinquième partie a été découpée en trois chapitres. Le premier traitera des événements qui se déroulèrent de l'accession d'Attila au pouvoir (vers l'an 380 de l'Incarnation) jusqu'à et y compris ses opérations militaires en Frise et au Danemark,

lesquelles suivirent immédiatement sa confrontation avec le patrice Engésion en Auvergne (403 de l'Incarnation). Le matériel se trouve dispersé dans le *Myreur*, II, p. 86-113 (*passim*). Le second chapitre s'intéressera aux événements qui suivirent la défaite d'Auvergne (403 de l'Incarnation) jusqu'à la fin du raid d'Attila en Gaule (an 411 de l'Incarnation). Les textes sont dispersés dans le *Myreur*, II, p. 113-120 (*passim*). Le troisième chapitre traitera du raid d'Attila en Italie, de la mort du roi des Huns et de la dissolution de son empire (426-411 de l'Incarnation). Les textes se trouvent dans le *Myreur*, II, p. 120-132 (*passim*).

Cette présentation suit le plus fidèlement possible le texte de Jean, mais il est clair que, sur de nombreux points, la vision du chroniqueur s'écarte profondément des événements historiques, tels qu'ils ont été reconstitués par les historiens modernes et tels aussi d'ailleurs qu'ils apparaissent dans la tradition historiographique antérieure à l'intervention du chroniqueur liégeois. C'est que celui-ci, sur de nombreux points, s'est très profondément écarté des réalités historiques. Il nous faudra très souvent relever ses écarts et les étudier, confronter en d'autres termes sa vision avec celle de ses prédécesseurs.

*

Pour la facilité des choses, au lieu de renvoyer sans plus au cadre historique de la première partie, nous rappellerons ici brièvement quels ont été, dans l'Histoire, les rapports entre Attila et l'Empire romain d'Occident. Fondamentalement, ils peuvent se résumer en deux opérations militaires, relativement courtes, qui furent toutes deux lancées à partir de la Pannonie (en gros la Hongrie actuelle), où se trouvait le quartier général du roi. On pourrait les qualifier de raids. On sait en effet que le but premier des Huns n'était pas de s'installer dans l'empire romain en y occupant des terres, mais d'incendier, de détruire, de tuer et surtout de piller.

La première attaque, en 451 de notre ère, avait comme objectif les villes des Gaules ; la seconde, en 452 de notre ère, les villes d'Italie. Résumons-les.

En 451, accompagnés de groupes alliés, les Huns, après avoir traversé le Rhin, progressent en Gaule sur un itinéraire qui passe par Cologne et Metz en direction d'Orléans. Ils ravagent sans rencontrer de véritable résistance un certain nombre de villes sur le nom desquelles les sources anciennes et les historiens modernes ne s'accordent pas nécessairement. Orléans en tout cas – frontière avec l'Aquitaine des Wisigoths – joue un rôle

majeur car elle marque l'arrêt de leur avance vers le Sud. D'importantes forces qui leur sont hostiles, assemblées par et autour d'Aétius, le patrice romain, interviennent à cet endroit. Les gens d'Attila, obligés de s'éloigner d'Orléans, remontent vers le Nord-Est. Une bataille fort importante et meurtrière a lieu en Champagne, dans un endroit appelé les Champs Catalauniques, entre les forces d'Attila et celles d'Aétius. Attila abandonne le terrain et retourne en Pannonie.

Il reviendra l'année suivante en 452 attaquer l'Empire romain, mais cette fois en Italie, détruisant et ravageant plusieurs villes du Nord. Il est notamment question d'Aquilée, qui commande l'accès de la Vénétie, mais aussi de Milan et de Pavie. Installé à Padoue, Attila songe à descendre vers le Sud et à s'emparer de Rome, mais pour des raisons qui ne sont pas claires, il renonce à son projet et une fois de plus rentre en Pannonie.

Il y mourra l'année suivante en 453, lors de la nuit de noces qu'il passe avec sa nouvelle épouse, une jeune fille nommée Ildico.

Le lecteur aura intérêt à avoir présents à l'esprit ces quelques éléments de base pour bien apprécier les modifications apportées par Jean d'Outremeuse aux données historiques.

*

Il n'oubliera pas non plus un élément que nous avons eu l'occasion de souligner à plusieurs reprises dans la partie précédente, consacrée aux voyages des Huns. Les Huns sont un peuple continental, qui se déplaçait essentiellement – pour ne pas dire exclusivement – par voie terrestre ; dès lors les voyages maritimes – parfois très longs – qui leur sont attribués par Jean relèvent de la haute fantaisie. L'observation conserve sa valeur dans cette cinquième partie.

Il n'oubliera pas non plus qu'il va se heurter à un élément perturbant, lui aussi évoqué à plusieurs reprises dans les parties précédentes. C'est que la chronologie suivie par Jean (les années de l'Incarnation) ne correspond pas toujours à la nôtre (les années de l'ère commune). Ainsi, pour ne donner qu'un exemple, selon le chroniqueur liégeois, Attila est censé attaquer l'Empire romain vers l'an 383 de l'Incarnation. Or, dans l'Histoire, on vient de le redire, le raid des Huns sur les Gaules est daté de l'an 451 de notre ère et celui sur l'Italie de l'an 452 de notre ère.

Et pour compliquer encore les choses, on l'a dit aussi, Jean d'Outremerse anticipe de quelque deux siècles, et sans la moindre hésitation, les contacts des Huns avec la partie occidentale de l'Empire romain. Selon le chroniqueur en effet, ils sont tristement actifs à Cologne en 242. Mais ce dernier élément ne concerne pas directement le règne d'Attila.

[\[Plan\]](#)

CHAPITRE I

ATTILA ET LES HUNS JUSQU'AUX OPÉRATIONS EN FRISE ET AU DANEMARK

(c. 380-404 DE L'INCARNATION) (*Myreur*, II, p. 86-113 *passim*)

A. L'ACCESSION D'ATTILA AU TRÔNE

Sur la date de l'accession d'Attila au trône, Jean (II, p. 86) ne se montre pas très précis. La notice qui en fait état figure dans la liste des événements qui, selon le chroniqueur, se déroulèrent lors du règne de Gratien (379-386 de l'Incarnation ; 376-383 de notre ère). La voici :

[II, p. 86] À cette époque [vers 380 de l'Incarnation] mourut Vandalus, le roi des Huns. Après lui fut choisi le roi Attila, qui fut le dernier. Dès qu'il fut roi, tout tourna très bien pour les Huns. Ils commencèrent à devenir très puissants et à conquérir plusieurs pays. Ils prirent la mer et naviguèrent jusqu'en Grande-Bretagne, où ils se mirent à dévaster et à ravager le pays, à tuer les gens, à abattre les cités, les villes et les châteaux, sans jamais faire de quartier ni demander de rançon.

C'est donc vers 380 de l'Incarnation, que, selon Jean, Attila aurait succédé à son père Vandalus. Après avoir souligné l'importance de l'événement, le chroniqueur donne quelques précisions géographiques. Il ne mentionne pas explicitement leur point de départ – la dernière fois que Jean avait parlé des Huns, ceux-ci étaient réfugiés en Russie –, mais il précise qu'ils prennent la mer et débarquent en Grande-Bretagne, où ils sévissent conformément à leurs sinistres et effrayantes habitudes.

Quelques pages plus loin (II, p. 89), une autre notice de Jean, brève mais précise, leur fait à nouveau prendre la mer : « Ils entrèrent dans le territoire de l'Empire romain, qu'ils commencèrent partout à dévaster ». Géographiquement parlant, la situation est très claire. Avec Attila, les Huns, après avoir dévasté la Grande-Bretagne, s'attaquent désormais, *expressis verbis*, à l'Empire romain.

La date de cette attaque aussi est relativement bien fixée. Les notices environnantes orientent clairement vers l'an 383, c'est-à-dire la date où, selon Jean lui-même, saint Ambroise est devenu « évêque de Milan¹ » :

[II, p. 89] [*Les Huns entrèrent en territoire romain*] À cette époque, les Huns passèrent la mer et entrèrent dans le territoire de l'Empire romain, qu'ils commencèrent partout à dévaster. Leur roi était alors Attila, qui était très violent.

Ainsi donc, si l'on veut reconstituer les événements tels que les a vus Jean, on dira qu'Attila, devenu roi des Huns vers 380 de l'Incarnation, aurait lancé ses troupes *en païis de Rommenie* vers l'an 383, de l'Incarnation toujours, et à partir de la Grande-Bretagne.

*

Tel est le point de vue de notre chroniqueur. Celui de l'historien moderne, faut-il le dire, est très différent. Il ne met pas en doute l'existence d'Attila, ni son accession au trône, ni ses attaques contre l'Empire romain. Ce qu'il conteste, c'est la date (vers 380) que Jean donne à ces événements.

On rencontre une fois de plus le problème de la distorsion chronologique désormais bien connue du lecteur. En l'occurrence, dans sa biographie d'Attila, les années de l'Incarnation que suit Jean ne correspondent pas aux années après Jésus-Christ de l'ère commune. Si on ne fait pas attention à ces discordances, on en arrive à des situations cocasses. Ainsi, vers 383, lorsque, dans le *Myreur*, Attila lance son attaque contre l'Empire romain au départ de la Grande-Bretagne, le roi des Huns, selon les historiens modernes, n'est pas encore né².

¹ Saint Ambroise fut évêque de Milan de 374 à 397 de notre ère. La chronologie de Jean reste proche de la nôtre.

² En ce qui concerne la biographie d'Attila, les différences chronologiques sont fort importantes entre Jean et les Modernes. Selon notre système chronologique, Attila est né aux alentours de 395 de notre ère et a occupé le pouvoir de 434 à sa mort en 453. Il est donc né à l'époque de la mort de Théodose Ier (395 de notre ère) et il est mort à peu près en même temps que Valentinien III (455 toujours de notre ère).

Mais revenons au récit de Jean.

[\[Plan\]](#)

B. L'AFFRONTEMENT D'ATTILA ET D'AÉTIUS (PRÈS DE BRINDISI, AN 391 DE L'INCARNATION)

Après une assez longue interruption – d'autres événements retiennent son attention –, Jean revient aux Huns (II, p. 102) en rappelant ce qu'il avait noté plus haut (II, p. 86 et 89), à savoir leur puissance grandissante et les succès qu'ils avaient rencontrés depuis leur entrée dans l'Empire. Tout cela devait provoquer une réaction. Et effectivement l'empereur « envoya contre eux le patrice romain Aétius (*patris Etre de Romme*) avec des troupes nombreuses ».

Le récit

[II, p. 102] [*Les Huns ravagent l'empire romain*] Cette année-là (391), les Huns avaient commencé à devenir puissants et remportaient de grands succès dans les régions de l'empire romain d'Occident, qu'ils voulaient traverser pour dévaster tous les autres pays. C'est alors que l'empereur envoya contre eux le patrice romain Aétius avec des troupes nombreuses.

[*Le patrice de Rome livra une grande bataille contre les Huns et les défit*] Vous devez savoir que ce patrice était le personnage le plus important après l'empereur ; il était au-dessus de tous les sénateurs et il était appelé patrice, parce que, après l'empereur, il était le père et le pasteur de tous les Romains.

Ce patrice marcha contre les Huns avec des forces nombreuses : il disposait de soixante hommes au moins contre trente chez ses adversaires. Une grande bataille eut lieu à douze lieues de Brindisi sur mer. Les Huns se défendirent vaillamment et il y eut **[II, p. 103]** dans les deux camps cent quatre-vingt mille tués. La bataille dura toute la journée, jusqu'à ce que la nuit les force à se séparer. Les Romains perdirent plus d'hommes que les Huns, mais cependant ces derniers furent davantage découragés. Quand ils se furent retirés du champ de bataille, leur roi Attila ne voulut plus rester à cet endroit. Il marcha toute la nuit pour s'éloigner des Romains, car il n'avait pas l'intention de combattre le lendemain. Et parce que Bléda, frère d'Attila, et plusieurs autres chevaliers lui reprochaient de fuir, Attila les fit décapiter.

[*Le patrice perdit contre les Huns cent quarante mille hommes*] Au lever du jour, les Romains apprirent que les Huns s'en allaient. À cette nouvelle, le patrice remercia Dieu qu'Attila parte en lui laissant ainsi tout l'honneur, car il s'attendait à la reprise du combat et n'avait jamais eu d'adversaires aussi forts. Il avait bien perdu cent quarante mille hommes.

Jean ne donne pas le nom de l'empereur romain mais il date l'opération militaire de de l'Incarnation. Dans la chronologie qui est la sienne, il s'agit donc de Théodose Ier qu'il fait régner de 386 (II, p. 95b) à 397 (II, p. 196)³.

1. L'affrontement de Brindisi fait songer de la bataille des Champs Catalauniques

Pour bien comprendre ce qui va suivre, il faut rappeler l'importance de la bataille dite des Champs Catalauniques, une bataille historique et solidement documentée dans nos sources. Elle se déroula en Champagne, non loin de Troyes, en 451 de notre ère, opposant avec violence le patrice romain Flavius Aétius, et ses alliés, au roi des Huns, Attila, et à ses alliés. Elle marqua la fin définitive du raid gaulois d'Attila, lequel retourna dans son pays⁴.

Elle a été présentée en détails aux p. 14 et 15 de la première partie (*Cadre historique*). Il a été dit à cet endroit que Jean d'Outremer, qui ne la mentionne pas explicitement, n'en avait conservé que des traces mal digérées et chronologiquement très mal situées. C'est de ce problème qu'il va être question dans le développement suivant sur la bataille de Brindisi.

Après cette mise en situation, revenons au récit de Jean.

*

En II, p. 89, Jean avait abandonné les Huns quittant la Grande-Bretagne par la mer en 383 de l'Incarnation, entrant dans l'Empire romain et commençant à le dévaster. En reprenant son récit en II, p. 102, Jean ne fournit aucun détail sur leur voyage. Il ne précise même pas leur point d'entrée dans l'Empire. Il plonge son lecteur *in medias res*, à la date de 391 de l'Incarnation, en racontant l'importante bataille où Attila affronte le patrice romain Aétius que l'empereur avait envoyé contre eux avec des troupes nombreuses.

Cette bataille, la première qui, dans son récit, opposa Attila aux forces romaines, Jean la localise à *XII lieues pres de Brandis sour mere* « à douze lieues de Brindisi-sur-Mer ». En l'absence de toute information de la part de Jean sur le trajet des Huns, on peut supposer

³ Dans l'Histoire, Théodose Ier a régné de 379 à 395. Jean le fait régner de 386 à 397 de l'Incarnation. Ici l'écart entre les deux systèmes chronologiques n'est donc pas considérable.

⁴ Cette bataille des Champs Catalauniques a été présentée aux p. 14 et 15 de la première partie (*Cadre historique*). Il a été dit à cet endroit que Jean d'Outremer n'en a conservé que des traces mal digérées et chronologiquement très mal situées. C'est de cet « effacement » qu'il sera question dans le développement sur la bataille de Brindisi.

que les envahisseurs, venant par voie maritime de Grande-Bretagne, ont dû faire un long voyage pour contourner la Gaule, passer le détroit de Gibraltar, traverser une bonne partie de la Méditerranée et remonter dans la mer Adriatique jusqu'à Brindisi. À moins que les Huns se soient contentés de traverser la Manche en bateau et aient traversé par voie terrestre toute la Gaule et une bonne partie de l'Italie sans rencontrer la moindre opposition avant d'affronter Aétius à Brindisi. Quoi qu'il en soit, Jean paraît peu sensible aux problèmes de logistique.

*

Jean, dans son récit, ne s'attarde pas sur ce combat près de Brindisi. Pour le présenter en quelques mots, on dira qu'il oppose les Huns aux Romains, fort inférieurs en nombre, que la bataille dure toute la journée et que les pertes, considérables dans les deux camps (180.000 tués en tout !), sont plus importantes du côté romain (140.000 !).

C'est toutefois Attila qui semble le plus atteint : il n'a plus le moral, il se sent vaincu et il profite de la nuit pour abandonner le terrain avec ses troupes, malgré de nettes réticences dans son propre camp. Il ira jusqu'à faire décapiter plusieurs chevaliers, ainsi que son frère Bléda, qui considèrent ce départ comme une fuite. Bref, les Huns se retirent, en catimini pourrait-on dire. Et au lever du jour, Aétius a l'heureuse surprise de constater qu'il est maître du terrain : il remercie Dieu qu'Attila soit parti en lui laissant tout l'honneur d'une victoire. En fait, il s'attendait à devoir reprendre le combat avec des adversaires qu'il estimait plus dangereux que tous ceux qu'il avait précédemment rencontrés.

Peut-on identifier cette bataille ?

Le nom des deux adversaires (Attila et Aétius), l'importance qui lui est donnée dans le texte, son issue (les Huns se retirent sans avoir été vraiment vaincus, un peu à la surprise du patrice romain d'ailleurs) orientent vers la bataille des Champs Catalauniques, dont on vient de rappeler les données essentielles et qui est bien attestée dans l'histoire.

Mais cette identification, fort attirante, pose de gros problèmes. En ce qui concerne la chronologie d'abord. Une nouvelle fois, nous rencontrerons le problème de la distorsion chronologique. Et ce sera l'occasion d'en dire un peu plus sur le sujet. [\[Plan\]](#)

2. Les distorsions chronologiques

Les sources historiques dont nous disposons et qui sont solidement documentées ne connaissent qu'un seul affrontement entre Attila et Aétius, celui qui eut lieu non loin de Troyes en 451 de notre ère et qu'on appelle la bataille des Champs Catalauniques. À cette date, et toujours dans l'Histoire authentique, Flavius Aétius était depuis 435 le patrice – en fait, en tant que chef des armées, le véritable maître de l'Empire – de Valentinien III (empereur d'Occident de 423 à 455 de notre ère). Or, on l'a vu plus haut, le *Myreur* date l'affrontement d'Aétius avec Attila en l'an 391 de l'Incarnation et le place formellement à l'époque de l'empereur Théodose Ier qu'il fait régner de 386 à 397 de l'Incarnation⁵.

Ainsi, l'affrontement entre Attila et le patrice Aétius, qui a eu lieu dans l'histoire en 451 de notre ère, se voit placé par Jean en l'an 391 de l'Incarnation. En un mot, le *Myreur* décale ici les faits de quelque soixante années.

Cela n'est pas pour nous étonner. Nous avons vu ci-dessus (*Attila*, p. 7) qu'à l'époque où, d'après Jean, Attila lançait son attaque sur l'Empire romain (an 383 de l'Incarnation), pour l'historien moderne le roi des Huns n'était pas encore né.

*

On ne peut évidemment pas parler de hasard, de cas isolé, d'erreur ponctuelle. Nous savons maintenant que, dans le récit de Jean, la « distorsion chronologique » est un problème systémique, à ampleur variable. Nous en avons déjà rencontré plusieurs cas, nous en rencontrerons encore beaucoup d'autres.

Prenons par exemple le cas de Clovis, de son couronnement et de sa mort. Le Clovis de l'Histoire est devenu roi des Francs en 481/483 de notre ère : le *Myreur* (II, p. 138) place son couronnement en 438 de l'Incarnation, soit un décalage de quelque 42 ans. Le Clovis de l'Histoire est mort à Paris le 27 novembre 511 de notre ère ; Jean d'Outremeuse (II, p. 166) le fait mourir à Lutèce le 13 juin de l'an 468 de l'Incarnation. L'écart est ici de 43 ans. En ce qui concerne l'affrontement majeur entre Attila et Aétius, il était, rappelons-le, de 60 ans.

⁵ Dans l'Histoire authentique, le généralissime du Théodose historique (et de ses fils Arcadius et Honorius) était d'ailleurs Stilichon, un très grand personnage totalement inconnu de Jean d'Outremeuse.

Des distorsions de cet ordre, on l'a déjà dit, sont évidemment susceptibles d'avoir des conséquences dans le récit des événements, voire d'en perturber le déroulement et la compréhension. Évoluant dans une « instabilité chronologique » dont il n'a pas conscience, Jean, on l'a déjà dit aussi, pourra aisément faire se rencontrer dans son récit des personnages qui n'auraient jamais pu le faire dans la réalité historique.

*

Cela dit, une observation importante doit être faite. Cette « distorsion chronologique », à ampleur variable d'ailleurs, n'apparaît pas partout. Elle ne frappe guère les empereurs romains où l'écart est en règle générale relativement faible entre les années « de l'Incarnation » données par Jean dans le *Myreur* et les années « de notre calendrier ». Les variations observées entre les deux chronologies – nous ne parlons évidemment que des dates, pas des événements – restent, si l'on peut dire, « dans les limites du raisonnable ».

À titre d'exemple, voici ce qu'il en est de la datation des empereurs romains :

Empereur	Jean	Notre système
Domitien	84-97	81-96
Nerva	97-99	96-98
Trajan	99-118	98-117
Hadrien	118-139	117-138
Antonin le Pieux	139-161	138-161
Philippe l'Arabe	245-252	244-249
Dèce	252-263	249-251
Constantin 1er	308-338	306-337
Ses trois fils	338-362	337-361
Julien l'Apostat	362-366	360-363
Théodose 1er	386-397	379-395

La situation était *grosso modo* la même pour la datation des papes. Bien sûr, les sources utilisées par Jean ne sont pas toujours d'accord entre elles sur la durée précise des règnes pontificaux, et Jean, manifestement intéressé par ces questions, prend souvent soin de le signaler à ses lecteurs. Mais les écarts restent toujours relativement faibles. En voici quelques exemples concernant les papes du troisième siècle de notre ère :

Papes	Jean	Notre système
Victor Ier	189-199	194-204 (?)
Zéphyrin	199-217	204(?) -216
Calixte	217-222	216-224
Urbain Ier	222-230	224-232
Pontien	230-235	232-238
Antéros	235-236	238-241
Fabien	236-250	241-255
Corneille	251-253	255-257
Lucius Ier	253-254	257-260
Étienne Ier	254-257	260-261
Sixte II	257-258	261-265
Denys	259-268	265-271
Félix Ier	269-274	272-275
Eutychien	275-286	275-284
Caïus	283-296	284-295

C'est lorsqu'il ne s'agira plus des empereurs et des papes⁶, en particulier lorsqu'entreront en scène les peuples « barbares », que les « distorsions chronologiques » vont commencer à apparaître. Dorénavant nos analyses devront vérifier avec soin le niveau de concordance entre notre chronologie et celle de Jean d'Outremerse. [\[Plan\]](#)

3. Les différences entre les deux batailles

Mais revenons à l'affrontement de Brindisi, dont nous avons jusqu'ici surtout discuté la datation.

Bien sûr il est totalement inconnu de nos sources historiques. Mais on se souviendra que certains éléments du récit avaient attiré notre attention parce qu'ils se retrouvaient également dans celui de la bataille des Champs Catalauniques. Nous avons ainsi évoqué le nom même des deux adversaires (Attila et Aétius), l'importance donnée au combat dans le texte, son issue (les Huns se retirent sans avoir été vraiment vaincus, un peu à la surprise du patrice romain d'ailleurs). Elle pourrait fort bien ne pas être une pure invention de Jean et avoir été construite – en partie au moins – sur le modèle d'une bataille historique, celle-là même où s'étaient affrontés dans l'Histoire Attila, le roi des Huns, et Aétius, le patrice

⁶ On se souviendra que, pour dater l'accession de saint Ambroise à l'évêché de Milan, l'année de l'Incarnation donnée par Jean (vers 383) était « dans la norme » des réalités historiques, alors qu'elle était complètement « aberrante » pour dater l'attaque d'Attila contre l'empire romain.

romain. Nous continuons à le croire et nous reviendrons longuement sur le sujet (cfr *Attila*, p. 65-70).

Il ne s'agit évidemment pas de nier les différences existant entre la bataille de Brindisi racontée par Jean et la bataille historique des Champs Catalauniques. On vient d'envisager celle de la date. Mais il y en a d'autres.

Différence en ce qui concerne la localisation. L'emplacement de la bataille des Champs Catalauniques n'est pas connu avec une exactitude absolue, mais une chose est sûre : elle s'est déroulée en Gaule, en Champagne, non loin de Troyes. Jean situe la sienne dans le Sud de l'Italie, près de Brindisi, non loin de la mer.

Différence en ce qui concerne la composition des forces en présence. À Brindisi, selon Jean, s'affrontent uniquement les Romains et les Huns. Aux Champs Catalauniques, les deux armées sont composites. Du côté d'Attila, on trouve des Huns bien sûr (et une série de tribus qui s'étaient placées sous sa bannière), mais aussi des peuples alliés, comme les Gépides du roi Ardaric ou les Ostrogoths, conduits par trois frères (Valamir, Theudimir et Vidimir), sans compter les autres groupes de barbares qui s'étaient ajoutés à cette troupe au hasard de ses déplacements. Le patrice Aétius est lui aussi à la tête d'une puissante coalition bariolée : des Romains bien sûr, mais aussi des Francs de Mérovée, des Burgondes et aussi des Wisigoths de Théodoric.

Différence en ce qui concerne la place et l'importance de la bataille dans l'histoire des Huns. La bataille des Champs Catalauniques a marqué la fin de l'épisode gaulois d'Attila, lequel avait également comporté toute une série d'opérations militaires (Metz, Orléans, d'autres villes peut-être encore). Cette bataille marqua la fin définitive des incursions des Huns en Gaule et ceux-ci retourneront chez eux pour passer l'hiver. Ils repartiront l'année suivante saccager le Nord de l'Italie. Le récit de Jean en II, p. 102-103 marque tout au contraire le début des opérations militaires dans les limites de l'Empire.

Cette série d'observations permet de dire que l'affrontement Attila-Aétius, décrit par Jean en II, p. 102-104, ne peut absolument pas être considéré comme un reflet fidèle de cette dernière. Il comporte des aspects qui font songer à la bataille des Champs Catalauniques, mais beaucoup de différences les séparent. La bataille de Brindisi ne

représente au mieux qu'une transposition/adaptation de celle des Champs Catalauniques. La première a pu s'inspirer de la seconde.

*

On pourrait encore ajouter quelques remarques sur la vision que Jean se fait de l'affrontement.

Relever par exemple le caractère fantaisiste de l'étymologie que Jean donne au terme « patrice », qui voudrait dire selon lui « père et pasteur » de tous les Romains. Il a cependant raison en notant que le terme désigne un très haut personnage de l'État. Signaler aussi que Jean a également inventé le détail de la décapitation de Bléda, frère d'Attila, pour avoir refusé d'abandonner le terrain. Si les circonstances et la date de la mort de Bléda ne sont pas claires, cette dernière n'est nulle part dans nos sources liée à la bataille des Champs Catalauniques. Bléda aurait, semble-t-il, été poignardé par des partisans de son frère plusieurs années avant cette bataille.

On en restera là. Occupons-nous plutôt, dans le récit de Jean, de ce que fait le patrice Aétius après la bataille. Ce point est assez révélateur de la méthode de travail de Jean d'Outremeuse. [\[Plan\]](#)

4. Le patrice Aétius après la bataille de Brindisi

Le récit

[II, p. 103] *[Le roi de Compostelle tua le roi Alaric et défit ses troupes]* Le patrice avait d'autant plus peur que le roi des Goths, Alaric, se trouvait en Espagne, là tout près, avec des forces importantes susceptibles d'aider le roi Attila. C'est ce que pensait le patrice, mais il avait tort de redouter Alaric, parce que celui-ci avait été tué la veille avec beaucoup de ses hommes, dans une bataille contre le roi de Compostelle. Les rescapés goths s'étaient enfuis et étaient partis avec les Huns.

[Le roi de Bourgogne tua le patrice ainsi que septante-deux mille hommes] Le patrice retourna alors à Rome mais, en chemin, il rencontra Maxime, le roi de Bourgogne, qui avait pénétré dans les terres des Romains. Quand les adversaires s'aperçurent, ils coururent l'un vers l'autre et se livrèrent une grande bataille dans laquelle le patrice et soixante-deux mille hommes furent tués. Dans l'autre camp, Maxime et trente-six mille hommes périrent ; les rescapés s'enfuirent et retournèrent en Bourgogne. Une fois rentrés, ils couronnèrent comme roi Gondicaire, le fils de

Maxime, un preux chevalier. Quand l'empereur romain apprit la mort du patrice, il fut attristé ; toutefois, il ne voulut rien faire d'autre que reconforter ses gens du mieux qu'il put.

Les détails que Jean donne dans ce texte sur le rôle d'Aétius après Brindisi n'ont aucun rapport avec l'Histoire. Le chroniqueur a notamment inventé les événements d'Espagne et de Bourgogne. Ils se prolongeront d'ailleurs dans les notices qui suivent immédiatement et que nous commenterons largement un peu plus loin.

Nous ne discuterons pour l'instant que de la Bourgogne pour montrer comment Jean, dans ses « récréations », utilise des personnages historiques « décrochés de leur temps ».

Ainsi le Maxime qui intervient ici et que Jean appelle *Maximian* est dans l'Histoire un militaire de haut rang, chef de l'armée de Bretagne, victorieux des Pictes et des Scots, et proclamé empereur par ses soldats. Il s'était révolté contre l'empereur Gratien qu'il avait assassiné en 383 de notre ère et avait occupé la Gaule en usurpateur de 383 à 388 de notre ère toujours. Il sera décapité le 28 août 388 sur ordre de Théodose 1er.

Jean (cfr II, p. 95, 99-100), qui reflète la réalité historique en attribuant à ce Maxime le meurtre de Gratien, fait de lui un roi de Bourgogne, ce qu'il n'a jamais été, la Bourgogne d'ailleurs n'existant pas encore à cette époque (cfr plus loin *Attila*, p. 19-20). Jean imagine une violente bataille violente et meurtrière entre les deux armées, celle d'Aétius, le patrice romain, et celle de Maxime, l'ancien usurpateur dont le chroniqueur a fait un roi de Bourgogne. Les deux chefs sont tués.

On nage dans la fantaisie. Les deux personnages ont bien péri de mort violente, mais dans des circonstances et à des époques différentes. Dans le récit de Jean, ils sont présentés comme des contemporains, morts le même jour. Il faut voir cela comme une conséquence anecdotique de la distorsion chronologique évoquée plus haut. Dans la réalité de l'Histoire, on vient de le dire, Maxime fut décapité le 28 août 388 de notre ère sur ordre de Théodose 1er. Il n'aurait jamais pu mourir en même temps que Flavius Aétius, patrice sous Valentinien III, né vers 395 et mort en 454, quelque 65 ans après Maxime !

Une autre information transmise par Jean concernant la mort du patrice est assez piquante. Le chroniqueur signale (II, p. 103) que la mort d'Aétius au combat attrista son empereur, mais que celui-ci ne réagit pas très vivement (« il ne voulut rien faire d'autre que

réconforter ses gens du mieux qu'il put »). Le lecteur qui connaît les détails de la véritable mort d'Aetius appréciera la note. En réalité, le patrice n'est même pas mort sur un champ de bataille, mais assassiné par son empereur, Valentinien III lui-même, qui estimait que son généralissime lui faisait trop d'ombre !

Quant au Gondicaire, présenté ici comme le successeur de Maxime, c'est un personnage historique. Jean en reparlera quelques notices plus loin en racontant l'itinéraire des Huns après Brindisi. Nous discuterons de son cas *ad locum* (cfr *Attila*, p. 20).

Mais revenons aux Huns. Qu'ont-ils fait, selon Jean d'Outremeuse, après avoir évacué les lieux lors de la confrontation de Brindisi ? Quels pays traversèrent-ils ? Quelles batailles livrèrent-ils ? Et – n'oublions pas l'essentiel – quelles libertés nouvelles le chroniqueur liégeois a-t-il prises, consciemment ou non, avec l'Histoire ? [\[Plan\]](#)

C. LES ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE ET DE BOURGOGNE (II, p. 103-104)

Nous commencerons par l'Espagne et la Bourgogne, déjà évoquées dans les notices précédentes sur les déplacements d'Aetius après son affrontement avec Attila dans les Pouilles.

Le récit

[II, p. 103] Vous devez savoir aussi que les Huns, quand ils étaient revenus à Brindisi, avaient pris la mer et navigué jusqu'à Compostelle. Là on leur raconta comment le roi Alaric était mort et comment son frère, le roi Thiris, s'était enfui avec les gens qu'il avait pu réunir. Et c'était vrai : le roi Thiris s'était enfui en Afrique où il était mort subitement.

[Les Huns saccagent le royaume de Compostelle] Alors Attila demanda par qui le roi **[II, p. 104]** Alaric avait été défait, et on lui répondit : par le roi Gorlans de Compostelle. Attila se mit alors à dévaster le royaume de Compostelle, où il trouva des hommes du roi Alaric, qui avaient échappé à la bataille. Ainsi l'armée d'Attila fut considérablement renforcée.

[Les Huns défirent le roi de Compostelle] Après quoi, le roi de Compostelle rassembla ses hommes et marcha contre les Huns. S'ensuivit une bataille dans laquelle le roi et ses gens furent vaincus. Cette fois tout son pays aurait pu être défait et anéanti, mais Attila apprit que tous les rois d'Espagne s'étaient rassemblés pour l'abattre. Il quitta donc ce pays et se mit en route pour la Gaule, que l'on appelle maintenant la France. Cette bataille eut lieu au mois de juillet de l'an 392.

[*Les Huns défirent les Burgondes*] Cette même année, en octobre, Attila et ses hommes pénétrèrent en terre de Bourgogne. Quand le roi Gondicaire le sut, il les attaqua ; une grande bataille s'ensuivit dans laquelle le roi de Bourgogne mourut et ses gens furent vaincus. Ainsi les Huns commencèrent à imposer leur pouvoir par la force et à dévaster le pays autour d'eux. Ils firent beaucoup de tort de tous les côtés.

Ainsi donc selon Jean d'Outremeuse, les Huns, après avoir été battus près de Brindisi par Flavius Aétius, ont abandonné le terrain et repris la mer, cette fois en direction de l'Espagne. C'est à nouveau pour les Huns un long voyage maritime. Mais on sait que notre chroniqueur n'hésite pas à déplacer par mer sur d'énormes distances un peuple que l'Histoire présente comme essentiellement continental et dont elle ne connaît que des déplacements terrestres ! On se souviendra que Jean a déjà fait revenir les Huns de Chine par la mer (II, p. 18).

Bref, les Huns seront censés naviguer jusqu'à Compostelle en Espagne qu'ils quitteront pour remonter en Gaule. En chemin, ils seront censés ravager la Bourgogne, suscitant contre eux une coalition puissante et menaçante qu'ils préféreront éviter en rentrant directement chez eux. Tels sont en très bref les événements que nous allons maintenant présenter plus en détail en questionnant leur historicité.

1. Aperçu général

Arrivés en Espagne, les Huns apprennent la mort d'Alaric, roi des Goths et allié d'Attila, tué par le roi Gorldans de Compostelle, allié des Romains. On leur annonce aussi que le roi Thiris, frère d'Alaric, avec les gens qu'il avait pu réunir, s'était enfui en Afrique où il était mort subitement. Pour venger son allié – nous suivons toujours le *Myreur* – Attila dévaste le royaume de Compostelle et renforce son armée de Huns avec les Goths d'Alaric qui avaient réussi à s'échapper. Mais le roi Gorldans rassemble ses troupes et marche contre les Huns. S'ensuit une bataille dans laquelle le roi de Compostelle et ses gens sont vaincus.

Attila ne profite pas davantage de sa victoire. Apprenant que tous les rois du pays se sont rassemblés pour l'abattre, il quitte l'Espagne et se met en route pour la Gaule, que *ons nom maintenant Franche* (II, p. 104).

Sur le chemin du retour, les Huns passent par la Bourgogne qu'ils conquièrent et ravagent, écrasant l'armée du roi Gondicar, un prétendu fils de l'usurpateur Maxime, devenu roi d'Espagne (cfr plus haut, *Attila*, p. 17). Finalement la crainte qu'ils inspirent est telle que plusieurs peuples décident de s'unir contre eux. On assiste alors à la naissance d'une puissante coalition anti-Huns rassemblant le roi de France Pharamond ainsi que les seigneurs de Flandre, de Louvain et de Lotharingie. Les Huns ont peur et se retirent. Les alliés, note Jean à la fin de son exposé (II, p. 104), retournent alors chez eux.

Les victoires des Huns sont impressionnantes. Deux petites années seulement (391 et 392 de l'Incarnation) séparent ces derniers événements de leur défaite à Brindisi.

*

En réalité, ce tableau est issu pour l'essentiel de l'imagination et de la fantaisie de Jean d'Outremeuse. Les Huns n'ont jamais attaqué l'Espagne ni la Bourgogne. Mais cela ne signifie pas que les personnages cités dans le *Myreur* n'ont pas existé. Jean, comme l'a écrit E. Bozoky (p. 107), « invente des personnages et des événements en y mêlant quelques faits et noms historiques ».

Et c'est bien le cas ici. Certains personnages mis en scène, comme Alaric et ses Goths, comme l'usurpateur Maxime, comme le roi Gondicaire des Burgondes, comme Attila aussi bien sûr, sont historiques, mais ils interfèrent avec des personnages fictifs (un Gorlans de Compostelle, des rois d'Espagne, un roi Thiris, frère du Goth Alaric), et cela, dans des épisodes guerriers qu'il est difficile, voire impossible, de relier à des événements historiques précis.

Avec ces mots, nous avons dit l'essentiel. Nous pourrions nous arrêter ici et passer à autre chose. Néanmoins pour les lecteurs intéressés, nous allons analyser le récit de Jean avec plus de précisions. On retrouvera les Huns plus loin, en II, p. 107-108, lorsqu'ils attaqueront les terres de Clodion. [\[Plan\]](#)

2. Les événements de Bourgogne

Commençons par la Bourgogne. Dans les années 391-392 de l'Incarnation, l'époque où Jean situe le récit et où l'empereur romain en fonction est, selon Jean lui-même, Théodose

ler, il n'existait pas encore de royaume de Bourgogne dans l'empire romain d'Occident. La zone qui deviendra la future Bourgogne faisait tout simplement partie des Gaules.

Pour présenter en très bref l'histoire des Burgondes en utilisant notre chronologie commune, on dira que ceux-ci, après s'être introduits en Gaule en 406, n'ont installé leur premier royaume que vers 411 ou 413, autour de Worms⁷, comme fédérés, avec l'accord des Romains donc. En fait, c'est quelque vingt ans plus tard, en 435 de notre ère, qu'ils vont rompre le traité qui les lie à Rome et attaquer la province romaine de Belgique première, atteignant la région de Toul et de Metz, où leur expansion sera arrêtée en 437 par les Romains sous Valentinien III ou plutôt, si l'on veut être exact, par des mercenaires huns à la solde du général en chef romain Aétius. Le roi burgonde est tué dans la bataille. Ce roi, fondateur du premier royaume burgonde qu'il dirigea jusqu'à sa mort, s'appelait précisément Gondicaire (Gunther). On peut supposer que le Gondicaire, présenté par Jean, comme tué au combat par les Huns dans le récit des événements de 392 de l'Incarnation (en *Myreur*, II, p. 104), est un « reflet fantasmé » du Gondicaire historique, effectivement tué au combat, mais en 437 de notre ère, et par des mercenaires huns au service des Romains.

On rappellera un autre détail « fantasmé » : Jean fait de ce Gondicaire le fils et le successeur sur le trône de Bourgogne de Maxime, cet ancien empereur usurpateur, autre personnage historique dont on a eu l'occasion de parler. Rappelons que ce Maxime, chef de l'armée de Bretagne, avait en l'an 383 de notre ère, assassiné et pris la place de l'empereur Gratien. Reconnu un moment comme empereur, il fut décapité le 28 août 388 de notre ère toujours sur ordre de Théodose Ier. Il ne fut donc jamais roi d'une Bourgogne qui de son temps n'existait pas encore, pas plus qu'elle n'existait au temps de son fils. Bref des anachronismes et des réutilisations dans d'autres contextes de personnages qui appartiennent par ailleurs à l'Histoire.

Voilà pour les événements de Bourgogne. Passons maintenant à ceux d'Espagne. [\[Plan\]](#)

⁷ Actuellement ville d'Allemagne (Rhénanie-Palatinat), sur le Rhin.

3. Les événements d'Espagne

Jean fait intervenir en Espagne d'autres peuples que les Huns et d'autres personnalités qu'Attila. Il y est ainsi question de plusieurs rois goths et de plusieurs rois espagnols, dont un roi de Compostelle. Que penser de tout cela ?

Le roi Gurlans de Compostelle, censé avoir tué Alaric et mis en fuite Attila (II, p. 103-104), n'apparaît qu'ici dans *Ly Myreur* et n'est pas connu par ailleurs. Il s'agit probablement d'un de ces nombreux noms sortis de l'imagination féconde de Jean. Compostelle existait-elle d'ailleurs comme ville importante dans l'Empire romain finissant ? La question est secondaire. Plus largement, il faut dire qu'à l'époque où Jean situe son récit, l'ensemble de l'Espagne était toujours province romaine. Il n'était donc pas question de rois espagnols, ni a fortiori d'une coalition de rois espagnols, qui auraient pu effrayer Attila. Ce dernier motif, comme les autres, est une création fantaisiste de Jean.

Par contre, la présence en Espagne de Goths et d'un roi Alaric n'est pas de la pure invention. Mais sa mention à cet endroit et à cette date ne peut pas correspondre à la réalité historique.

Sont liés à l'Espagne au moins deux Alaric. Il y a eu Alaric I, chef des Goths de 395 environ à 410 (nous utilisons ici les années communes), bien connu dans l'histoire pour avoir mis à sac Athènes en 396 et s'être emparé de Rome en 410. Il est mort quelques mois après ce dernier événement et n'a joué aucun rôle en Espagne.

On songera donc à Alaric II, qui succède à son père Euric en 484, comme roi des Wisigoths de 484 à 507 (toujours en années communes). Il règne non seulement sur la presque totalité de l'Espagne (hormis la Galice), mais aussi sur une majorité des territoires au Sud de la Loire et sur la plus grande partie de la Provence. Il trouvera la mort sur le champ de bataille à Vouillé (printemps 507) en se battant contre les Francs de Clovis. Il n'est donc pas à sa place dans le récit d'événements que Jean date des années 391-392 de l'Incarnation. Il n'appartient ni à l'époque de Théodose Ier ni même à celle de Valentinien III.

Il est aussi question dans le récit d'un roi des Goths du nom de Thiris. Il ne figure pas dans les listes de rois goths. Comme l'espagnol Gurlans, roi de Compostelle, il doit être le fruit de l'imagination fantaisiste du chroniqueur.

Quant à l'Alaric, roi des Goths, contemporain et allié d'Attila, qui, selon Jean, se trouvait en Espagne, où il venait d'ailleurs de se faire tuer par le roi Gurlans, on ne voit pas, historiquement parlant, qui pourrait se dissimuler derrière lui. En tout cas, aucun des deux Alaric historiquement attestés ne peut faire l'affaire. Rien d'étonnant à cela. Quand Jean n'invente pas de toutes pièces des personnages, il utilise ceux qu'il trouve dans ses sources et les déplace comme des pions sur un échiquier en leur faisant jouer un rôle, plus ou moins important, mais toujours fantaisiste.

En tout cas Jean semble croire à l'existence de cet Alaric, roi des Goths. Il l'avait mentionné un peu plus haut (en II, p. 92-93), dans sa vie de saint Servais. Après avoir quitté Rome, où saint Pierre lui était apparu, saint Servais, écrit-il, « eut beaucoup à souffrir en chemin avant d'arriver chez lui, car il fut capturé et jeté en prison *par les gens du roi Alaric qui régnait sur les Goths en Espagne* ». C'est grâce à un miracle qu'il était sorti de prison et avait pu continuer sa route vers Cologne puis Metz⁸.

On retrouvera encore cet Alaric et ses Goths en rapport étroit avec les Huns d'Attila dans la suite du récit (en II, p. 107, 110-113 et 117-29). Ils y seront davantage à leur place, chronologiquement parlant, ce qui ne signifie toutefois pas que les notices de Jean contiendront sur eux des informations historiques authentiques.

Quant à la coalition du roi des Francs Pharamond et des seigneurs de Flandre et de Lorraine, contre les Huns, qui se retirent, elle est tellement fantaisiste que cela ne vaut même pas la peine de s'y attarder (II, p. 104).

*

Bref, sur le plan chronologique (on est en Occident à la fin du IV^e siècle de notre ère), les Huns d'Attila ne sont pas à leur place dans ce récit. De plus, tous les mouvements que Jean leur prête n'ont aucun appui dans les textes historiques. Les personnages et les peuples avec lesquels ils sont censés interférer sont ou inventés ou anachroniques. Le cas du patrice

⁸ On observera toutefois que Jean est le seul, parmi les « biographes légendaires » de saint Servais, à attribuer à Alaric, roi des Goths, la capture du saint sur le chemin du retour de Rome à Tongres. Pour tous les autres hagiographes, le saint aurait été capturé par Attila, le roi des Huns, qui n'est pas, historiquement parlant, plus à sa place qu'Alaric dans la vie de saint Servais. Mais peu importe ici. Pour quelle raison Jean a-t-il estimé qu'Attila ne convenait pas et devait être remplacé par Alaric ? Il est bien difficile de le dire, et un peu vain peut-être de chercher ses raisons.

Aétius est particulièrement évident, comme celui d'un royaume goth d'Alaric en Espagne, ou d'un royaume burgonde.

Les notices sur l'histoire des Huns qu'on trouve dans le présent fichier sont à considérer comme fantaisistes, comme d'ailleurs beaucoup de celles qui figurent dans les fichiers précédents. [\[Plan\]](#)

D. UNE CHRONOLOGIE PERTURBANTE

Un autre signe de la non-historicité de ce récit est la distorsion chronologique qu'il comporte. Nous avons déjà parlé de ce phénomène. Au risque de lasser le lecteur, redisons encore une fois les choses clairement.

Le récit de Jean est censé rapporter des événements contemporains de Théodose Ier, et les dates explicitement évoquées vont très clairement dans ce sens, la chronologie de Jean étant bien sûr celle de l'Incarnation : l'an 391 de l'Incarnation pour la montée en puissance des Huns, leur entrée dans l'Empire romain et la confrontation violente entre Attila et Aétius ; juillet 392 pour le départ d'Espagne d'Attila qui redoute une attaque massive de tous les rois d'Espagne ; octobre 392 pour la confrontation en Bourgogne des forces d'Attila avec celles du roi Gondicar. En outre, les notices qui suivent directement le récit des opérations militaires des Huns sont datées explicitement de 393 et de 394 de l'Incarnation. Bref, on est clairement sous le règne de Théodose Ier qui mourra en 396 de l'Incarnation, en 395 de l'ère commune. Pour Jean, tous ces événements que nous venons de rapporter sont contemporains de Théodose Ier.

Or ces récits ne sont manifestement pas à leur place chronologique. Rappelons les dates en années communes. Le règne d'Attila a commencé en 434 et s'est terminé en 453. Les opérations militaires principales qu'il mena en Occident eurent lieu en 442-443 dans les Balkans, en 451 en Gaule (c'est l'attaque qu'il lança contre la Gaule et qui fut stoppée par Aétius aux Champs Catalauniques) et l'année suivante, en 452, en Italie (où il mit à sac plusieurs cités importantes). Les batailles que Jean lui attribue en Espagne et en Bourgogne sont de la pure invention. De toute façon, Attila sévit en Gaule au milieu du Ve siècle, pas à la fin du IVe.

Ce décalage d'environ un demi-siècle se retrouvera dans les fichiers suivants et perturbera profondément les correspondances. [\[Plan\]](#)

E. AUTOUR DE LUTÈCE, SOUS CLODION, EN 400

Mais revenons à la présentation du *Myreur*. Après la défaite des Burgondes et la mort de leur roi Gondicaire, « les Huns commencèrent à imposer leur pouvoir par la force et à dévaster le pays autour d'eux ». Cette situation fit peur aux populations voisines, qui se coalisèrent contre eux. C'était vers l'an 392 de l'Incarnation. Voici le texte :

Texte

[II, p. 104] La nouvelle commença à se répandre que les Huns dévastaient et conquéraient tous les pays. Plusieurs seigneurs conclurent alors des alliances contre eux : le chef de cette alliance était Pharamond, le roi des Francs ; en faisaient également partie le comte de Flandre et de Louvain ainsi que le duc de Lorraine. Tous ces seigneurs se mirent à chevaucher contre les Huns, mais quand ces derniers apprirent qu'ils arrivaient, ils se retirèrent, car ils redoutaient beaucoup le roi Pharamond et ses gens.

Vous devez savoir que les Huns étaient capables de parcourir à cheval une distance de trente-deux lieues, depuis le soir jusqu'au lendemain matin. C'est ainsi qu'ils réussissaient toujours à s'échapper, car les autres cavaliers ne pouvaient parcourir que la moitié de cette distance tout au plus, et encore ils étaient tellement épuisés qu'ils devaient se reposer trois jours. C'est ainsi aussi que les Huns échappèrent à leurs poursuivants ; les autres seigneurs alliés retournèrent chez eux.

Les coalisés se mirent donc en route contre les envahisseurs, lesquels, selon leur habitude, évitèrent le conflit ouvert et se retirèrent. Jean profite de cette notice pour évoquer la rapidité avec laquelle les Huns étaient capables de se déplacer à cheval.

Mais les Huns ne se tinrent pas calmes longtemps. On les retrouve en II, p. 107-108, à l'époque de Clodion, vers l'an 400. Le roi des Francs est en Flandre, en opérations contre le comte de Flandre, Agricola. Il assiège Gand lorsqu'il apprend en juillet 400 que les Huns avaient attaqué son pays et « se trouvaient à Lutèce », sa capitale. Jean ne précise pas si la ville était occupée par les Huns. Quoi qu'il en soit, Clodion lève immédiatement le siège de Gand et rentre chez lui.

Texte

[II, p. 107] [*Le roi Clodion assiégea Gand*] Alors le roi entra en Flandre, saccageant et incendiant le pays. Il mit le siège devant Gand, déclarant qu'il ne partirait pas avant d'avoir pris la ville. Sur ce point pourtant, il échoua, car Gand subit un siège de huit mois complets sans être prise. C'est que le roi Attila avait pénétré dans le pays de Clodion avec ses Huns et s'était mis à le dévaster.

[*Les Huns entrèrent en France mais le roi Clodion les défit*] En apprenant cela, Clodion abandonna le siège, très contrarié, mais il était par ailleurs satisfait et heureux de la présence d'Attila dans son pays, car il désirait beaucoup se battre contre lui.

[*L'an 400*] Clodion se mit en route en juillet de l'an 400 et s'en alla directement à Lutèce, où se trouvaient les Huns. Il fit dire à Attila que le roi Clodion était arrivé, qu'il lui réclamait son pays et était prêt à le défendre. Il allait l'attaquer sur-le-champ et lui montrer qu'il n'y avait point d'entente possible avec lui.

Quand Attila entendit cela, il fit armer ses gens et marcha contre Clodion. Dès qu'ils s'aperçurent, ils se coururent sus. Vous devez savoir que les premiers coups portés dans la bataille le furent par les deux rois : Attila brisa sa lance et Clodion le jeta à terre, écrasé sous son cheval. Les Huns furent très impressionnés par cette joute et durent relever leur seigneur.

Les Francs les attaquèrent : une bataille très cruelle se déroula alors entre cent quarante mille Huns et quarante-six mille Francs. Et pourtant ces derniers eurent toujours le dessus. Il est clair que les Huns furent défaits : il y eut vingt-sept mille Huns tués contre trois mille Francs. C'est ainsi que Clodion chassa les Huns de son pays et s'empara de tout le trésor qu'ils transportaient avec eux. Après quoi **[II, p. 108]**, Clodion rentra à Lutèce et laissa ses hommes se reposer, car ils étaient très éprouvés.

Historiquement parlant, ce récit d'affrontements militaires entre Clodion, roi des Francs, et Agricola, comte de Flandre, nage dans la fantaisie. Indépendamment même de l'incongruité historique que représenterait l'existence d'un comté de Flandre à l'époque mérovingienne, il n'est pas sûr que, dans l'Histoire, les personnages de Clodion et d'Attila auraient pu se rencontrer. À l'époque où Attila, roi des Huns, guerroyait dans la Gaule du Nord (451 de notre ère), les Francs étaient dirigés par le fils de Clodion, Mérovée. Mais c'est un détail dont Jean ne se préoccupe pas. Imaginer une rencontre entre les deux hommes va donner au chroniqueur l'occasion de revenir un instant à un mode de récit qu'il affectionne, le combat épique.

Selon le chroniqueur liégeois, Clodion est contrarié par l'attaque des Huns mais, au fond de lui-même, il est « satisfait et heureux de la présence d'Attila dans son pays, car il désirait beaucoup se battre contre lui ». Très courtoisement, le roi des Francs prend d'ailleurs soin de faire savoir à son adversaire qu'il arrive et qu'il va immédiatement l'attaquer.

Le récit commence, en guise de hors-d'œuvre, par une joute entre Attila et Clodion. Dès qu'ils se voient, les deux chefs se lancent l'un contre l'autre. « Attila brisa sa lance, et Clodion le jeta à terre, écrasé sous son cheval, ce qui impressionna très fort les Huns ». Le premier contact semble tourner à l'avantage de Clodion.

Vient alors l'essentiel, c'est-à-dire une bataille qui oppose 140.000 Huns à 40.000 Francs (en matière de chiffres, Jean ne craint jamais la démesure !). Violent et fort meurtrier, le combat, conté rapidement, tourne, comme le laissait pressentir la joute initiale, à la défaite des Huns qui perdent 27.000 hommes alors que les rangs des Francs ne comptent que 3.000 tués. Clodion a donc vaincu Attila à Lutèce ; il chasse les Huns de son pays et s'empare de tout le trésor qu'ils transportaient avec eux (vers 400). Les Huns, semble-t-il, retournent chez eux. [\[Plan\]](#)

F. L'AFFRONTMENT D'ATTILA ET D'ENGÉSION (CLERMONT-FERRAND, EN AUVERGNE, VERS 403 DE L'INCARNATION) (II, p. 110-112)

Continuons le récit du *Myreur* (II, p. 110). Les Huns, rentrés chez eux en 400 de l'Incarnation, vont revenir *ès partie de Rommenie* quelques années plus tard, exactement en 402, et cette fois avec de puissants renforts. Ils devront faire face à une forte coalition dirigée par le patrice de Rome, nommé Engésion, et seront défaits.

Avant d'aller plus loin, on notera que jusqu'ici le récit de Jean ne reflète pour ainsi dire rien de ce que les historiens modernes nous ont appris sur les opérations des Huns en Gaule. Le seul élément du *Myreur* qui pourrait renvoyer à une réalité historique est la mention d'un affrontement Attila-Aétius, mais trop d'éléments dans la présentation et la description qu'en donne le chroniqueur nous écartent de l'affrontement historique qui eut lieu entre les deux hommes en Champagne en 451 de notre ère sous Valentinien III. On rappellera que chez Jean, Attila affronte Aétius dans le sud de l'Italie et sous l'empereur Théodose Ier.

Le plus simple est de conserver cet élément en mémoire et de revenir au récit de Jean.
Donnons-en le texte intégral :

Texte (II, p. 110-112)

[II, p. 110] *[Les Huns causent de grands dommages dans l'empire romain]* À cette époque, les Huns se mirent à revenir dans des régions de l'empire romain, y faisant de grands dommages. Ils avaient avec eux le roi Alafis, fils de Théodoric, roi de Thuringe et des Ostrogoths (cfr II, p. 120), ainsi que le roi Alaric du royaume des Goths (cfr II, p. 120), son frère, qui tous deux avaient eu pour oncle le roi Alaric **[II, p. 111]**. Les frères Alafis et Alaric, à la tête de nombreuses troupes, s'étaient alliés aux Huns pour anéantir les Romains. Le patrice de Rome était alors Engésion, le fils d'Aétius tué précédemment par le roi Maxime de Bourgogne, comme cela a été dit (cfr *Myreur*, II, p. 102-104).

[Les Huns dévastèrent la terre d'Auvergne, où ils livrèrent une grande bataille et furent défaits]
Ce patrice, sur l'ordre de l'empereur Arcadius, rassembla une grande armée et marcha contre les Huns, mais ceux-ci s'étaient déjà retirés vers l'Auvergne, y semant la dévastation.

Alors le patrice fit savoir par lettres au roi franc Mérovée et au roi Théodoric des Wisigoths, à son fils Thorismond, roi d'Aquitaine, et à Sangiban, roi des Alains, ainsi qu'au roi Gercans de Saxe et à plusieurs autres, de venir chacun avec des troupes nombreuses, pour sauver le pays et l'honneur de l'empire contre les Huns présents en Auvergne ; le patrice les fit séjourner à Arles-la-Blanche.

Quand le roi Attila et ses alliés surent que tant de monde était rassemblé à Arles, ils ne furent pas contents, et pour cela quittèrent l'endroit où ils étaient ; ils voulaient prendre la mer, quand les troupes assemblées à Arles arrivèrent en Auvergne, et rattrapèrent les Huns dans la cité de Clermont.

Attila devant ces faits dit aux rois Alafis et Alaric qu'ils devaient se défendre ou mourir dans leur fuite. Alors des deux côtés, les hommes se mirent en rangs et se coururent sus ; dix mille hommes furent abattus par le jet des lances ; puis on tira les épées, et le combat commença, fort et terrible, car les Huns sont des hommes audacieux, et les Romains, les Francs et leurs alliés sont puissants et hardis. Mérovée, le roi des Francs tuait les Huns avec une grande force, comme le faisaient les autres princes et leurs gens ; le patrice Engésion en tuait un nombre prodigieux.

Attila, Alafis, Alaric et Wandus, le fils d'Attila, ainsi que tous les autres, se défendaient vaillamment. Wandus aperçut le patrice Engésion et crut qu'il fuyait, mais Engésion le frappa, le fendit jusqu'aux dents, puis s'écria « Saint Pierre » ; le roi Gercans tua Josué et lui coupa le bras gauche. Les Romains réussirent à repousser les Huns ; le roi Mérovée accomplit là des faits d'armes, en grand nombre, comme jamais ne le fit son père Clodion. Attila aurait aimé jouter avec lui, mais n'osait pas.

Cependant, un Juif très vaillant, nommé Méliadas, et doté d'une très grande puissance, aurait volontiers jouté avec le roi Mérovée, s'il [II, p. 112] avait pu l'approcher. Et la bataille devenait toujours plus acharnée ; le roi Attila frappa le roi Gercans et lui démit l'épaule, mais Gercans ne mourut pas ; le roi Sagiban coupa le nez et le sourcil d'Attila.

Alors survint Cymbal, un juif boiteux, qui dans la mêlée tirait des flèches munies d'arêtes. Il en lança une sur le roi franc et le rata ; elle atteignit un Juif, qu'elle tua. Quand le roi franc (Mérovée) l'aperçut, il le frappa et le tua. Puis il se porta vers les autres, tua Hannibal, David, Salomon, Godelans, Jonel et tant d'autres : c'était prodigieux. Quand le patrice Engésion le vit, il jura solennellement que le roi des Francs était digne d'être empereur. Finalement, les Huns furent vaincus.

Mais les Huns s'étaient défendus avec noblesse et avaient tué Ambroise, fils d'Emmanuel de Milan, Richir de Sardaigne, Enguerrand de Pavie, Thibaut de Myrabel, Renars de Saint-Omer et Renier de Tudion. Jonas, fils d'Attila, capable de pourfendre un homme jusqu'au torse, les tua tous, mais il fut tué dans une joute par le roi Mérovée. Alors la bataille fut perdue, et les Huns s'enfuirent toute la nuit. Les Francs laissèrent leur armée sur pied de guerre sous les ordres d'Archibald de Pouille, à qui le roi franc adjoignit Thibaut, son maréchal, avec dix mille hommes.

[Les Huns partirent en Basse-Frise] Les Huns se dirigèrent directement vers Marseille, où ils prirent la mer ; ils naviguèrent longtemps jusqu'en Basse-Frise, où ils dévastèrent le pays ; les barons de Rome et d'ailleurs se séparèrent et chacun rentra dans son pays. Les Huns en Frise incendièrent villes et places fortes, dévastant tout ; et les trois rois qui étaient de leur côté jurèrent que, dussent-ils mourir, jamais ils ne prendraient la mer pour fuir : ils resteraient pour détruire toute l'Auvergne, qu'ils venaient de quitter.

Ainsi se termine le récit de la grande destruction accomplie par les Huns, de ce côté de la mer, et racontée dans les histoires habituelles, qui ne font pas mention de tous leurs autres faits.

Résumons le texte. Nous sommes en l'an 402 de l'Incarnation. Les Huns, de retour en Gaule deux ans après leur défaite contre les Francs, ne sont pas seuls, car ils ont avec eux les puissants Ostrogoths. Les alliés attaquent et ravagent plusieurs régions de l'Empire (non précisées), avant que les Romains ne réagissent. Sur l'ordre de l'empereur Arcadius, le patrice, appelé Engésion, rassemble une armée et marche contre les Huns. Ceux-ci apparemment ne veulent pas combattre et se retirent vers l'Auvergne, qu'ils dévastent.

Prudent, le patrice n'entend pas les affronter sans aide. Il fait appel à une importante coalition, qui mettra un certain temps pour se rassembler à Arles et préparer les opérations.

Cela fait, les coalisés remontent vers le Nord à la rencontre des Huns, qui veulent une fois de plus éviter le combat. Sans succès. La bataille a lieu en Auvergne, à Clermont-Ferrand et fait l'objet, sous la plume de Jean, d'un long récit présentant de nombreux traits, qui sont, cette fois encore, d'allure nettement épique. Les Huns, battus, prendront la mer à Marseille et navigueront jusqu'en Basse-Frise.

Tel est le résumé fait par Jean des opérations militaires de 402-403 de l'Incarnation. Les récits du *Myreur* et de la *Geste*, qui se correspondent pour l'essentiel, rapportent une bataille entre deux blocs de coalisés, ce qui n'est pas tellement courant et qui rappelle, en ce qui concerne les Huns, l'importante bataille des Champs Catalauniques. Nous l'avons montré en détail dans notre présentation de l'épisode.

Cela dit, avant d'entamer une analyse plus détaillée de ce récit, disons très clairement que cet affrontement Attila-Engésion en Auvergne n'a aucun correspondant dans notre documentation historique. Comme la bataille entre Attila et les troupes de Clodion, celle d'Attila contre les forces menée par le patrice Engésion est sortie de l'imagination de Jean, comme d'ailleurs – on va le voir dans un instant – Engésion lui-même.

Mais il est temps maintenant de passer à une analyse plus précise du récit du *Myreur*. Nous commencerons par la composition de l'armée des Huns.

1. Les Huns et leurs alliés

Attila est accompagné de son fils Wandus, dont Jean n'avait pas encore parlé. Il apparaît aussi dans la *Geste* (vers 5199) mais ne semble pas connu de l'Histoire. Les Huns ont pour alliés deux frères, Alafis et Alaric, chacun roi d'un groupe d'Ostrogoths, et neveux d'un autre Alaric⁹. Nous ne chercherons pas à examiner les rapports généalogiques envisagés par Jean entre ces trois personnages, dont le premier, Alafis, n'apparaît qu'ici. Pour Jean en tout cas, les deux rois frères se trouvaient à la tête de forces importantes (*astoient à grant gens avec les Huns*).

⁹ Il a déjà été question des rois portant le nom d'Alaric, plus haut (*Attila*, p. 21-22), dans la discussion des « Événements d'Espagne et de Bourgogne » (*Myreur*, II, p. 103-104). Nous n'y reviendrons pas ici.

Il peut être utile de relever – on verra mieux pourquoi dans la suite – que, dans la description que fait Jordanès de la bataille des Champs Catalauniques (*Histoire des Goths*, XXXVIII, 199), les principaux alliés d’Attila sont également des chefs ostrogoths. Ils portent toutefois d’autres noms : Valamir, Theudimir et Vidimir. Les Ostrogoths n’étaient pas les seuls alliés d’Attila, mais ils « sortaient nettement du lot », précise Jordanès, faisant allusion aux troupes des « multiples peuples et des différentes races qu’il [= Attila] avait soumis à sa domination ».

Quelles étaient, dans le récit de Jean, les forces du côté romain ?

[\[Plan\]](#)

2. Engésion et les forces romaines

L’empereur de l’époque est un des fils de Théodose Ier, Arcadius, dont Jean a signalé la désignation en II, p. 106, parmi les événements de l’an 397 de l’Incarnation, et qui, toujours selon le chroniqueur, régnera pendant 15 ans. En ce qui concerne Arcadius, les dates de Jean sont donc assez proches de celles de nos manuels (395-408 de notre ère). Arcadius est donc *clean*, comme on dirait aujourd’hui. Mais les choses se compliquent avec le patrice. Jean l’appelle Engésion (*Eugense*, dans la *Geste*, vers 5200) et le présente comme le fils de Flavius Aétius tué par le roi Maxime de Bourgogne, dans les événements d’Espagne racontés plus haut (en II, p. 102-104)¹⁰.

Ces données interpellent pour plusieurs raisons.

D’abord cet Engésion, comme patrice, n’existe pas dans notre documentation. Dans l’Histoire, le généralissime d’Arcadius s’appelle Stilichon et c’est un personnage de tout premier plan. Le fait que notre chroniqueur présente cet Engésion comme le fils du patrice Flavius Aétius ne va pas nécessairement nous rassurer sur son existence historique. Bref, il est difficile de ne pas penser que cet Engésion est une création artificielle de Jean.

On sait combien il est difficile de mettre les récits de Jean en rapport avec la réalité historique, notamment parce que son système chronologique se décale parfois très fort du nôtre.

¹⁰ Dans la *Geste* toutefois, Jean ne parle pas du père du patrice mais lui donne cinq fils qui sont nommément cités (vers 5393-5394).

Et pourtant, si on laisse de côté l'identité du patrice et ses liens généalogiques pour ne s'intéresser qu'à ses alliés, on s'aperçoit que ce patrice fait appel (*mandat par ses lettres*), pour résister à la coalition hunnique, à une constellation de peuples qui correspond assez bien à celle qui, dans la réalité de l'Histoire, entoure le patrice Aétius lors de la bataille des Champs Catalauniques en 451 de notre ère.

Dans les deux récits, celui des Champs Catalauniques et celui d'Auvergne, les Francs de Mérovée sont clairement identifiables comme alliés. Les Wisigoths le sont moins, à première vue en tout cas. Car derrière *Theodone le roy de Jochie, et Tresodane son fis le roy d'Aquitaine*, pourraient parfaitement se cacher, chez Jean, les noms (mal compris ? mal interprétés ? mal orthographiés ?) d'abord du Théodoric Ier historique (418-451), roi des Goths d'Espagne (Wisigoths donc), qui a effectivement participé à la bataille des Champs Catalauniques où il trouva la mort ; ensuite de son fils Thorismond, roi wisigoth d'Aquitaine (451-453) et personnage historique qui a joué, lui aussi, un grand rôle dans cette bataille.

Après les Francs et les Wisigoths, les Alains avec leur roi Sangiban apparaissent aussi bien chez Jean dans sa courte présentation de la confrontation en Auvergne (*Sygebans le roy d'Alenie*) que dans le récit détaillé de Jordanès de celle des Champs Catalauniques (*Histoire des Goths*, XXXVII, 194 et XXXVIII, 197).

Restent les Saxons et leur roi (*Gercans de Saxongne*). Ils ne sont présents que dans le *Myreur* : Jordanès ne les signale pas. Mais comme Jean fera très souvent intervenir les Saxons dans la suite du Tome II, il ne serait pas anormal qu'il les ait lui-même ajoutés. Tout comme il ne serait pas anormal qu'il ait complété l'énumération par l'expression *et pluseurs altres*, qui correspond à notre *etc.*

On peut donc faire des rapprochements assez précis sur la composition des groupes participant à la bataille des Champs Catalauniques en Champagne et à celle de Clermont-Ferrand en Auvergne.

Mais c'est bien le seul parallèle possible. Les localisations ne correspondent pas, pas plus que les dates et les noms des patrices. Les récits de la bataille aussi sont totalement différents.

Jordanès (*Histoire des Goths*, XXXVI-XLI, 192-218) a livré une description très circonstanciée des opérations aux Champs Catalauniques. Tous les détails qui y figurent ne sont probablement pas historiques, mais ils ont plus de chance de se rapprocher de l'Histoire que ce que raconte Jean, en II, p. 111-112, car la vision de ce dernier a toutes les caractéristiques de l'épopée.

Jean utilise en effet, pour faire vivre la bataille, le mode épique qu'il affectionne et qu'on pourrait appeler sa « marque de fabrique ». Il ne s'intéresse pas seulement aux protagonistes d'ailleurs ; il fait aussi intervenir nombre de participants des deux camps, qui sont nommés avec soin et bien individualisés. Jean tente d'exprimer les sentiments des combattants, en citant leurs paroles ou leurs cris ; il détaille leurs exploits, avec précision, toujours en les magnifiant et en ne reculant pas devant les atrocités. Certes, en matière de magnification épique, les descriptions de II, p. 111-112, sont loin d'être les plus travaillées qu'ait laissées le chroniqueur, mais elles ne représentent cependant pas le degré zéro du genre.

On épinglera quelques exemples.

« Wandus aperçut le patrice Engésion et crut qu'il fuyait, mais Engésion le frappa, le fendit jusqu'aux dents, puis s'écria 'Saint Pierre' » – « La bataille devenait toujours plus acharnée ; le roi Attila frappa le roi Gercans et lui démit l'épaule, mais Gercans ne mourut pas ; le roi Sagiban coupa le nez et le sourcil d'Attila » – « Jonas, fils d'Attila [un autre fils donc que Wandus], capable de pourfendre un homme jusqu'au torse, les tua tous, mais il fut tué dans une joute par le roi Mérovée ».

Mérovée non plus n'est pas en reste : « il tuait les Huns avec une grande force » – « Attila aurait aimé jouter avec lui, mais il n'osait pas » – « Mérovée accomplit là des faits d'armes, en grand nombre, comme jamais n'en fit son père Clodion » – Il se distingua dans les batailles au point que « quand le patrice Engésion le vit à l'œuvre, il jura solennellement que le roi des Francs était digne d'être empereur ».

Les noms de plusieurs de ces personnages sont inventés, comme celui d'Engésion et comme l'essentiel du récit¹¹.

Il est évident que le récit que donne Jean de l'affrontement Engésion-Attila en Auvergne est très éloigné de ce que les sources historiques nous apprennent de la bataille des Champs Catalauniques. Mais, à notre sens, un élément important les rapproche : la composition des deux coalitions, et ce n'est pas à négliger. On aura l'occasion d'en reparler. [\[Plan\]](#)

3. Quelques autres observations

On notera les noms juifs portés par plusieurs combattants Huns : ils font évidemment référence à l'origine lointaine de ce peuple, qui s'estompe un peu au fil du récit mais qui ne doit pas être oubliée. Certains noms suffisent par eux-mêmes à traduire l'origine juive, comme David, Salomon, Jonas, Josué¹². Mais quand cette origine n'est pas évidente à première vue, Jean veille à la préciser : « Cymbal, un juif boiteux » – « un Juif très vaillant, nommé Méliadas ».

Il est frappant aussi de constater que les notices sur les Huns ne se limitent pas aux formules passe-partout qu'on rencontre habituellement dans leur cas (« ils combattent, ils dévastent, ils tuent, ils se retirent, ils sont vainqueurs, ils sont battus »). Elles sont coulées dans la forme épique que Jean affectionne et les Huns ne sont pas présentés comme des lâches, mais comme des guerriers très courageux. Comme combattants, ils valent leurs adversaires.

Une dernière mise au point portera sur un détail accessoire, la présence de la ville d'Arles-la-Blanche, à deux endroits différents du récit (II, p. 111 et p. 120 ; il ne semble pas en être question dans la *Geste de Liège*). C'est l'*Arelate* latine, colonie romaine dès l'époque de César. Elle deviendra sous l'Empire résidence impériale puis, à la fin du IV^e siècle, préfecture du prétoire. « Assiégée à plusieurs reprises au Ve siècle (425, 430, 453, 457, 471),

¹¹ En fait, Jean d'Outremeuse réutilise ici un passage de *La Geste de Liège*, intitulé *Bataille de Hons as Romains* et couvrant près de 250 vers (5130-5384). On pourrait confronter les deux morceaux et en faire une analyse approfondie, de fond et de forme, mais cela nous éloignerait de notre sujet. Disons simplement que l'Auvergne, dans le *Myreur* et dans la *Geste*, est le théâtre des combats et que beaucoup de personnages se retrouvent des deux côtés (avec parfois d'importantes différences de graphies).

¹² On ajoutera le Joël, qui interviendra plus loin, dans le récit de la prise de Tongres (II, p. 118).

la cité est finalement prise par le roi wisigoth Euric, une première fois en 472 puis de manière définitive en 476 ». On conçoit que Jean ait fait de cette ville importante le point de rassemblement des forces du patrice, d'où partira l'opération contre les Huns. Son surnom lui vient de la couleur blanche de ses murailles. [\[Plan\]](#)

4. La fuite des Huns et les décisions des coalisés (II, p. 112)

Mais reprenons la suite des événements.

On l'a dit plus haut, les Huns n'avaient pas cherché le combat. Lorsque, en Auvergne, ils avaient appris le rassemblement à Arles des forces coalisées, ils avaient même, semble-t-il, décidé de se retirer et de reprendre la mer. C'est en descendant vers le Sud, en direction de la Méditerranée, qu'ils avaient rencontré les troupes du patrice à Clermont et avaient été bien obligés alors de livrer bataille. Celle-ci terminée, les Huns, vaincus, profitent de la nuit pour gagner Marseille. De là ils s'embarqueront vers le Nord, le Grand Nord même, puisqu'ils se dirigeront vers la Frise.

Les coalisés romains ne poursuivront pas les fuyards. Les Francs gardent leurs troupes en alerte : dix mille hommes, sous les ordres d'Archibald de Pouille assisté par Thibaut, le maréchal du roi. Ensuite, tous les « barons, de Rome et d'ailleurs, rentrent chez eux ». Quant aux rois alliés des Huns – « les trois rois qui étaient de leur côté », écrit Jean, qui n'en donne toutefois que deux dans son récit (Alafis et Alaric) –, ils refusent de fuir avec les Huns, manifestement par fierté. Ils jurent de rester sur place et de détruire la totalité de l'Auvergne, dont ils venaient d'être chassés. Ils seront tous les deux tués à Orléans (II, p. 120).

Comme on l'a dit à plusieurs reprises déjà, le rapport du récit de Jean avec les réalités de l'Histoire est jusqu'ici très faible. Nous n'avons pu relever que quelques correspondances : à la bataille de Brindisi et à celle des Champs Catalauniques s'affrontent les mêmes protagonistes (Attila et Aétius) ; à la bataille de Clermont-Ferrand et à celle des Champs Catalauniques s'opposent des coalitions assez proches.

Passons maintenant à l'examen d'un nouveau théâtre d'opérations. [\[Plan\]](#)

G. LA FRISE ET LE DANEMARK EN 403-404 DE L'INCARNATION (II, p. 112-113)

Les Huns, vaincus à Clermont-Ferrand, ont donc quitté la mer à Marseille, pour se diriger vers la Frise. Les longs trajets maritimes, on le sait, ne semblent jamais leur poser de problème. Comment Jean présente-t-il les opérations militaires dans les régions du Nord ?

Texte

[II, p. 112] [*Les Huns partirent en Basse-Frise*] Les Huns se dirigèrent directement vers Marseille, où ils prirent la mer ; ils naviguèrent longtemps jusqu'en Basse-Frise, où ils dévastèrent le pays ; les barons de Rome et d'ailleurs se séparèrent et chacun rentra dans son pays. Les Huns en Frise incendièrent villes et places fortes, dévastant tout ; et les trois rois qui étaient de leur côté jurèrent que, dussent-ils mourir, jamais ils ne prendraient la mer pour fuir : ils resteraient pour détruire toute l'Auvergne, qu'ils venaient de quitter.

[*L'an 403*] Maintenant je vous parlerai des Huns, qui détruisirent la terre de Frise, en l'an 403, au mois de décembre. Un fléau puissant s'abattit alors sur le peuple. Quand les Huns arrivaient dans un pays, tous les gens s'enfuyaient immédiatement ; très peu s'opposaient à eux. En Frise, ils détruisirent quatre cités : Archada, Pollux, Frisonel et Gapmada **[II, p. 113]** et douze châteaux forts. Le roi Godakins de Frise s'enfuit au Danemark, chez son cousin, le roi Ogier, et le pria de l'aider à combattre ces gens qui avaient dévasté et saccagé sa terre.

[*L'an 404 - Les Huns défirent les Danois*] Alors, le roi Ogier rassembla son armée et arriva en Frise, en juin 404. Il combattit contre les Huns, mais les Danois furent vaincus. Le roi Ogier et le roi Godakins furent tués, et leurs troupes s'enfuirent. Quand les Danois revinrent au Danemark, ils nommèrent roi Hector, le fils d'Ogier, qui régna vingt-quatre ans.

En 403-404 de l'Incarnation, ils sévissent d'abord en Frise, ensuite contre les Danois, venus au secours des Frisons. Vaut-il la peine de noter que ce déplacement et ces opérations militaires dans le Nord n'ont aucune base dans notre documentation historique ? En 403-404 de l'Incarnation, pas plus d'ailleurs qu'en 403-404 de notre ère, il n'existait pas encore de royaume des Frisons.

Ces derniers sont un peuple germanique, qui avait établi autour de l'an 600 de notre ère, dans une zone située le long de la mer (actuellement l'Est des Pays-Bas et le Nord de l'Allemagne), un royaume connu dans l'Histoire sous le nom de *Magna Frisia* (« la Grande

Frise »). Il sera intégré dans le royaume franc en 734 de notre ère après la bataille du Boarn qui vit la défaite de son roi Poppo Ier¹³.

Jean ne se préoccupe guère de ces réalités. Plus haut (I, p. 101-102), il avait même évoqué la Frise et les Frisons dans un contexte géographique tout à fait fantaisiste : en l'occurrence la Champagne (cfr l'[introduction](#) du fichier, *Myreur*, I, p. 98-107). Ce n'est plus le cas ici. Géographiquement, « la Frise » est à la bonne place, proche du Danemark.

Jean ne détaille guère les opérations en Frise, mise à part la destruction de quatre cités (à savoir Archada, Pollux, Frisonel et Gapmada, absentes dans la *Geste* et qu'on ne rencontre qu'ici dans le *Myreur*) et de douze châteaux forts. Le reste de la notice contient des considérations générales sur la terreur que les Huns font régner partout sur leur passage. On constate l'apparition – mais dans le *Myreur* seulement – de l'expression *flaiel* (« fléau »), qui restera attachée au nom d'Attila.

Il n'y a rien d'anormal à voir les Danois intervenir dans le récit en même temps que les Frisons. Ce n'est pas la première fois que Jean lie les deux peuples. On se souviendra en particulier des aventures – tout à fait légendaires – de Materne lorsque le saint évêque de Tongres partit évangéliser ces régions du Nord ; on se souviendra aussi des guerres – tout aussi légendaires – qu'elles provoquèrent avec les Frisons et les Danois lorsque les Tongrois vinrent récupérer leur évêque prisonnier des Danois (*Myreur*, I, p. 529-531). Au début de ce passage (en I, p. 529), Jean avait bien expliqué que la Frise était une possession du roi de Danemark.

Cette fois encore, lors de l'attaque des Huns sur la Frise, le Danemark est entraîné dans le conflit. C'est que le roi de Frise, Godakins (un hapax ; il n'a pas de nom dans la *Geste*, pas plus d'ailleurs que le roi danois), s'est réfugié au Danemark chez le roi Ogier, son cousin, et lui a demandé de l'aide. Ogier a rassemblé ses troupes, passé la frontière et affronté les Huns, qui sont vainqueurs. Godakins et Ogier sont tués, et leurs gens s'enfuient. Les Danois, qui ne semblent pas avoir été envahis par les Huns, se choisissent comme roi, Hector, le fils d'Ogier¹⁴. [\[Plan\]](#)

¹³ Sur la Frise, cfr <https://fr.wikipedia.org/wiki/Royaume_de_Frise>

¹⁴ La *Geste de Liège* traite, en quelque 30 vers (vers 5412-5444), de la Frise et du Danemark, immédiatement après le récit sur la défaite des Huns en Auvergne et leur fuite. Le rapport avec le *Myreur* est assez vague.

CHAPITRE II

LA SUITE DES ÉVÉNEMENTS JUSQU'À LA FIN DU RAID D'ATTILA EN GAULE (404-411 DE L'INCARNATION) (*Myreur*, II, p. 113-120 *passim*)

Attila mettra fin d'une manière assez brusque à cette expédition pour faire revenir ses Huns vers le Sud et leur attribuer une série assez longue d'opérations en Gaule, en Germanie et en Italie.

En introduisant le voyage en Frise, Jean avait coupé les événements liés à la Gaule d'une manière bizarre, géographiquement parlant. Partis de Gaule, les Huns y reviennent donc très vite.

Sur un plan plus large, il vaut la peine de souligner que Jean déstructure le récit historique de base qui – rappelons-le – proposait, pour les opérations d'Attila en Occident, un ordre géographiquement très clair : un raid en Gaule (451 de notre ère), un retour au pays, un nouveau raid en Italie (452 de notre ère), un nouveau retour au pays, et la mort du roi dans son pays (453 de notre ère). [\[Plan\]](#)

A. LA BAVIÈRE, TRÈVES (II, p. 113-114), COLOGNE, AIX-LA-CHAPELLE (II, p. 114) ET METZ (II, p. 114-115)

Le mode annalistique de présentation des événements dispense Jean de fournir une notice expliquant d'une manière plausible¹⁵ comment les Huns, abandonnés dans le Nord, vont réapparaître, dans un récit (II, p. 113-115) où Jean énumère les ravages et les destructions dont ils vont se rendre coupables, entre les années 404 et 411 de l'Incarnation, beaucoup plus au Sud, en Gaule et en Germanie. La liste de leurs méfaits est impressionnante : la Bavière et Trèves (en 404-405), Cologne, Aix-la-Chapelle, Metz et d'autres villes (en 406), Tongres (en 406-409), Reims (en 409), Châlons, Troyes et Orléans (en

Aucun des noms propres du *Myreur* en tout cas ne se retrouve dans la *Geste*, ni celui du roi de Frise Godakins, ni ceux du roi de Danemark Ogier et de son fils Hector qui lui succède.

¹⁵ Quelques notices sur le concile d'Alexandrie de 404 de l'Incarnation auquel aurait participé saint Jérôme et où Origène aurait été condamné (II, p. 113) serviront de transition. On notera à ce propos que Jean confond manifestement le concile d'Alexandrie avec celui de Constantinople en 553.

411, toujours de l'Incarnation) sont, à des degrés divers, victimes des Huns avant que ces derniers soient écrasés et forcés de se replier vers l'Italie.

Mais, désormais, un élément nouveau très important va apparaître : le récit du chroniqueur présente certaines correspondances avec les réalités de l'Histoire. Elles sont loin d'être parfaites. Notamment sur le plan de la chronologie car, – « distorsion chronologique » oblige – les dévastations dues aux Huns, que Jean date du début du Ve siècle de l'Incarnation, se produisirent, historiquement parlant, au milieu du Ve siècle de notre ère, exactement en 451. Mais les correspondances ont quand même l'avantage d'exister, ce qui permettra, dans un certain nombre de cas, d'étudier d'assez près la méthode de travail de Jean et de comparer sa vision à celle de ses prédécesseurs.

*

Suivons donc ce nouveau et long voyage des Huns. Nous donnerons d'abord le texte complet du *Myreur* avant d'en examiner de plus près les différentes notices. Plusieurs endroits (villes et régions) vont intervenir. Chaque cas sera en fait un cas particulier.

Texte

[II, p. 113] [*Les Huns détruisirent la Bavière*] Cette même année [404], les Huns détruisirent la Bavière et le pays tout autour.

[*Les Huns détruisirent Trèves et tuèrent tous les habitants*] En l'an 405, les Huns assiégèrent Trèves durant quatre mois avant de la conquérir ; ils s'en emparèrent en octobre, la détruisirent complètement, tuant tout le monde **[II, p. 114]**, sans que personne ne se défende.

[*En 406, les Huns détruisirent Cologne, puis Aix-la-Chapelle*] Cette année-là, les Huns assiégèrent la ville de Cologne, devant laquelle ils restèrent huit mois, car elle était bien pourvue en armes et en vivres. Ils ne s'en seraient pas emparés si ceux qui gouvernaient la ville ne l'avaient pas vendue à Attila et ne lui en avaient ouvert les portes le 3 août 406. La cité fut alors complètement saccagée, les églises détruites, tous les trésors et bijoux emportés par les Huns. Ensuite les Huns marchèrent vers Aix-la-Chapelle, fondée jadis par Granus, le frère de Néron, l'empereur de Rome (cfr I, p. 457).

[*Les tortures infligées à celui qui vendit Cologne - Des traîtres*] Les Huns trouvèrent le traître qui leur avait vendu la cité de Cologne, un chevalier nommé Abafis. Ils lui mirent une chaîne en fer au cou et l'emmenèrent. Chaque jour, on prélevait sur son dos une bande de peau de la tête aux pieds, puis on salait la plaie. Quand il criait à Attila qu'il ne respectait pas leurs conventions, celui-

ci répondait que les traîtres ne méritaient pas qu'on soit loyal envers eux. Abafis vécut ainsi neuf jours avant de mourir dans de grandes souffrances.

Après cela, les Huns assiégèrent Aix qu'ils prirent le 13 novembre de l'an susdit et qu'ils saccagèrent d'une manière effroyable. Ils détruisirent les églises, les maisons et les murailles de l'enceinte, dont il ne resta pierre sur pierre. On aurait dit qu'il n'y avait jamais eu de ville à cet endroit. Les Huns firent là et ailleurs tant de mal, avec un tel mépris de Dieu, qu'on n'ose ni le dire ni l'écrire.

[Les Huns détruisirent Metz, Toul, Verdun, Münster, Mayence, Prague, Strasbourg, Spire et beaucoup d'autres] Ensuite les Huns se rendent en Germanie, assiègent Metz en Lorraine, et s'en emparent la veille de la sainte fête de Pâques. Tous les habitants furent honteusement tués et leur ville détruite, pillée, et brûlée jusqu'au sol, à la seule exception de l'oratoire Saint-Étienne, qui par un miracle de Dieu resta intact et entier. Ce jour-là en effet, se tenait sur l'oratoire [II, p. 115] un être céleste, de toute beauté, dont l'armure resplendissait, qui défendait l'édifice et repoussait le feu.

Ensuite les Huns s'en allèrent dans la ville de Toul, puis dans celle de Verdun, où ils détruisirent tout. Après cela, ils saccagèrent les évêchés et les cités suivants : Utrecht, Münster, Mayence, Prague, Strasbourg, Spire, Worms et beaucoup d'autres. Ils les incendièrent et les réduisirent en cendres.

Voyons d'abord les premières opérations que signalent le *Myreur* et la *Geste* – dans le même ordre – contre la Bavière et Trèves (en 404-405), Cologne, Aix-la-Chapelle et Metz.

[\[Plan\]](#)

1. La Bavière

La destruction de la Bavière, en 404 de l'Incarnation, est présentée dans le *Myreur* sans aucun détail particularisant. C'est aussi le cas dans la *Geste* (vers 5444-5445). C'est un détour géographiquement difficile à imaginer pour les Huns. En tout cas, il ne semble pas que d'autres auteurs médiévaux aient envisagé qu'ils soient passés à une certaine époque par la Bavière, pour la détruire, avant d'aller attaquer Trèves, Cologne ou Metz. On est

vraisemblablement devant une addition, un peu curieuse d'ailleurs, de Jean d'Outremerse¹⁶.

[\[Plan\]](#)

2. Trèves

Le cas de Trèves est différent, car on est revenu en Gaule. Selon le *Myreur*, la ville est attaquée en 405 et prise en octobre 404 de l'Incarnation après un siège de quatre mois ; tous les habitants sont tués et personne n'est venu à leur secours. La *Geste* (vers 5446-5448) mentionne aussi Trèves, après la Bavière, mais sans précision de date ni de durée.

Peut-on penser que Trèves a historiquement été ravagée par les Huns d'Attila en 452 de notre ère ? C'est difficile à dire avec certitude. La ville avait perdu depuis longtemps sa fonction de résidence impériale ; elle n'était même plus le siège de la préfecture de la Gaule (transférée à Arles entre 394 et 407 de notre ère) et en 406 de notre ère l'armée du Rhin avait été envoyée en Italie pour lutter contre les Wisigoths. Depuis lors, Trèves était presque sans protection¹⁷.

Grégoire de Tours ne mentionne pas explicitement une attaque de Trèves par les Huns lors de leur descente sur la Gaule. Citant sa source, Renatus Frigeridus, Grégoire (en II, 9) notait que « la cité de Trèves fut ravagée par les Francs et incendiée au cours d'un second pillage ». Cet épisode n'est pas daté avec précision dans *L'Histoire des Francs*, mais, d'après le contexte, il doit être un peu postérieur à la mort de Constantin II (340). La notice se rapporterait donc plutôt aux Francs qu'aux Huns.

Il est vrai que le même Grégoire de Tours, dans le passage où il raconte la descente des Huns sur la Gaule (II, 7), mentionne qu'Attila, après avoir quitté Metz, « avait ravagé de nombreuses cités des Gaules, avant d'attaquer Orléans et tenter de s'en emparer à grands coups de bélier » (trad. R. Latouche). Trèves aurait pu faire partie de ces nombreuses cités

¹⁶ En I, p. 94-95, Jean avait mentionné la création d'un comté de Bavière par Tarquin le Superbe qui y aurait même fondé cinq cités. Le pays reviendra, en II, 149 et 154, sous le nom de duché, comme une conquête de Clovis.

¹⁷ Sur tout ceci, cfr K. Krönert, *L'exaltation de Trèves : écriture hagiographique et passé historique de la métropole mosellane, VIIIe-XIe siècle*, Ostfildern, 2010 [440 p.], p. 26 (Beihefte der Francia, 70).

gauloises ravagées alors. Mais le fait est – et on ne l’oubliera pas – que Trèves a été plusieurs fois ravagée par les Francs rhénans au cours du Ve siècle¹⁸.

Le *Liber Francorum* (V, p. 17, trad. St. Lebecq), dans une brève notice censée résumer Grégoire (II, 5 à 7) et qui inspirera plus tard Aimoin (I, 4), signale que « les Huns franchirent le Rhin, incendièrent Metz, détruisirent Trèves, entrèrent dans Tongres, et allèrent jusqu’à Orléans, où le saint évêque Aignan s’illustrait par ses miracles ». Trèves figure ainsi en bonne place, avec Tongres (que nous retrouverons plus loin) dans la liste des villes attaquées. Mais l’auteur du *Liber* a pu *motu proprio* interpréter sa source et la compléter à sa manière. Bref, on n’est pas certain de la destruction de Trèves par les Huns en 451 de notre ère. [\[Plan\]](#)

3. Cologne

Et Cologne ? A-t-elle été détruite par Attila en 406 de l’Incarnation, ce qui correspondrait à l’an 451 de notre ère ? La *Geste* ne consacre à l’affaire que deux vers (5449-5450) : *Puis ont détruit Colongne, la citeit de franchise, / Car elle fut vendue par vilaine entreprise*. Le *Myreur* donne plus de détails sur cette « vilenie ». Il explique en effet que les Huns réussirent à s’emparer de la ville grâce à la trahison d’un chevalier nommé Abafis (nouvel *hapax*).

Jean s’attarde surtout sur la punition qu’Attila infligea au traître. Le supplice de l’écorchement semble l’intéresser beaucoup, car il l’a déjà mentionné à deux reprises dans le *Myreur*. Ainsi, selon lui, il aurait été utilisé par Jules César pour punir Hanigos, roi de la Petite-Bretagne (I, p. 217-218), et par le roi de Perse, Sapor, à l’encontre de Julien l’Apostat (II, p. 79 ; cfr nos notes à cet endroit). Toujours selon lui, Childebart II, roi d’Austrasie, punira de la même manière (écorchement et salage), la reine Frédégonde et son amant Landris (*Myreur*, II, p. 223).

Quoi qu’il en soit du supplice lui-même, qu’en est-il d’une éventuelle prise de Cologne par les Huns datée par Jean de l’an 406 de l’Incarnation ?

Cette question a déjà été abordée dans notre quatrième partie (cfr *Voyages*, p.11-16), lors de l’épisode des Onze mille vierges, que Jean avait rapporté en 242 de l’Incarnation

¹⁸ L. Musset, *Les invasions : les vagues germaniques*, Paris, 1969 [329 p.], p. 123 (Nouvelle Cléo, 12).

(*Myreur*, II, p. 17). Nous savons qu'historiquement les Huns n'auraient pas pu intervenir à Cologne à cette date. Une destruction de Cologne par les Huns aurait-elle eu lieu plus tard, lors de la descente des Huns sur la Gaule ? Elle ne figure en tout cas ni chez Grégoire, ni dans le *Liber Francorum*. Peut-être la large diffusion au Moyen Âge de l'épisode des Onze mille vierges aurait-elle amené certains chroniqueurs à inscrire Cologne parmi les cités détruites par les Huns. [\[Plan\]](#)

4. Aix-la-Chapelle

Un peu plus à l'Ouest, à une soixantaine de kilomètres à vol d'oiseau de Cologne, se trouve Aix-la-Chapelle, censée elle aussi avoir été détruite par les Huns. Dans la *Geste*, cette ville n'a droit qu'à deux vers (vers 5451-5452) exprimant une destruction totale (notamment, *N'y ont lassiet entier une seule cherise*). Dans le *Myreur*, Jean s'étend davantage. Il explicite la notion (*si qu'ilh n'y demorat pire sour pire, et sembloit qu'ilh n'y avoit oncques oyut citeit*), ajoute une date précise (le 13 novembre) et y va d'un commentaire (« les Huns firent là et ailleurs tant de mal, avec un tel mépris de Dieu, qu'on n'ose ni le dire ni l'écrire »).

Jean avait déjà présenté plus haut (I, p. 458) Aix-la-Chapelle (*Aquisgranum / Aquae Granni*) et son histoire : fondée selon lui par un Granus imaginaire, beau-frère de Néron, elle aurait été détruite par les Huns, réédifiée et reconstruite par Charlemagne (*Myreur*, III, p. 10). Son nom (*Ays*) se retrouve à plusieurs reprises dans le tome II (II, p. 12 ; II, p. 19 ; II, p. 23). Au début de III, p. 10-11, Jean reviendra sur l'histoire de cette ville qui devra, comme on le sait, sa célébrité à Charlemagne. Le chroniqueur éprouve manifestement pour elle de l'intérêt et ses présentations sont cohérentes, mais cela ne prouve en rien l'historicité d'une destruction d'*Aquisgranum* par les Huns en 451 de notre ère.

On ignore d'ailleurs sous quelle forme Aix-la-Chapelle pouvait se présenter au milieu du Ve siècle. Il faudra en tout cas attendre le VIIIe siècle pour qu'elle apparaisse nettement dans l'histoire. Le roi franc Pépin le Bref (714-768) y bâtit un château et le premier document écrit sur la ville (765) la signalera comme *Aquis villa*, c'était une ville d'eaux. Charlemagne, le fils de Pépin le Bref, appréciera l'endroit et en fera son lieu de résidence et la capitale de l'empire, y construisant son palais. [\[Plan\]](#)

5. Metz

Le traitement de Metz bénéficie dans le *Myreur* et dans la *Geste* d'une certaine attention. La ville est totalement détruite, à une exception près, *le oratoir Sains-Estiene, qui, par le miracle de Dieu, demorat sens et entier*. La *Geste* (vers 5453-5460) utilise le terme *englise*. Le *Myreur* date l'événement de la veille de Pâques, reprenant la précision de Grégoire de Tours. Celui-ci aussi rapporte (II, VI, p. 87, trad. R. Latouche) la destruction de Metz par les Huns, en s'attardant sur l'anecdote du fidèle qui, en rêve, aurait vu « le bienheureux lévite Étienne qui conférait avec les saints apôtres Pierre et Paul au sujet de cette destruction et leur demandait que, si la ville devait être livrée aux flammes, au moins son oratoire ne soit pas brûlé ».

Ce n'est pas la première fois que Jean fait état du motif, déjà bien présent chez Grégoire, d'une protection particulière accordée par le Ciel à l'église/oratoire de saint Étienne protomartyr. Notre chroniqueur l'avait intégré à sa biographie légendaire de Servais, dans le passage où il rapporte la vision dont le saint évêque de Tongres a bénéficié à Rome lorsqu'il pria sur le tombeau de saint Pierre (*Myreur*, II, p. 91-92).

Jean ne semble pas avoir utilisé à propos de la destruction de Metz par les Huns les informations transmises par Paul Diacre. Écrivant au VIII^e siècle, celui-ci raconte notamment que quand les assaillants aperçurent de loin la basilique, ils s'y précipitèrent, espérant y trouver un excellent butin, mais qu'au fur et à mesure qu'ils s'en approchèrent, « leurs esprits aveuglés » (*caecati mentibus*) n'y virent plus qu'une énorme masse de pierres, dont ils ne réussirent jamais à trouver l'entrée. Ils durent abandonner¹⁹.

Pour expliquer que le bâtiment échappa à la destruction, le *Myreur* (II, p. 115) propose une autre anecdote absente chez Grégoire : au sommet de l'église serait apparu « un être céleste, de toute beauté, dont l'armure resplendissait, qui défendait l'édifice et repoussait le feu ». Ce motif est-il une invention de Jean ou a-t-il été repris à un de ses prédécesseurs ? On ne le sait pas.

¹⁹ Cfr le *de episcopis Mettensibus* (p. 262-263, éd. G.H. Pertz, dans *M.G.H., Scriptores*, t. II, 1829).

D'autres passages du *de episcopis Mettensibus*, où intervient également le motif de la cécité, n'apparaissent pas non plus dans le récit de Jean d'Outremeuse sur la destruction de Metz.

Ainsi, après avoir rapporté les incendies et les massacres, Paul Diacre²⁰ raconte que les survivants, en même temps que leur évêque saint Auctor et les reliques qui avaient pu être sauvées, furent emmenés captifs par les Huns. Le groupe se trouvait déjà à bonne distance de Metz, lorsque l'obscurité tomba sur lui, une obscurité si profonde qu'il devint absolument impossible d'avancer. L'évêque Auctor intervint. Il promit, si les Huns acceptaient de rendre la liberté aux prisonniers, d'intervenir auprès de son Dieu pour qu'il fasse disparaître les ténèbres et revenir la lumière. Les Huns acceptèrent et le miracle eut lieu.

Nous ne quitterons pas Metz attaquée et détruite par les Huns sans faire allusion à une autre légende, qui ne semble pas non plus connue de Jean d'Outremeuse, celle de Livier de Marsal, soldat martyr et saint céphalophore, membre d'une célèbre famille messine. Son histoire n'est pas présentée dans le *de episcopis Mettensibus* du VIII^e siècle, mais dans un document postérieur, le *Petit Cartulaire* de l'abbaye Saint-Arnoul de Metz, compilé à la fin du XIII^e siècle à partir de documents plus anciens.

Voyant les Huns maltraiter les chrétiens de Metz, Livier se serait précipité pour les défendre. Et comme le raconte E. Bozoky (p. 100), les Huns « l'emmenèrent jusqu'à une colline près de la *villa* de Marsal où ils le décapitèrent au pied du mont ; son sang versé a fait jaillir une source. Puis le saint prit dans ses mains sa tête coupée et la porta au sommet de la colline. » Son histoire eut énormément de succès et connut de nombreux développements (Bozoky, p. 99-101). [\[Plan\]](#)

B. UNE LISTE IMPRESSIONNANTE DE CITÉS ET D'ÉVÊCHÉS DÉTRUITS (II, p. 115)

Alors que la *Geste de Liège*, après avoir traité de Metz, passe immédiatement au cas de Tongres, le *Myreur* introduit, sans le moindre développement (II, p. 115), une liste impressionnante de cités et d'évêchés censés avoir été également détruits par les Huns :

²⁰ *Ibidem*, p. 263. L'épisode est résumé en quelques mots dans la *Chronographia* de Sigebert de Gembloux (p. 309, éd. D.L.C. Bethmann, dans *M.G.H., Scriptores*, t. VI, 1844) : *Auctor Mettensis episcopus captivatur, sed Hunis caecitate percussis, cum captivis suae urbis relaxatur* (« Auctor, évêque de Metz, est fait prisonnier mais, les Huns ayant été frappés de cécité, il est libéré avec les prisonniers de sa ville »)

[II, p. 115] Ensuite les Huns s'en allèrent dans la ville de Toul, puis dans celle de Verdun, où ils détruisirent tout. Après cela, ils saccagèrent les évêchés et les cités ci-dessous : Utrecht, Münster, Mayence, Prague, Strasbourg, Spire, Worms et beaucoup d'autres. Ils les incendièrent et les réduisirent en cendres.

Cette liste – absente d'ailleurs dans la *Geste* – fait songer à celle des régions et des pays visités et dévastés par les Huns au cours de leurs longs voyages dans l'Europe entière. Les deux listes ne sont pas vraiment documentées et ont probablement été inventées par Jean.

Elles font d'ailleurs songer à une troisième liste, présentée plus loin par Jean (en II, p. 160), et rapportant des événements datés des années 460-461 de l'Incarnation. La voici :

[II, p. 160] En l'an 460 ou 461, Boident, duc de Thuringe et comte de Tongres voulut reconstruire en Haribain, son pays (= la Hesbaye), les villes qui avaient été détruites par les Huns à l'époque précédente, à savoir : Fooz, Kemexhe, Villers, Waremme, Oleye, Bierset, Pousset, Bleret et plusieurs autres.

Les pages précédentes du *Myreur* n'avaient jamais fait état d'une destruction de ces villes.

Pas plus que la liste des cités hesbignonnes détruites par les Huns et reconstruites par Boident, comte de Tongres, nous ne commenterons celle (II, p. 115) des cités et des évêchés « réduits en cendres » par les Huns. Elles semblent sorties de l'imagination de Jean, comme une bonne partie de l'itinéraire suivi par eux depuis leur exil de Jérusalem.

Nous nous intéresserons plutôt aux villes sur lesquelles s'attarde le chroniqueur et qui sont évoquées par ses prédécesseurs. Il s'agira de Tongres, de Reims, de Châlons, de Troyes et d'Orléans. [\[Plan\]](#)

C. TONGRES (II, p. 115 ; p. 117-119)

Nous commencerons par Tongres, qui nous retiendra assez longtemps, car cette cité épiscopale a beaucoup d'importance dans la vision de Jean d'Outremeuse. Elle bénéficie d'un récit fort long, qui ne se réduit pas aux aspects proprement militaires mais qui met également en cause la responsabilité des Tongrois. La destruction de la ville fut en effet perçue comme une conséquence des fautes de ses habitants, notamment vis-à-vis de

l'Église. L'épisode est étroitement lié à l'histoire légendaire de saint Servais, l'évêque du lieu, une longue histoire que Jean a présentée plus haut en plusieurs morceaux dans le *Myreur*²¹.

Nous présenterons ci-dessous, en français moderne, l'intégralité du passage que Jean consacre au siège et à la destruction de Tongres. Le commentaire suivra.

Texte

[II, p. 115] *[Les Huns assiégèrent Tongres]* Puis ils gagnèrent la cité de Tongres, la ville la plus belle et la plus plaisante du monde qui comptait le plus grand nombre d'églises. Ils l'assiégèrent du côté de la plaine car, du côté du fleuve, le siège était impossible. Les Tongrois ne craignaient pas les envahisseurs, car ils disposaient de tout le nécessaire pour mener la guerre ; ils avaient des vivres en abondance et chaque jour leur arrivait par le fleuve ce dont ils avaient besoin, tout cela sans que l'ennemi ne puisse l'empêcher.

Les hommes armés montés aux créneaux jetèrent des pierres et lancèrent des traits avec tant de force que les Huns durent par deux fois reculer leur camp.

[Des 166 églises de Tongres] Vous devez savoir qu'à Tongres les forteresses et les tours étaient aussi nombreuses que je l'ai dit plus haut, dans le récit de sa fondation (cfr I, p. 189). Depuis, les évêques de Tongres élevèrent cent soixante-six églises. L'évêque saint Valentin et d'autres avant lui avaient construit quatre collégiales ; avec les soixante-douze déjà construites, cela faisait soixante-seize. Chacune comptait de grands collèges de chanoines et de moines. Il y avait aussi soixante églises paroissiales et trente églises de religieux et religieuses cloîtrés.

Vous devez aussi savoir que si l'empereur, le roi de France et beaucoup d'autres grands seigneurs étaient venus à Tongres, ils auraient pu venir à bout des Huns. Mais tous redoutaient, disaient-ils, que, s'ils menaient leurs troupes jusqu'à Tongres, les Huns, qui étaient si mauvais, ne viennent attaquer leurs pays.

Une autre raison encore pour laquelle les Tongrois ne furent pas secourus est que le pays de Tongres était entouré de tellement de forêts que personne n'osait s'y aventurer.

Ainsi se passa le siège de Tongres, qui dura trois ans, tant la ville était fortifiée. Aucune cité d'Allemagne ne résista aussi longtemps. Les Huns pillèrent et dévastèrent tout le pays alentour, sur une distance de dix lieues, mais ils ne trouvèrent, ni n'aperçurent, ni ne virent Maastricht ; Dieu l'avait si bien cachée qu'ils ne purent jamais l'apercevoir [...] [...]

[II, p. 117] *[La cité de Tongres fut détruite par les Huns]* En cette année [409], le 13 juillet, de nombreux saints hommes furent martyrisés dans la ville de Tongres, qui fut alors conquise et

²¹ Jean d'Outremeuse déroule sur plusieurs sections du *Myreur* la longue biographie de saint Servais : II, p. 63-67 ; II, p. 75 ; p. 89-94 et p. 96-99. Le lecteur intéressé pourra s'y rapporter.

détruite par les Huns. Nous vous dirons que les Huns étaient restés là si longtemps qu'ils n'avaient plus rien à manger et qu'ils avaient pillé le pays tout autour, sur plus de dix lieues.

Un jour il se mirent à délibérer entre eux et décidèrent de changer de lieu et d'aller dans un autre pays, plus facile à conquérir, en attendant que (Tongres) soit redevenue fertile. Et tout se passa ainsi. **[II, p. 118]** Les Huns levèrent tous le siège, le 13 juillet comme on l'a dit ; ils replièrent leurs équipements et se mirent en route.

[Ce qui doit arriver ne peut pas ne pas arriver] Un proverbe, bien exact, dit que ce qui doit arriver ne peut pas ne pas arriver. Or Tongres devait être détruite, car Dieu de sa propre bouche l'avait dit et fait savoir à saint Servais. Et la vérité du proverbe apparut ici à l'évidence, car les Huns auraient continué leur chemin, si les Tongrois n'étaient pas sortis. En effet, quand les Tongrois constatèrent le départ des ennemis, ils s'armèrent et jurèrent de les attaquer. Puisqu'ils s'en allaient ainsi, c'est qu'ils étaient battus.

Alors soixante mille hommes bien armés sortirent (de Tongres). Ils trouvèrent les Huns dans les campagnes, mais rangés en bon ordre, car le roi Attila avait l'habitude de marcher en rangs quand il s'approchait ou s'éloignait des cités. Les Tongrois attaquèrent les Huns sur leurs arrières et en jetèrent par terre dix mille, avant qu'ils ne réalisent qu'ils avaient été assaillis. Mais alors ils se retournèrent et se défendirent.

[Terrible bataille entre Tongrois et Huns - Les Tongrois furent vaincus et la ville détruite] Et là commença une bataille vraiment horrible : les Huns y firent merveille, mais Huelins, le sénéchal de Tongres, tua les Huns à force de bras ; il tue Joël, Gardon et tant d'autres Huns qu'ils prennent la fuite. Voyant cela, Attila frappe le sénéchal au sommet du heaume et le fend jusqu'à la poitrine. Il coupe la tête de Baudouin, maire de Tongres et fils de Gosselin, seigneur de Loncin et d'Alleur, et jette au moins quatorze morts à terre.

Finalement les Tongrois ont reculé jusqu'au grand pont, le plus beau du monde, tout de marbre noir comme de la houille. À l'entrée du pont, le combat fit rage, et des hommes sans nombre furent abattus, au point que la terre en était couverte. Attila parcourait le champ de bataille, tuant les Tongrois, comme Thibaut de Halle, Guillaume de Saint-Materne, fils de Gautier de Saint-Materne, vaillant chevalier jadis (cfr II, 39ss).

Ce Guillaume avait un frère, qui s'appelait aussi Gautier comme leur père. Furieux qu'Attila ait tué son frère, il le frappa mais le rata, car Attila s'était détourné. Alors Guillaume frappa Jobal, le tua, puis il se lança dans la mêlée, tuant des adversaires sur sa droite et sur sa gauche.

Attila était un vaillant chevalier : il tua Renard et Herman de Molins, et Gautier de Saint-Materne, ainsi que son frère Richard, Arnars, Englebert et Godelons, frères de Jupille, Symon le prévôt, et tant et tant d'autres que **[II, p. 119]** les Tongrois furent défaits et moururent. Là fut accomplie la prophétie, car ils perdirent le pont et les Huns y montèrent. Quarante-cinq mille

Tongrois, c'est-à-dire les trois quarts d'entre eux, furent tués, et il y eut au moins cinq mille blessés, qui moururent ; les dix mille autres s'enfuirent vers Maastricht, pour se mettre en sécurité.

Les Huns entrèrent dans la cité de Tongres, l'incendièrent, la brûlèrent et en rasèrent les tours, les forteresses et les églises. Ils martyrisèrent hommes, femmes, enfants, tous ceux qu'ils trouvèrent, pillant et dérobant tous leurs biens, anéantissant tout. Les fuyards s'en allèrent, comme nous l'avons dit, à Maastricht où habitait Ursin, leur évêque.

[La mauvaise réputation des gens de Maastricht] On trouve par ailleurs dans les textes que les habitants de Maastricht étaient alors, et avaient toujours été, les êtres les meilleurs et les plus saints du monde. Mais quand Tongres fut détruite, comme dit plus haut, une grande partie des Tongrois vinrent demeurer à Maastricht où ils donnèrent naissance à une descendance beaucoup trop nombreuse. Elle s'est tellement multipliée que les gens de Maastricht sont maintenant la pire des races. À cause des Tongrois, le groupe le plus méchant qui soit, on ne pourrait trouver dans le reste du monde des gens plus mauvais et plus traîtres que ceux du pays de Maastricht.

L'épisode s'étend de II, p. 115 à 119 et comprend deux parties, séparées par d'autres notices (la fin de la guerre de Mérovée contre Hector, duc de Brabant, des ordonnances pontificales, un concile, la vie de saint Alexis). Dans la *Geste*, Jean consacre à l'événement quelque 200 vers (vers 5461-5669) et, un peu plus loin (vers 5707-5710), après avoir rapporté « la fuite des Huns en Italie », il donne la date de la destruction de Tongres et calcule la durée de son existence : *Tongre se fut destruit, com vos oit aveis, / L'an IIIIc et IX de la Nativiteit ; / Dureit avoit, ensi que dist l'auctoriteit, / IIIIc IIIIxx et X ans tous esmeis.*

On verra que le siège de Tongres dura trois ans (de 406 à 409 de l'Incarnation) et se termina le 13 juillet 409 par la prise et la destruction de la ville.

Jean d'Outremeuse s'intéresse manifestement beaucoup à cet événement. Cela n'a rien d'étonnant : c'est tout un pan de l'histoire du diocèse de Tongres-Maastricht-Liège qui se déroule sous les yeux de son lecteur. [\[Plan\]](#)

1. Le début du récit de Jean

Le chroniqueur commence par mettre Tongres en valeur. « C'est la ville la plus belle et la plus plaisante du monde », écrit-il (II, p. 115).

Il a toujours accordé beaucoup d'importance à cette cité. Déjà, la description qu'il en livrait au moment de sa fondation (I, p. 188-190) était particulièrement flatteuse. Il en vantait les tours, les palais, le marché, la population. « Elle comptait, écrivait-il alors en guise de conclusion (I, p. 190), parmi les trois plus grandes villes du monde, et c'était même la plus belle des trois : Rome, Carthage et Tongres. Rome était la plus grande, Carthage la plus ancienne, et Tongres la plus noble ».

Il relève ici (II, p. 115), un peu lourdement peut-être, le nombre impressionnant de ses églises. C'était, écrivait-il, celle « qui comptait le plus grand nombre d'églises », à savoir cent soixante-six, de plusieurs types qu'il détaille avec un certain plaisir : églises collégiales, églises paroissiales, églises de religieux et religieuses.

Mais, dans le passage qui nous occupe (II, p. 115ss), c'est surtout la situation géographique de la ville qu'il met en évidence. Elle lui donne en effet un avantage stratégique de très grande importance, qui surprendra certainement un lecteur qui connaît la région. Pour reprendre le terme utilisé par Jean, Tongres est située sur la *mere*, ce qui la rend, explique le chroniqueur, très difficile pour ne pas dire impossible à assiéger. Elle ne peut être bloquée complètement que du côté de la terre. *Par mere*, elle pouvait toujours recevoir ce dont elle avait besoin : *et se leur venoit tousjours par mere chu que mestier leur estoit, que ons ne le poioit deffendre* (« chaque jour leur arrivait *par mere* ce dont ils avaient besoin, sans que l'ennemi puisse l'empêcher ».)

Tongres-sur-Mer ? On ose à peine penser que Jean situait Tongres au bord de la mer. Ne donnerait-il pas au terme *mere* un autre sens ? [\[Plan\]](#)

2. Tongres-sur-Mer ? Tongres-sur-Geer ?

Reportons-nous une fois de plus au récit du chroniqueur sur l'origine de Tongres (I, p. 188). Les fondateurs, Tongris et Turnus, découvrent *parmy les paiis que ons nom maintenant Hesbain* « dans la région qu'on appelle aujourd'hui la Hesbaye », *une mult belle plache alqueile la mere batoit, et y amenoit cascon jour gran planteit de peisons* « un très bel endroit baigné par la *mere*, qui y amenait chaque jour une grande quantité de poissons ». C'est là qu'ils décidèrent de fonder Tongres.

On retrouve dans ce passage le même mot (*mere*) que celui utilisé en II, 115 pour décrire la position stratégique de la ville. Mais peut-on le traduire par le français « mer » ? Tongres aurait-elle donc été fondée au bord de la mer ?

Reprenons la description de la ville donnée en I, p. 190. Jean mentionne des palais, des temples et aussi un marché (*marchiet*), « qui occupait largement six bonniers », soit quelque huit hectares. Mais c'est la suite qui nous intéresse particulièrement : *et passait parmy le marchiet la mere* « la *mere* passait par ce marché ». Manifestement le terme *mere* doit avoir un autre sens que notre mot *mer*.

Les détails donnés par le chroniqueur orientent peut-être vers la solution : « Tout le long, des deux côtés, on trouvait des murs hauts de soixante pieds, et des anneaux de fer fixés dans les murs, là où arrivaient les bateaux. De part et d'autre, douze escaliers dans les murs permettaient de monter et de descendre ».

Il ne peut s'agir ici que d'un cours d'eau traversant la ville (canal, rivière ou fleuve) et de quais où s'amarraient les bateaux, en d'autres termes d'un port qui se trouvait sur le marché. Les données de la description (les murs, leur hauteur, les escaliers pour l'embarquement et le débarquement) font même songer à un cours d'eau important et au port très actif d'une grande ville.

*

Cela dit, ne versons pas dans le réalisme et ne considérons pas la description de Jean comme une photographie. N'oublions pas que Tongres est censée être, dès sa fondation, la « troisième ville du monde » et que – magnification épique oblige – tout doit y être exagérément beau et exagérément grand. La ville décrite dans le *Myreur* n'est rien d'autre qu'une utopie, une ville imaginaire, issue des rêves de Jean, qui la voit d'ailleurs sur le modèle de Rome. On a dit ailleurs²² que la longue description de Tongres était influencée par la description que donnaient de Rome les *Mirabilia urbis Romae*, un traité que Jean connaissait fort bien pour l'avoir traduit lui-même en moyen français dans le *Myreur* ([L. p. 58b-73a](#)).

²²Dans l'introduction du [fichier](#), *Myreur*, I, p. 183-190.

Quoi qu'il en soit, Jean semble avoir imaginé le centre de Tongres traversé par une « voie d'eau » importante dont le port se trouvait sur le marché. À cette voie d'eau toutefois, il ne donne aucun nom, sinon celui de *mere*.

Il connaît pourtant bien le nom de la rivière qui passe à Tongres, le Geer. Le nom apparaît à plusieurs reprises dans le *Myreur*, avec des graphies variées (*Gaire, Geire, Jeire*). Rien que dans le Tome I de l'édition Borgnet, on le rencontre deux fois. La première, en I, p. 201, est très courte : Humbris, deuxième roi de Tongres, fonde Hollogne « qui était sur la rivière appelée Geer » (*celle fut sour la rivier que ons nom le Gaire*). La seconde notice, en I, p. 247, est plus intéressante. Elle signale que Sédros, quatrième roi de Tongres, édifia dans sa ville, pour Jules César, un palais « très grand, plus grand que tous ceux de Rome » et qu'il le fit construire « complètement entouré par le Geer » (*et le fist Sedros faire si que la riviere del Jeire coroit tout entour*). Ce passage lie donc clairement et explicitement le Geer et Tongres. On a même l'impression que Jean voit ce grand palais de César construit dans la ville sur une île au milieu du Geer.

Dans ces conditions, le lecteur, quand il rapproche I, p. 190 et I, p. 247, est évidemment très tenté de croire que c'est le Geer qui passe par le marché de Tongres où se trouve le port de la cité. La *mere* de Jean ne serait-elle pas tout simplement le Geer ?

*

Mais on se heurte à la réalité géographique, à savoir la position du cours d'eau par rapport à la ville. Aujourd'hui, le Geer ne traverse pas le centre de Tongres mais la partie sud de la ville moderne. Et il devait en être de même dans l'Antiquité et au Moyen Âge : « au temps de Jean d'Outremeuse, Tongres avait conservé intacte sa double enceinte : celle du Haut-Empire et celle du Bas-Empire, toutes deux construites, cela va de soi, hors du Vieux Geer (*Oude Jeker*)²³ ».

La réalité géographique ne confirme donc ni la vision d'une Tongres très grande, complètement entourée de murs et traversée par un fleuve important, avec un marché

²³ Communication personnelle de mon collègue liégeois, Jean Loicq, auteur de plusieurs travaux sur Tongres et notamment de : *La « Civitas Tungrorum » sous la Paix Romaine*, dans *Cahiers de Cléo*, t. 82, 2, 1985, p. 31-76. Il renvoie à un plan de A. Wankenne, dans *La Belgique à l'époque romaine. Sites urbains*, Bruxelles 1972, plan hors-texte n° 3.

servant de port et un palais royal sur une île (I, p. 188-190 et p. 247), ni la vision d'une Tongres solidement fortifiée du côté de la plaine par des murs et de l'autre côté par de l'eau, une eau qui assure à la fois sa protection et la continuité de son ravitaillement (II, p. 115), sa présence empêchant les assaillants de bloquer complètement la ville.

Tongres-sur-Geer ? Ou Tongres-sur-Mer? Quelle formule choisir ?

La réponse est simple. Ni l'une ni l'autre. La Tongres de l'Histoire n'a jamais été au bord de la mer ; elle n'a jamais été traversée non plus par un cours d'eau important, dont le port se serait trouvé sur son marché. La Tongres du *Myreur* est une Tongres fantasmée et le fantasme de l'auteur se modifie au gré de ce qu'il écrit, selon les besoins même de son récit.

3. Le retrait de la mer et les fautes des Tongrois

Mais Jean, qui connaît évidemment la ville, comme beaucoup de ses lecteurs, sait qu'à son époque l'eau, comme il dit « ne vient plus à Tongres ». Il se sent manifestement tenu d'expliquer pourquoi (*Porquoy la mere ne vient plus à Tongre*). Aussi quelques pages après le récit de la prise de Tongres, il revient (II, p. 121-122) sur le problème de l'eau, pour tenter d'en expliquer la disparition. Sans s'attarder très longuement sur le sujet, il fait toutefois allusion à l'existence de deux récits explicatifs, mettant en cause l'un les hommes, l'autre Dieu.

[II, p. 121] [*Pourquoy la rivière*²⁴ *ne vient plus à Tongres*] Cette année-là [413], les Flamands²⁵ eurent l'idée de construire de solides digues entre eux et la cité de Tongres. Ils réussirent ainsi à faire reculer et à rendre plus étroite la rivière [*mere* dans l'original], qui n'arriva plus à Tongres et qu'ils eurent toute [pour eux]. On trouve aussi des histoires racontant que Tongres fut détruite à cause de son péché, que l'eau [*mer* dans l'original] lui fut enlevée par Dieu et qu'elle [II, p. 122] se retira toute seule. Quoi qu'il en soit, l'eau [*ilh* dans l'original] ne parvint plus à Tongres²⁶.

Après avoir évoqué la responsabilité des Flamands dans la disparition de l'eau, Jean mentionne aussi la possibilité d'une punition infligée par Dieu aux Tongrois à cause de leurs

²⁴ Le texte original du lemme dit : *Porquoy la mere ne vient plus à Tongre ?* La traduction « rivière » est de notre cru. Il nous a fallu choisir.

²⁵ S'agit-il ici des Flamands d'Agricola, comte de Flandre, qui s'étaient alliés aux Brabançons contre le roi des Francs, cfr II, p. 108) ?

²⁶ Jean évoque également les deux explications dans la *Geste* (vers 5711-5722).

fautes qui – Jean élargit clairement la question – leur valurent aussi la disparition totale de leur ville. On revient ainsi au sujet : la destruction de la ville par les Huns d’Attila.

Quoi qu’il en soit, l’explication par une punition divine semble avoir les faveurs de Jean, qui va dresser un tableau sévère des fautes des habitants de Tongres. Ils ont commis des fautes nombreuses²⁷, certaines irréparables. Voici quelques passages des notices de II, p. 122 :

[II, p. 122] [*Tongres fut détruite à cause de l’opiniâtreté de cœur et du manque d’obéissance de ses habitants envers saint Servais et la sainte Église*] Il est vrai que nous croyons sans peine que Tongres et la *mere* furent perdues à cause d’un péché, et spécialement celui de désobéissance, le pire de tous les vices du monde.

Les Tongrois furent fourbes, usuriers, sodomites et désobéissants aux règles de la sainte Église. [Suit un long développement sur le péché de désobéissance à la Sainte Église, le plus grave de tous]

[*Pourquoi Tongres fut détruite*] Soyez certains que Tongres fut détruite à cause de ses péchés. Si elle s’était amendée à temps, avant que Dieu n’ait rendu sa sentence, elle aurait été sauvée et préservée de la destruction, elle qui était la plus belle, la plus agréable, la plus puissante et la plus grande ville du monde. Cependant à quoi bon vouloir tant en parler ? Elle est perdue et détruite sans miséricorde.

Tout cela correspond assez bien à ce qui est longuement développé dans la *Geste de Liège*. Après le bref passage (vers 5711-5722) sur l’existence de deux explications de la disparition de l’eau à Tongres, les quelque cinquante vers qui suivent (5723 à 5774) pourraient évoquer les querelles doctrinales (nicéens/ariens) qui ont déchiré l’église. Tongres aurait-elle versé dans l’arianisme ou défendu cette doctrine ?

Mais en voilà assez sur cette délicate question de l’eau. Revenons au récit de Jean (II, p. 115) et au siège d’une ville qu’il décrit comme solidement défendue, vu sa position sur la *mere*. [\[Plan\]](#)

²⁷ On songera à saint Servais, aux difficultés qu’il rencontra avec les habitants de la ville et à sa tentative infructueuse d’obtenir pour ses tristes ouailles la miséricorde divine.

4. La suite du récit de Jean

Tongres est assiégée par les Huns. Mais comme – dans le récit fantasmé – les assiégés peuvent se ravitailler facilement en nourriture et en armements, ce sont les assiégeants qui vont souffrir. Pour subsister, ils doivent vivre sur le pays, qu'ils pillent sur une distance de dix lieues, au point d'épuiser les ressources locales. Et tout cela – note Jean, comme en passant – sans apercevoir Maastricht.

Pour montrer la supériorité militaire des Tongrois, Jean précise même que par deux fois les assiégés, sans effectuer une sortie en bonne et due forme, simplement en tirant du haut des murs de la ville, forcèrent les Huns à reculer leur camp.

Rien d'étonnant donc d'apprendre que le siège dura trois longues années, « qu'aucune cité d'Allemagne ne résista aussi longtemps que Tongres » et qu'en définitive, les Huns, n'ayant plus rien à manger, décidèrent de lever le siège et d'aller voir ailleurs. Ce qui, curieusement, fera basculer les choses et provoquera la perte de la ville.

Mais avant de raconter ce renversement de situation, Jean précise deux points. Le premier, c'est que des armées amies auraient certainement pu venir délivrer Tongres, mais que leurs chefs avaient peur que les Huns ne profitent de leur départ pour venir attaquer leur pays. Le second, c'est que Tongres était entourée de tellement de forêts que personne n'osait s'y aventurer. Jean veut peut-être expliquer par là que les Huns n'auraient pas vu Maastricht.

Mais revenons à la suite des opérations (II, p. 117ss).

Après avoir annoncé que Tongres fut finalement conquise et détruite par les Huns le 13 juillet 409, comme Dieu l'avait annoncé à saint Servais²⁸, Jean entame le récit détaillé des opérations.

N'osant plus espérer s'emparer de la ville, les Huns décident finalement de lever leur camp. Voyant cela, 60.000 Tongrois, croyant en une victoire possible, sortent de la ville pour attaquer les ennemis sur leurs arrières. Mais ceux-ci ne se laissent pas surprendre, se défendent et contre-attaquent.

²⁸ La biographie de saint Servais dans le *Myreur* ne fait pas état de la date exacte de la destruction de la ville.

La bataille, terrible, est racontée en détails, sur le mode épique, comme Jean d'Outremeuse sait le faire. On se reportera au texte donné plus haut. Jean cite beaucoup de noms (on retrouve un Gautier de Saint-Materne²⁹) et détaille les exploits des deux armées. Attila coupa la tête de Baudouin, le maire de Tongres, et de plusieurs autres. Finalement, les Tongrois reculèrent jusqu'à un grand pont en marbre noir « qui était le plus beau du monde, tout de marbre noir »³⁰. Attila y tua plusieurs personnes dont Jean précise les noms. Et finalement, les Tongrois furent écrasés : 45.000 des leurs furent tués, 5.000 furent blessés et les survivants (10.000) réussirent à s'enfuir vers Maastricht (« où habitait Ursin, leur évêque ») et à y trouver refuge. On se souviendra de la fin du récit, cité plus haut :

[II, p. 119] Les Huns entrèrent dans la cité de Tongres, l'incendièrent, la brûlèrent et en rasèrent les tours, les forteresses et les églises. Ils martyrisèrent hommes, femmes, enfants, tous ceux qu'ils trouvèrent, pillant et dérobant tous leurs biens, anéantissant tout.

Le récit est suivi par une sorte de digression qui reprend le motif des fautes et de la mauvaise réputation des habitants de Tongres. Les Tongrois réfugiés à Maastricht finirent même par pervertir les habitants de Maastricht. Ceux-ci, qui passaient jadis pour « les êtres les meilleurs et les plus saints du monde », devinrent alors « la pire des races ». Voici le texte :

[II, p. 119] [*La mauvaise réputation des gens de Maastricht*] On trouve par ailleurs dans les textes (*en l'Esriture*)³¹ que les habitants de Maastricht étaient alors, et avaient toujours été, les êtres les meilleurs et les plus saints du monde. Mais quand Tongres fut détruite, comme dit plus haut, une grande partie des Tongrois vinrent demeurer à Maastricht où ils donnèrent naissance à une descendance beaucoup trop nombreuse. Elle s'est tellement multipliée que les gens de Maastricht sont maintenant la pire des races. À cause des Tongrois, le groupe le plus méchant qui soit, on ne pourrait trouver dans le reste du monde des gens plus mauvais et plus traîtres que ceux du pays de Maastricht.

[\[Plan\]](#)

²⁹ Ce personnage s'était déjà distingué dans les combats que les Tongrois livrèrent d'abord aux Frisons, à l'époque de l'évêque Martin (*Myreur*, II, p. 39-40), ensuite aux empereurs romains, à l'époque de l'évêque Maximien (*Myreur*, II, p. 47-48).

³⁰ Quel était donc ce pont ? Quelle eau enjambait-il ? Existait-il dans la réalité ? Ou dans la seule imagination de Jean ? Était-ce le Geer ?

³¹ Nous n'avons pas retrouvé la source de Jean.

5. L'historicité de l'épisode

Reste la question de la destruction de la ville par les Huns. Est-elle authentique ?

On n'en trouve aucune mention formelle chez Grégoire de Tours, qui pourtant mentionne explicitement celle de Metz et d'Orléans. Mais il faut dire que l'auteur de l'*Histoire des Francs* signale aussi, mais sans autre précision, la destruction par Attila « de nombreuses cités des Gaules » (II, VII, p. 87, trad. R. Letouche). Un peu plus haut (II, V, p. 85-86), Grégoire de Tours avait fait état des prières adressées à Dieu par Aravatus (= saint Servais) pour épargner « les Gaules ». Bref, chez Grégoire, il n'est pas question explicitement de Tongres. Pour E. Bozoky (p. 108), l'histoire de la destruction de cette ville serait une invention de Jean d'Outremeuse, destinée à « intégrer l'histoire des environs de Liège aux événements importants de l'époque ».

*

Mais si Tongres ne fut pas détruite par les Huns, comment expliquer le motif de sa destruction ? Il semble qu'on puisse le relier à une donnée historique.

Au début du Ve siècle, le siège de l'évêché de Tongres fut déplacé à Maastricht³², et cela, pour des raisons de sécurité comme le note Michel Rouche³³ :

« Le changement du chef-lieu du diocèse [...] est dû au fait que la ville [Tongres] a été abandonnée après 406, date du passage des Suèves, des Vandales et des Alains, pour un lieu plus sûr ou plus pratique, Maastricht, c'est-à-dire le gué sur la Meuse (*Mosae trajecto*), là où la voie romaine de Bavay à Cologne franchit ce fleuve. »

Ainsi Tongres aurait été abandonnée au début du Ve siècle, suite au passage destructeur dans la région de divers groupes barbares (Suèves, Vandales, Alains). Le déplacement du diocèse de Tongres à Maastricht s'expliquerait ainsi pour des raisons de sécurité et serait donc antérieur au raid d'Attila sur les Gaules en 451.

Nous aurons l'occasion de retrouver cette question dans un autre article, consacré précisément à la vision que Jean se fait de saint Servais. Disons simplement ici qu'il est fort possible qu'une grande partie des développements qu'on rencontre dans la tradition sur les liens entre Tongres, saint Servais et les Huns ne soient que des embellissements qui

³² On parlera à partir de ce moment d'évêque de Tongres, « siégeant à Maastricht ».

³³ M. Rouche, *Clovis*, Paris, 1996 [611 p.], p. 465.

appartiennent à la légende. Il est certain que saint Servais est historiquement lié à Tongres. Peut-être même est-il mort à Maastricht. Peut-être même sa responsabilité personnelle dans le déplacement du diocèse à Maastricht a-t-elle été engagée. Cela étant, le rôle éminent joué par les Huns dans la vie de saint Servais, qui relève de l'imaginaire, contribua beaucoup à enrichir sa légende, déjà bien riche.

On a déjà eu l'occasion de le dire, mettre saint Servais en rapport aussi direct avec les Huns d'Attila qui sont passés en Gaule (en 451 de notre ère) quelque soixante ans après la mort du saint (vers 384 de notre ère) est anachronique. [\[Plan\]](#)

D. REIMS (II, p. 119)

Texte

[II, p. 119] [*Les Huns détruisirent Reims*] En octobre de cette année [409], la ville de Reims, en Champagne, fut détruite par les Huns, où furent martyrisés saint Nicaise et sa sœur sainte Eutropie.

Toujours selon Jean, les Huns, après Tongres, sont censés avoir détruit Reims en 409 de l'Incarnation. Le *Myreur* ne s'attarde pas sur l'événement, se bornant à mentionner, outre la destruction de la ville, le martyre de saint Nicaise, patron de la ville, et de sainte Eutropie, sa sœur. La *Geste de Liège* (vers 5672-5675) ne dit rien d'autre. Saint Nicaise sera encore cité par Jean en VI, 294 ; quant à Eutropie, Jean n'en parle qu'ici.

On peut envisager avec scepticisme l'historicité d'une destruction de Reims par les Huns d'Attila, qui se serait accompagnée du martyre de Nicaise et d'Eutropie. Grégoire de Tours n'en parle pas, pas plus que le rédacteur du *Liber Francorum* (ch. V *in fine*, p. 16-17, trad. St. Lebecq), qui ne se gêne pourtant pas pour « compléter » les passages de Grégoire qu'il est censé résumer (cfr plus haut *Attila*, p. 41). Aucune trace non plus chez Frédégaire, ni chez Aimoin. Par contre Sigebert de Gembloux (*Chronographia*, dans *M.G.H., Scriptores*, t. VI, 1844, p. 309, ligne 54, éd. D.L.C. Bethmann) place le martyre de saint Nicaise et de sa sœur par les Huns lors de la descente de ces derniers en Gaule au milieu du Ve siècle.

Il est toutefois bien possible que ces événements soient antérieurs à 451 de notre ère et doivent être attribués à d'autres barbares, les Vandales, entrés dans Reims fin 406 - début

407 de notre ère. C'est en tout cas ce que raconte Flodoard (*Historia Remensis ecclesiae*, I, 6, dans *M.G.H., Scriptores*, t. XIII, 1881, p. 417-420).

Ce Flodoard d'ailleurs, qui écrivait au Xe siècle, pourrait être lui-même à l'origine de cette confusion. Expliquons-nous.

Lorsqu'il traite de l'attaque des Vandales sur Reims et de la mort des saints martyrs, dressant un bref tableau de l'époque troublée qui fut la leur, il évoque *expressis verbis*, à côté de saint Nicaise, les glorieux évêques que comptait la Gaule, à savoir Aignan d'Orléans, Loup de Troyes et Servais de Tongres. C'était, dans un certain sens, faire de l'évêque de Reims un contemporain de saint Servais. On imagine bien que, perçue par les yeux d'un hagiographe, une différence chronologique de quelques décennies ne devait guère peser dans la balance³⁴.

On songera aussi à cette autre confusion possible, évoquée plus haut, entre les Huns et les Francs pour la destruction de Trèves. [\[Plan\]](#)

E. CHÂLONS ET TROYES (II, p. 119-120)

Texte

[II, p. 119] Cette année-là [411] les Huns dévastèrent Châlons, puis arrivèrent à Troyes en **[II, p. 120]** Champagne, aux portes de la cité, et se mirent à lancer un violent assaut. Saint Loup était l'évêque de Troyes. Il vint sur la porte et cria, demandant à Attila : « Qui es-tu, toi qui as dévasté nos terres et nos pays, et qui tourmentes si vilainement la population ? »

[Attila dit qu'il était le fléau de Dieu] Alors Attila répondit à l'évêque : « Je suis Attila, le fléau de Dieu ». L'évêque, en entendant cette réponse, fut tout abasourdi. Il ouvrit les portes de la cité en priant Dieu de le protéger du malheur, lui, ses gens et sa cité.

[Grand miracle des Huns à Troyes] Là Dieu se manifesta par un grand miracle. Les Huns entrèrent dans la cité, très désireux de la détruire ; mais à leur entrée, le roi Attila et tous les autres (Huns) furent aveuglés, si bien que aucun d'eux ne vit jamais que le chemin devant lui, qui menait directement à l'autre porte. Ainsi sortirent-ils de la ville sans causer ni de mal ni de dégâts.

³⁴ Cfr Bozoky, p. 93-95.

À une attaque de **Châlons** par les Huns en 411 de l'Incarnation, le *Myreur* ne fait qu'une brève allusion, la *Geste* n'en dit rien. Par ailleurs, l'événement n'a laissé aucune trace chez Grégoire de Tours, ni dans le *Liber Francorum*, ni chez Aimoin.

Il ne s'agit pourtant pas d'une invention de Jean d'Outremeuse. E. Bozoky a rappelé (p. 98-99) que la légende de saint Alpin, évêque de Châlons-en-Champagne, avait été élaborée aux Xe-XIe siècles en liaison avec celle de saint Loup de Troyes, dont il est présenté comme le disciple. « Alpin, tout comme Loup, arrête Attila devant Châlons ». On notera toutefois que Jean, à propos de Châlons, ne parle pas d'un sauvetage de la ville, mais d'une destruction.

Quant à **Troyes**, elle sera sauvée par saint Loup, l'évêque du lieu, qui servit de modèle à saint Alpin. La présence des Huns à Troyes et la confrontation d'Attila avec saint Loup ne figurent ni chez Grégoire de Tours, ni dans le *Liber Francorum*, ni chez Aimoin. On la trouve dans la première *Vita* de saint Loup (*Vita sancti Lupi*, dans A.A.S.S. Iul. VII, p. 72-93), de date incertaine (peut-être début VIe ou VIIIe siècle), mais cette *Vie* est « assez peu loquace sur l'épisode : elle évoque seulement les prières de Loup par lesquelles il évite le saccage et l'incendie de la ville. La légende s'amplifie, et la version des VIIIe-IXe siècles [...] met en scène une rencontre entre l'évêque et Attila. Ici, à la place des prières, c'est un miracle qui sauve la ville » (E. Bozoky, p. 90-91). Les Huns, aveuglés, traverseront la ville d'une porte à l'autre sans la voir et sans y causer le moindre mal.

C'est la version amplifiée qu'a suivie Jean d'Outremeuse dans le *Myreur*, sa présentation dans la *Geste* (vers 5675-5681) étant moins claire et moins détaillée. C'est également la version amplifiée qui figure dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine (ch. 103, *Saint Germain*, p. 561-562), mais les textes des deux auteurs sont quelque peu différents.

Comme le note E. Bozoky, p. 91, « le thème de l'aveuglement miraculeux de l'ennemi est inspiré d'un épisode de la Bible (*II Rois* II, VI, 18-23) ». On l'a déjà rencontré plus haut, à deux reprises, à propos d'événements liés à la prise de Metz (cfr *Attila*, p. 43-44).

Quant à la formule « Je suis Attila, le fléau de Dieu » qu'Attila aurait prononcée devant l'évêque de Troyes et qui est restée célèbre, voici quelques notes que nous emprunterons à E. Bozoky.

La notion de « fléau de Dieu », écrit-elle, trouve son origine lointaine dans une conception de l’Ancien Testament selon laquelle « les péchés et les méfaits du peuple » déclenchent la vengeance de Dieu qui envoie « souffrances, malheurs et calamité ». La notion de châtement divin « reçoit une nouvelle interprétation dans le Nouveau Testament : les souffrances, que les justes doivent aussi endurer, deviennent épreuve et purification. Les auteurs chrétiens des premiers siècles expliquent les signes de la colère divine comme la punition des Romains pour avoir persécuté les Chrétiens. À l’époque des invasions barbares, le problème du châtement divin se pose avec une acuité particulière. » (cfr E. Bozoky, p. 79-82) [\[Plan\]](#)

F. ORLÉANS ET LA BATAILLE AUTOUR DE LA VILLE (*MYREUR*, II, p. 120)

Poursuivons notre analyse du récit de Jean d’Outremeuse³⁵, en examinant le cas d’Orléans à la lumière de ce que nous apprennent les historiens modernes.

Texte

[II, p. 120] *[Les Huns assiègent Orléans]* Ensuite les Huns s’en allèrent en détruisant de nombreuses villes et cités, pour aboutir finalement à Orléans, cité très illustre et très puissante. Ils l’assiégèrent avec une grande violence. En apprenant cela, le roi de France et bien d’autres seigneurs se rendirent dans la région avec des hommes nombreux, qui se rassemblèrent à Arles-la-Blanche. Alors saint Aignan, évêque d’Orléans, très malheureux de ce siège, décida d’aller directement à Arles-la-Blanche, car on lui avait dit qu’Engésion, le patrice de Rome, et beaucoup d’autres seigneurs étaient là.

[Saint Aignan pria de nombreux seigneurs de mettre fin au siège de sa cité d’Orléans] Lorsque l’évêque saint Aignan fut arrivé à Arles, il supplia les seigneurs de mettre fin au siège de sa cité. Ceux-ci lui donnèrent tout de suite leur accord, quittèrent l’endroit où ils étaient et se dirigèrent vers Orléans. Ils y trouvèrent les Huns, les attaquèrent, et tous combattirent vaillamment.

[Terrible bataille à Orléans contre les Huns, qui furent vaincus] Là se déroula une bataille forte et violente, où le roi de France, Mérovée, accomplit tant de faits d’armes qu’on ne pourrait les raconter. Finalement, les Huns furent défaits et, effrayés, s’enfuirent. Au cours de cette bataille, le roi Alafis de Thuringe et des Ostrogoths (cfr II, p. 110) et le roi Alaric du royaume des Goths (cfr II, p. 110) furent tués, ainsi que quarante mille Huns ; le roi Attila fut très grièvement blessé à l’épaule droite et mutilé à tout jamais.

³⁵ Cfr la Geste, vers 5682-5704.

[Les Huns retournèrent en Italie] Alors le roi Attila s'enfuit avec ses soldats rescapés et se rendit au pays des Ostrogoths où il rassembla de nombreuses troupes et revint en Italie, bannières déployées, comme vous l'entendrez ci-après (II, p. 131ss).

1. Le point de vue des historiens modernes

Rappelons ici l'essentiel des informations qui figurent dans notre première partie consacrée au cadre historique.

Orléans est, au Ve siècle, une ville solidement fortifiée et stratégiquement importante « à cause de son pont permettant de passer la Loire et d'approcher ainsi le royaume wisigothique » (E. Bozoky, p. 49). La légende attribue à saint Aignan, l'évêque d'Orléans, le sauvetage de la ville. En fait, il semble bien que les Huns y soient déjà entrés le 14 juin lorsqu'arrive sur place l'armée romaine de secours, conduite par Aétius et comprenant aussi divers barbares alliés, dont des Francs. Ils seront rejoints un peu plus tard par des Wisigoths, conduits par Théodoric. Ce sont ces forces combinées qui libéreront Orléans que les Huns et leurs alliés évacueront en hâte (d'après E. Bozoky, p. 50).

Voilà ce qu'on peut dire sur l'historicité globale de l'épisode³⁶. On peut ajouter que le rôle de défenseur joué par l'évêque Aignan est généralement accepté. D'ailleurs, il est déjà mentionné par Sidoine Apollinaire (*Epistolae*, VIII, 15), puis par Grégoire de Tours (II, VII, p. 88-90, trad. R. Latouche). [\[Plan\]](#)

2. L'évolution de la tradition jusqu'à Jean d'Outremer

Cela dit, il est intéressant de voir, avec E. Bozoky (p. 88-90), comment la tradition a évolué jusqu'à Jean d'Outremer. Chez Grégoire de Tours (II, VII, p. 88-90, trad. R. Latouche), les aspects légendaires sont déjà bien présents.

Lors du siège, l'évêque Aignan « exhorte les habitants à prier et à implorer le Seigneur afin que l'armée de secours arrive à les libérer. Il les encourage à trois reprises à regarder 'du haut du mur de la cité pour voir si la miséricorde de Dieu n'apporte pas déjà un secours'. En

³⁶ L'article de A. Loyen, *Le rôle de saint Aignan dans la défense d'Orléans*, dans *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, t. 119, 1969, p. 64-74 (disponible via [Persée](#)) est intéressant pour la présentation d'ensemble de la question.

effet, trois jours plus tard, arrive l'armée d'Aétius et de Théodoric, roi des Wisigoths, qui met en fuite Attila. »

« Grégoire de Tours, continue E. Bozoky, rapporte aussi un épisode miraculeux qui aurait eu lieu durant cette bataille devant Orléans. La femme d'Aétius prie pour la sauvegarde de son mari jour et nuit dans la basilique des Saints-Apôtres à Rome. Une nuit, un pauvre homme resté enfermé dans l'église est témoin d'une rencontre entre les deux apôtres. Le plus âgé – saint Pierre – déclare qu'il n'est plus capable de supporter les larmes de la femme d'Aétius ». Le général, dit-il, aurait dû mourir mais par une insigne faveur saint Pierre a obtenu grâce pour sa vie. « L'intercession de l'apôtre devait rester secrète, mais le témoin nocturne la raconte à la femme d'Aétius. Il est puni pour son indiscretion en perdant aussitôt la vue... ».

Pour sa part, l'auteur du *Liber Francorum*, 5 (trad. St. Lebecq) note sans plus : « Le patrice des Romains Egecius [en réalité Aétius] et le roi des Goths Thorismond accoururent près de lui [saint Aignan], et, avec l'aide du Seigneur et grâce à la prière de saint Aignan, ils repoussèrent les Huns et leur roi Attila de cette cité, et ils les terrassèrent ».

Les *Vies* d'Aignan, celle « rédigée à la fin du VIIIe siècle, et celle composée au XIe amplifient le rôle de l'évêque dans la sauvegarde de la ville. Aignan part retrouver Aétius à Arles pour le presser de venir défendre la ville : il le convoque pour dix-huit jours avant les calendes de juillet (le 14 juin) au plus tard. Lors du siège d'Orléans, Aignan déambule sur les murs d'enceinte avec des reliques des saints en chantant des psaumes. Un évêque, captif des Huns, crie que cela ne sert à rien : cet incrédule est soudainement frappé de mort. Aignan est averti par le Seigneur que quiconque espérant dans le Christ ne peut être déçu. Il remonte sur les murs de la ville pour prier ; c'est alors qu'une pluie diluvienne accompagnée de vents violents vient à son aide, empêchant pendant trois jours les Huns de poursuivre le siège. »

« Lorsque la pluie cesse, Aignan sort de la ville et vient jusqu'à la tente d'Attila, pour l'implorer d'épargner son peuple. Le jour suivant, les portes de la ville sont ouvertes et les élites des Huns y pénètrent ; pour partager le butin, ils commencent déjà à tirer au sort les chariots remplis de biens et les familles divisées en lots. L'évêque continue à encourager le peuple de ne pas désespérer. C'est alors qu'Aignan apparaît miraculeusement à Aétius pour

lui demander d'intervenir d'urgence à Orléans. Et l'armée romaine arrive encore à temps, faisant fuir les Huns dont certains se noient dans la Loire ».

E. Bozoky ne fait pas état d'une légende locale sur le siège d'Orléans, que mentionne sans référence l'article de *Wikipédia* sur saint Aignan. Comme nous n'avons pas réussi à en identifier la source, nous la transcrivons ci-dessous :

Une légende locale raconte aussi que, lors du siège de la ville d'Orléans par les Huns, les troupes de secours du général romain Aétius tardant à arriver, saint Aignan invoqua le ciel en jetant du haut des remparts une poignée de sable de Loire... Chaque grain se métamorphosa en guêpe et une nuée d'aiguillons parvint à mettre les barbares en fuite. Alors Attila décida de ne pas attaquer la ville et de la contourner. [\[Plan\]](#)

3. La vision de Jean d'Outremeuse

Chez Jean, qui en dit sur Orléans davantage dans le *Myreur* (II, p. 120) que dans la *Geste* (vers 5685-5700), l'évêque de l'endroit est saint Aignan³⁷. Voyons, en reprenant les événements depuis le début, ce que le chroniqueur rapporte à son sujet.

On a vu plus haut (cfr *Myreur*, II, p. 111) que le retour des Huns en Gaule avait amené le roi de France, le patrice Engésion et d'autres seigneurs à rassembler leurs forces à Arles-la-Blanche, l'*Arelate* latine, centre important présenté [plus haut](#) (cfr *Attila*, p. 33-34). C'est là que saint Aignan va se rendre pour demander leur intervention. Dans la *Geste* (vers 5687-5691), l'évêque dépêche *Ambrose*, un de ses fidèles. Mais dans le *Myreur* comme dans la *Geste*, la réponse est positive. L'armée d'Arles gagne rapidement Orléans où elle rencontre les Huns et leur livre une rude bataille, sur laquelle Jean ne s'étend guère, sinon pour noter que Mérovée, le roi des Francs, y fait des prouesses. C'est le seul combattant qu'il citera du côté des forces romaines. Dans le récit du combat, il n'a été question ni d'Engésion, ni des autres seigneurs.

Jean s'attardera un peu plus sur le sort des Huns et de leurs alliés. Deux rois sont tués, le roi Alafis de Thuringe et des Ostrogoths, et son frère, le roi Alaric du royaume des Goths. Ils avaient tous les deux été cités plus haut, comme alliés principaux d'Attila plus haut dans la

³⁷ Saint Aignan (*Anianus* en latin) est rendu par *sains Aviens* dans le *Myreur* et par *sains Abiers* dans la *Geste* (vers 5087).

bataille de Clermont en Auvergne (cfr II, p. 110). Les Huns ont 40.000 tués et leur roi, Attila, grièvement blessé à l'épaule, en sort mutilé à vie. C'est la fin de sa campagne en Gaule. Il s'enfuit avec les rescapés et se réfugie « dans le pays des Ostrogoths », une formulation un peu curieuse qui, sous la plume de Jean, pourrait viser la Pannonie, considérée comme la résidence du roi. Il y rassemblera de nombreuses troupes et reviendra en Italie.

Le *Myreur* ne fait donc que signaler très brièvement (en II, p. 120) la fin de la campagne de Gaule et la fuite d'Attila (on est en 412 de l'Incarnation). Il annonce toutefois pour plus tard son retour en Italie.

La *Geste*, qui ne s'attarde guère sur la bataille d'Orléans (vers 5694-5700), ne s'intéresse pas non plus à ce qui se passa ensuite : Attila et ses gens sont censés s'être enfuis en Italie : *Attila y fut mors et ses gens decopeis* [= taillés en pièces] (vers 5703).

Il faut s'arrêter un instant sur la bataille d'Orléans que Jean décrit en II, p. 120, et que nous avons citée intégralement plus haut.

*

Abstraction faite évidemment de la chronologie, on a montré que Jean, dans le récit des opérations menées par les Huns en Gaule, s'inspire indiscutablement de l'Histoire authentique, mais en conservant beaucoup de liberté. Quand il conserve des éléments, il peut les transformer ; il peut aussi en supprimer, voire en ajouter d'autres ; il peut aussi bouleverser en profondeur la succession des événements. Ce sera le cas en l'occurrence le cas pour ce qui concerne Orléans.

Pour bien le comprendre, il faut rappeler que, dans l'Histoire – et dans l'essentiel de la tradition aussi –, les événements d'Orléans ne constituent qu'une étape de la campagne d'Attila en Gaule. On ne sait pas avec précision ce qui s'est passé, sinon que c'est là que les coalisés anti-Huns sont intervenus pour la première fois et ont manifesté leur puissance. Ont-ils réussi à éviter la prise de la ville par les Huns ? Ont-ils fait fuir les Huns qui auraient déjà occupé et pillé la ville ? Y a-t-il eu une bataille rangée dans ou autour de la ville ? On ne le sait pas avec certitude. Ce que l'on peut très raisonnablement supposer, c'est que, voyant l'importance des forces qu'ils allaient devoir affronter, les Huns ont fait ce qu'ils faisaient

généralement en pareil cas : tenter d'éviter le combat et d'échapper à l'ennemi. Ils se sont retirés vers le Nord-Est, vers la Champagne.

Une autre chose est certaine. S'il y a eu à Orléans – comme le mentionne Jean mais comme c'est loin d'être sûr – une bataille « forte et violente », ce n'est pas la bataille que l'Histoire – et l'essentiel de la tradition, répétons-le – considèrent comme décisive, marquant la fin définitive du raid d'Attila sur la Gaule. Celle-là eut lieu plus tard et plus loin, en Champagne, sur le territoire de Châlons-sur-Marne, non loin de Troyes ; elle est bien connue et passera dans l'Histoire sous le nom de bataille des Champs Catalauniques. Nous en avons parlé à plusieurs reprises déjà ; à plusieurs reprises aussi, nous avons détaillé les forces qui s'y affrontèrent, les péripéties principales du combat et la manière dont il se termina.

Répétons-le une fois encore, c'est la bataille des Champs Catalauniques qui mettra fin au raid d'Attila en Gaule, en l'an 451 de notre ère, et non pas la bataille imaginée et racontée par Jean en II, p. 120, à Orléans ou autour d'Orléans, pour défendre la ville ou la récupérer.

[\[Plan\]](#)

G. « DISPARITION » OU « DÉSTRUCTURATION » CHEZ JEAN DE LA BATAILLE DES CHAMPS CATALAUNIQUES

Il reste que la bataille des Champs Catalauniques comme telle, qui fait solidement partie de la tradition depuis Grégoire de Tours, semble avoir disparu chez Jean, alors que notre chroniqueur a raconté des batailles – trois en tout – opposant les forces romaines à celles des Huns, les deux groupes étant éventuellement appuyés par leurs alliés.

Nous nous sommes déjà intéressé plus haut à deux de ces batailles, celle de Brindisi dans le Sud de l'Italie en 391 de l'Incarnation (II, p. 102 ; cfr *Attila*, p. 8ss) et celle de Clermont-Ferrand en Auvergne en 403 de l'Incarnation (II, p. 110-112 ; cfr *Attila*, p. 26ss), deux batailles dont on ne trouve aucune trace dans nos sources. Nous avons tenté de montrer que certains éléments précis et relativement bien identifiables du récit de la bataille historique des Champs Catalauniques auraient permis à Jean d'imaginer les batailles de Brindisi et de Clermont-Ferrand, fictives parce que artificiellement « recomposées ». Elles n'ont en tout cas jamais existé comme telles dans l'Histoire.

Reprenons l'essentiel de nos démonstrations.

[\[Plan\]](#)

*

1. La bataille de Brindisi en 391 de l'Incarnation (*Myreur*, II, p. 102)

En ce qui concerne (*Myreur*, II, p. 102) l'affrontement Attila-Aétius, qui se serait déroulé près de Brindisi, en l'an 391 de l'Incarnation, le nom même des deux adversaires (Attila et Aétius), le nombre très élevé des morts (180.000 aussi chez Jordanès), l'issue du combat (les Huns se retirent sans avoir été vraiment vaincus), l'heureuse surprise du patrice romain qui se découvre vainqueur, évoquent nettement des détails de la bataille des Champs Catalauniques.

Bien sûr des différences considérables séparent les deux récits. Outre le problème de la datation, il y a la différence de localisation (le Sud de l'Italie est loin de la Champagne). Il y a la différence de composition des forces en présence : aux Champs Catalauniques les deux armées étaient composites, ici s'affrontent uniquement des Romains et des Huns. Il y a aussi les différences concernant la place et l'importance que joue la bataille dans l'histoire des Huns. Celle des Champs Catalauniques a marqué la fin définitive de l'épisode gaulois d'Attila : après toute une série d'opérations militaires (prise de Metz, d'Orléans, d'autres villes peut-être encore), les Huns quittent la Gaule et retournent chez eux pour passer l'hiver. La bataille de Brindisi, chez Jean II, p. 102-103, marque tout au contraire le début des opérations militaires dans les limites de l'Empire.

Il est clair que la bataille entre Attila et Aétius à Brindisi ne peut pas être considérée comme un reflet fidèle de celle des Champs Catalauniques. Certains éléments de la première font indiscutablement songer à la seconde. Mais cette dernière ne pourrait tout au plus être perçue que comme une source d'inspiration (transposition/adaptation).

Examinons maintenant le récit de l'affrontement entre Attila et Engésion qui se serait produit à Clermont-Ferrand (Auvergne) en l'an 403 de l'Incarnation (*Myreur*, II, p. 110).

2. La bataille de Clermont-Ferrand en 403 de l'Incarnation (*Myreur*, II, p. 110)

Bien sûr, le récit de Jean est très éloigné ce que les sources historiques nous apprennent de la bataille des Champs Catalauniques et est probablement sorti de son imagination. Bien sûr, Engésion, comme patrice de Rome, n'est pas un personnage historique. Mais un

élément précis et assez significatif les rapproche : c'est la composition des deux coalitions qui s'affrontent.

Pour résister aux Huns, le patrice romain fait appel à un groupe de peuples qui correspond assez bien à celui qui, dans la réalité de l'Histoire, entoure le patrice Aétius à la bataille des Champs Catalauniques. C'est ce que nous avons tenté de montrer plus haut, dans notre analyse du passage de Jean (cfr *Attila*, p. 30ss). Notre démonstration d'ailleurs ne portait pas seulement sur les alliés du patrice romain, mais aussi sur ceux d'Attila.

Quand on songe qu'à Brindisi, là où Jean situe le seul affrontement Attila-Aétius qu'il semble connaître, il n'était pas question de coalition, mais uniquement de Huns et de Romains, on en vient à se demander si les alliés d'Attila et du patrice romain n'ont pas été rejetés et utilisés dans la bataille suivante. C'est un peu comme si les éléments constitutifs de la bataille des Champs Catalauniques (d'une part Attila et Aétius comme protagonistes, et d'autre part les coalitions qu'ils avaient formées) avaient servi à former deux batailles : celle de Brindisi reprenant l'opposition Attila-Aétius et celle de Clermont-Ferrand reprenant la liste de leurs alliés. On peut à tout le moins se poser la question.

Mais il y a encore autre chose.

[\[Plan\]](#)

3. La bataille d'Orléans en 411 de l'Incarnation (*Myreur*, II, p. 120)

On constate en effet que ni la bataille de Brindisi ni celle de Clermont-Ferrand n'intègrent une autre caractéristique très importante des Champs Catalauniques sur laquelle nous avons souvent insisté, à savoir son importance stratégique. C'est elle, on s'en souviendra, qui a mis le point final au raid gaulois d'Attila.

Or il se fait que cette donnée importante – être la bataille qui décide du sort final de l'opération hunnique en Gaule – se retrouve dans le *Myreur*, dans le récit où Jean rapporte le troisième affrontement entre Attila et le patrice romain. Datée de 411 de l'Incarnation, quelque huit ans après la bataille de Clermont-Ferrand, elle se déroule non loin d'Orléans, dernière victime des opérations-éclair destructrices que les Huns rentrés de Frise ont lancées

sur une série de villes dont Jean a égrené les noms³⁸. À cette date, dans la chronologie propre à Jean, on est toujours à l'époque d'Arcadius³⁹ et (on peut le supposer) de son patrice Engésion.

Détaillons quelque peu cet troisième affrontement qui, sur plusieurs points, fait écho au deuxième, celui de Clermont-Ferrand.

Jean (II, p. 120) explique que c'est précisément l'attaque et le siège d'Orléans qui ont entraîné la vive réaction des Romains et de leurs associés. Cette réaction rappelle celle suscitée en 402 (cfr II, p. 110) par le retour des Huns en Gaule. Elle était, on s'en souviendra, à l'origine de la coalition qui s'était constituée à Arles-la-Blanche autour des Romains d'Engésion et qui avait amené la victoire de ceux-ci à Clermont-Ferrand.

Quand on regarde les textes d'un peu près, on s'aperçoit même que les deux coalitions sont très proches l'une de l'autre. Celle de 402-403 comprenait les Romains avec Engésion bien sûr, mais aussi des Francs, des Wisigoths, des Alains. Celle de 411, à quelle saint Aignan, l'évêque d'Orléans, va demander du secours, est décrite par Jean d'une manière assez rapide, mais il parle toutefois explicitement d'Engésion, patrice de Rome, des Francs et de « bien d'autres seigneurs ». Les deux coalitions sont si proches qu'on pourrait d'ailleurs se demander si ce n'est pas la même qui aurait « servi deux fois ».

Voilà pour le côté romain. Qu'en est-il du côté d'Attila ? Dans le récit de la bataille, lorsque Jean donne des informations sur les pertes d'Attila, le lecteur se rend compte que le roi des Huns était accompagné en 411 des mêmes alliés que ceux qu'il avait dans les opérations en Auvergne de 402-403 (cfr II, p. 110), en l'occurrence « le roi Alafis de Thuringe et des Ostrogoths ainsi que le roi Alaric du royaume des Goths ». En d'autres termes, on peut dire que la bataille près d'Orléans et celle de Clermont-Ferrand mettent en présence les mêmes forces composites.

³⁸ Trèves (en 404-405), Cologne, Aix-la-Chapelle, Metz et d'autres encore (en 406), Tongres (en 406-409), Reims (en 409), Châlons, Troyes et enfin Orléans (en 411, toujours de l'Incarnation).

³⁹ Jean a signalé plus haut (en II, p. 106) la désignation d'Arcadius comme empereur en 397 de l'Incarnation. Il lui a attribué un règne de 15 ans, ce qui le maintient au pouvoir jusqu'en 412. Ces dates correspondent *grosso modo* à celles de nos manuels (395-408 de notre ère).

Mais il y a quelque chose de plus, et c'est cette nouveauté que nous voudrions mettre en évidence. Dans la vision de Jean, la victoire de la coalition romaine près d'Orléans marque la fin du raid gaulois. Mais la nouveauté ici, ce sont les conséquences du combat :

[II, p. 120] Finalement, les Huns furent défaits et, effrayés, s'enfuirent. Au cours de cette bataille, le roi Alafis de Thuringe et des Ostrogoths et le roi Alaric du royaume des Goths furent tués, ainsi que quarante mille Huns ; le roi Attila fut très grièvement blessé à l'épaule droite et mutilé à tout jamais.

[*Les Huns retournèrent en Italie*] Alors le roi Attila s'enfuit avec ses soldats rescapés et se rendit au pays des Ostrogoths où il rassembla de nombreuses troupes et revint en Italie, bannières déployées, comme vous l'entendrez ci-après (II, p. 131ss).

C'est la défaite complète des Huns et de leurs alliés. Pas question ici d'un simple retrait vers le Nord-Est d'une coalition hunnique qui se serait regroupée loin d'Orléans, dans les environs de Châlons, aux Champs Catalauniques, pour affronter les forces regroupées autour du patrice de Rome dans la bataille qui s'avérera décisive.

C'est la fuite. Dans un certain sens, dans le *Myreur*, la bataille d'Orléans tient structurellement la place de celle des Champs Catalauniques. Elle marque la fin du raid gaulois.

Cela dit, par rapport à la réalité historique, la formulation de Jean est un peu ambiguë. En 451 de notre ère, dans l'Histoire, Attila est retourné dans son « quartier-général » de Pannonie pour y passer l'hiver et se préparer au raid qu'il lancera sur l'Italie l'année suivante. Jean imagine ici que le roi des Huns est allé chercher refuge chez ses alliés Ostrogoths – ils ne sont pas localisés – pour reformer une solide armée avec laquelle il reviendra en Italie.

*

La tentation est très grande de considérer que Jean n'a pas fait « disparaître » la bataille des Champs Catalauniques. Il en a utilisé les éléments principaux pour imaginer trois batailles, ce qui déstructure complètement le récit initial.

La bataille de Brindisi a repris le nom des véritables protagonistes (Attila et Aétius), le nombre très élevé des morts (180.000 aussi chez Jordanès), l'issue du combat (les Huns se retirent sans avoir été vraiment vaincus) ainsi que l'heureuse surprise du patrice romain qui

se découvre vainqueur. La bataille de Clermont-Ferrand met en valeur pour les deux camps la notion de coalition (absente dans le récit de Brindisi) et en dévoile les composantes. La bataille d'Orléans, outre la notion de coalition, met en évidence l'importance stratégique du combat. Les autres batailles n'avaient pas marqué la fin définitive du raid d'Attila en Gaule.

Ce sont là des données objectives qui se dégagent de l'analyse des trois récits. Nos observations dégagent-elles pour autant des intentions consciences de Jean, c'est évidemment difficile, pour ne pas dire impossible, à dire. Quoi qu'il en soit, ce qu'il faut bien considérer comme une déstructuration du récit traditionnel de la bataille des Champs Catalauniques confirme le caractère en grande partie artificiel que fait Jean du raid gaulois d'Attila qui, rappelons-le sans revenir sur le détail de la distorsion chronologique, eut lieu en 451 de notre ère, et non pas, comme l'affirme notre chroniqueur, pendant les années 404 à 411 de l'Incarnation. [\[Plan\]](#)

H. LA BATAILLE DES CHAMPS CATALAUNIQUES DANS LA TRADITION

Il peut être intéressant de s'arrêter un instant sur ce cas très particulier et d'évoquer, sans toutefois chercher l'exhaustivité, quelques étapes de l'évolution de ce motif de la bataille des Champs Catalauniques.

Dans la tradition historiographique latine, après celui, fort bref, de Grégoire de Tours, au VI^e siècle (*Histoire des Francs*, II, VII, p. 88-90 *passim* trad. R. Latouche), le récit le plus détaillé est certainement celui de Jordanès (XXXV, 180 à XLI, 218), rédigé vers le milieu du VI^e siècle⁴⁰. Son texte a été largement utilisé au VIII^e siècle par Paul Diacre dans la partie du livre XIV de son *Histoire romaine* consacrée au règne de Valentinien III (*M.G.H., Auctores Antiquissimi*, II, 1879, p. 200-205, éd. H. Droysen). Mais ni Jordanès ni Paul Diacre n'apparaissent comme des sources « régulières » de Jean.

Par contre des auteurs plus récents, comme Sigebert de Gembloux (XI^e-XII^e) et surtout Martin d'Opava (XIII^e siècle), sont reconnus comme sources « potentielles » de notre chroniqueur. On peut donc se demander si et comment ils présentent la bataille des Champs

⁴⁰ Nous pouvons laisser de côté les quelques notices sur Attila et les Huns présentes dans l'*Epitoma Chronicon* de Prosper Tiro d'Aquitaine, qui écrivait au Ve siècle (*M.G.H., Auctores antiquissimi*, t. IX, 1892, p. 480-482).

Catalauniques. La réponse est qu'ils en livrent tous les deux un récit différent mais relativement conforme à la tradition historiographique. [\[Plan\]](#)

1. La *Chronographia* de Sigebert de Gembloux

Voici d'abord le texte de Sigebert (*Chronographia*, p. 309, année 453)⁴¹ :

Attila, roi des Huns, fort de l'aide que lui apportaient Walamer, roi des Ostrogoths, Ardaric, roi des Gépides et de nombreuses nations du Nord, quitta la Pannonie et envahit la partie occidentale de l'Empire avec 500.000 hommes en armes. D'abord, dans toutes les Gaules (*per totas Gallias*), l'indignation de Dieu s'exprima par leur intermédiaire avec une telle force qu'aucune cité, château ou forteresse ne put se protéger de quelque manière que ce soit de leur fureur. Finalement les Huns faisaient le siège d'Orléans lorsque Aétius, le patrice des Romains, vint au secours des Gaules (*ad subsidium Galliarum*). Il était aidé par Théodoric, roi des Visigoths, par Mérovée, roi des Francs, et par des forces armées d'autres nations. Lors de la bataille qui se livra dans les Champs Catalauniques (*in campis Catalaunicis*), on lutta jusqu'à la tombée de la nuit. Aétius, bien qu'ayant l'avantage, ne reprit pas le combat. Attila ne fut donc pas tué et ses troupes ne furent pas anéanties. Des deux côtés, 180.000 combattants furent tués, parmi lesquels on compte Théodoric, roi des Visigoths. Attila, ayant repris courage suite au retrait d'Aétius, rentra dans sa patrie, pour revenir bientôt, ayant comblé les vides de son armée [...]

Abstraction faite de la date précise – Sigebert date de 453 des événements qui se sont déroulés en 451 –, l'essentiel est là et l'ordre des événements correspond en gros à celui qu'ont accepté les historiens modernes : Attila quitte la Pannonie pour attaquer les Gaules à la tête d'une importante coalition ; il y fait des ravages sans rencontrer de véritable résistance, Dieu se servant de lui pour marquer sa colère contre les Gaulois ; c'est seulement lorsqu'il assiège Orléans qu'arrivent les secours, c'est-à-dire les Romains d'Aétius et leurs alliés ; la bataille entre les deux blocs se déroule sur les Champs Catalauniques ; seule la tombée de la nuit y met fin ; Aétius, qui avait pourtant l'avantage, ne reprend pas le combat ; Attila ne fut donc pas tué ; les pertes furent très importantes des deux côtés ; Attila rentre en Pannonie d'où il reviendra sans tarder.

⁴¹ Cfr l'édition D.L.C. Bethmann, *Chronographia*, dans *M.G.H., Scriptores*, t. VI, 1844, p. 309. Cette *Chronographia*, commencée après 1083, fut publiée en 1105 et continuée par Sigebert jusqu'à sa mort en 1111.

Parmi les nombreuses cités et forteresses attaquées par Attila « dans toutes les Gaules », Sigebert ne cite que la seule ville d'Orléans. Mais il mentionne explicitement la bataille des Champs Catalauniques (*prelio in campis Catalaunicis*) avec des détails significatifs, comme les noms des deux protagonistes, ceux des principaux coalisés, la durée des combats, la décision d'Aétius de ne pas reprendre les hostilités, etc.

Nous pouvons être sûrs que Jean n'a pas utilisé ici Sigebert. Si cela avait été le cas, il aurait donné une toute autre version des faits. [\[Plan\]](#)

2. La *Chronique* de Martin d'Opava

Qu'en est-il de la *Chronique* de Martin (XIII^e siècle), un auteur qui a régulièrement influencé Jean ? Nous utiliserons le [texte](#) de l'édition numérique récente d'A.-D. von den Brincken (2014), qui ne se distingue de celui de l'édition de L. Weiland (*M.G.H., Scriptores*, XXII, 1872, p. 454) que par quelques variantes orthographiques et quelques détails de ponctuation.

Mais avant toute chose, il faut dire quelques mots de la structure que suit Martin, en l'occurrence de la manière dont il organise les successions impériales. Chez lui, les Huns interviennent sous deux couples d'empereurs et le récit s'organise en fonction des empereurs en charge, donc en deux parties.

La première correspond au règne de Théodose II et de son gendre Valentinien III. Dans la chronologie de Martin, elle commence en l'an 425 et dure 27 ans, La seconde, qui commence en 451 et qui dure 7 ans, correspond au règne de Marcien et de Valentinien III.

Chaque partie rassemble des notices qui rapportent chacune un événement (ou un groupe d'événements) digne de mention. Les faits se succèdent sans datation précise, introduits les uns après les autres par des formules relativement vagues, comme *per idem tempus*, *hoc tempore*, *tempore istius*, *his temporibus*, *eo tempore*, *sub isto*, *tunc etiam*. On peut toutefois penser que Martin présente les événements selon l'ordre de leur apparition dans le temps.

Parmi les dernières notices enregistrées dans la première période (425-451), on lit ce qui suit et qui – du moins peut-on le supposer – correspond à des événements plus proches de

la fin (451) de la période que de son début (425). En tout cas, dans la réalité de l'Histoire, le raid d'Attila en Gaule s'est passé en 451.

Voici le texte de Martin (*M.G.H., Scriptores*, t. XXII, 1872, p. 454) :

À la même époque, Attila, roi de Huns, tua son frère Bela avec lequel il régnait sur les Pannonies et la Dacie. Ensuite fort de l'aide des peuples très courageux qu'il s'était soumis, il chercha à abattre l'empire romain. Du côté des Romains, il y avait les Burgondes, les Francs, les Saxons et presque toutes les nations d'Occident. Ils se rassemblèrent [ou se rencontrèrent] (*convenerunt*) en Allemagne⁴². D'abord, Attila écrasa le roi de Bourgogne qui s'était opposé à lui. Mais finalement, dans la guerre qui suivit, on combattit avec une violence qu'on n'avait pour ainsi dire jamais vue auparavant. Ainsi il y eut dans les deux camps 180.000 tués et une telle effusion de sang qu'un petit ruisseau qu'on distinguait à peine se transforma en un torrent de sang et charria des cadavres de combattants. Mais Attila, comme s'il avait été vaincu, se retira en Pannonie. [Suit le récit de l'attaque de l'Italie par Attila, des destructions de cités, de l'intervention du pape Léon et de la mort d'Attila]

Dans la seconde période (451-458), parmi les dernières notices, on trouve les noms d'une série de cités victimes des attaques barbares. La mort de l'empereur Marcien – qui eut lieu en 457 de notre ère – semble marquer une date-pivot.

Sous cet empereur [= Marcien], les Huns martyrisent onze mille vierges à Cologne (*apud Coloniam*). [suit la mention de la mort de Marcien, en 457 de notre ère] Alors aussi Cologne (*civitas Agrippina*) et toutes les villes sur le Rhin, ainsi que Paris, Reims, Bavaï, les Ambiens (Amiens), Tongres et presque toutes les cités de la Gaule, prises par les Huns ou les Vandales, furent détruites.

Avant la mort de Marcien, Martin a donc noté l'épisode bien connu du massacre de Cologne dont il a déjà été question plus haut (*Voyages*, p. 11ss ; et *Attila*, p. 41s). Mais la ville apparaît une seconde fois, immédiatement après la mort de Marcien, dans une longue énumération, avec un nom latin différent (*Colonia* d'un côté, *civitas Agrippina* de l'autre), preuve d'un changement de sources. Quant aux nombreuses cités gauloises mentionnées, Martin attribue leur destruction aux Huns ou aux Vandales. Il est difficile d'identifier ces derniers événements et surtout de les dater. Martin les place après la mort de Marcien (457 de notre ère) ; or, Attila a sévi en Gaule en 451 et le passage des Vandales dans la région est plus ancien encore.

⁴² Ou en Auvergne. La tradition manuscrite varie sur ce point.

Mais ne nous égarons pas. Il n'est pas question ici de procéder à une analyse fine et précise du texte de Martin. Revenons à l'essentiel.

La vision de Martin n'est pas aussi claire que celle de Sigebert, mais la structure fondamentale est voisine. Attila quitte son pays, à la tête d'une importante coalition, pour attaquer l'empire romain d'Occident, lequel lui oppose également une coalition également importante. La rencontre décisive est d'une grande violence. On compte un total de 180.000 tués et un petit ruisseau est transformé en un torrent de sang. Attila cède le terrain et rentre dans son pays. Il descendra plus tard en Italie mais n'attaquera pas Rome, grâce à l'intervention du Pape. Abstraction faite de certains détails, l'ordre des événements est celui de l'Histoire authentique.

Il reste que certaines des précisions fournies par Martin sont curieuses.

On ne s'étonnera pas de voir mentionnés le frère d'Attila, appelé Bela, ni le petit ruisseau transformé en un torrent de sang, ni le total des morts. Ces éléments sont présents dans le récit de la bataille des Champs Catalauniques détaillée par Jordanès et résumée par Paul Diacre. Ce qui nous inquiète davantage, c'est l'hésitation de la tradition manuscrite (Allemagne ? ou Auvergne ?), le sens exact du *convenerunt* (les alliés romains se sont-ils rassemblés là ? ou les adversaires se sont-ils rencontrés là), et la succession des événements : *primum* Attila tue le roi des Burgondes, *demum* finalement a lieu la bataille violente et décisive qui est indiscutablement (comme le montrent les détails) celle des Champs Catalauniques.

Bien sûr on ne peut pas considérer ce passage de Martin comme la source de Jean, Mais l'Auvergne est également mentionnée chez Jean comme le lieu d'une importante bataille, celle de Clermont-Ferrand entre Engésion et Attila (*Myreur*, II, p. 110-111), et, chez Jean aussi, Attila tue un roi des Burgondes – du nom de Gondicaire – qui l'affronte (*Myreur*, II, p. 104). Mais les contextes, des deux côtés, sont trop différents pour qu'on puisse songer dans le cas présent à une influence directe d'un auteur sur l'autre⁴³.

Les deux auteurs que nous venons de présenter connaissaient l'essentiel des opérations d'Attila en Gaule, et en particulier l'idée d'une grande confrontation en Gaule entre les

⁴³ Cela dit, on n'oubliera pas que Martin d'Opava est une source privilégiée de Jean.

forces d'Attila et les forces romaines. Mais si Jean s'en était inspiré directement, il aurait présenté un tout autre récit que celui qu'il nous offre et que nous ne retrouvons comme tel nulle part ailleurs, qu'il s'agisse de la structure ou des détails. Jean a fait complètement disparaître le récit traditionnel, avec les fragments duquel il a composé quelque chose de nouveau.

*

Nous n'abandonnerons toutefois pas le motif des Champs Catalauniques sans avoir évoqué – ne serait-ce que pour mémoire – le cas de deux autres auteurs, antérieurs à Jean d'Outremeuse et qui eux aussi, comme Jean, dans leur récit des opérations d'Attila en Gaule, n'ont pas mentionné cette bataille célèbre.

Il s'agit du *de gestis Francorum* d'Aimoin de Fleury (IXe siècle) et des *Grandes Chroniques de France* (XIVe siècle)⁴⁴. En réalité, les deux textes « ne comptent que pour un », car les *Grandes Chroniques* s'inspirent étroitement d'Aimoin.

Dans leur notice consacrée à Mérovée, les auteurs de ces œuvres, après avoir résumé à l'extrême les opérations d'Attila en Gaule, abandonnent complètement l'histoire des Huns après l'épisode orléanais, où saint Aignan a joué un rôle de premier plan. Le sort des Huns après Orléans ne les intéresse plus. Ils préciseront même que les Huns disparurent complètement. Voici leurs textes. [\[Plan\]](#)

3. Le *de gestis Francorum* d'Aimoin de Fleury

À cette époque aussi, les Huns, après avoir passé le Rhin, incendient la cité de Metz, pillent Trèves, dévastent le territoire de Tongres. Ainsi, à travers toute la Gaule, brûlaient les feux terribles de la guerre : partout le deuil, partout la douleur et, sous mille formes l'image de la mort⁴⁵. Les Huns gagnent ensuite la ville d'Orléans qu'ils assiègent et bloquent. Et pour que personne ne puisse sortir en sécurité, ils placent des gardes près des portes et surveillent tout avec un très grand soin. Le chef (*Praesul*) de la ville, à cette époque-là, était Aignan, admirable de

⁴⁴ Jean d'Outremeuse a déjà évoqué cette œuvre en *Myreur*, II, p. 100, sans y insister, un peu comme s'il voulait apporter un complément à ce qu'il avait écrit précédemment. Pour plus de détails, on se reportera à nos [notes de lectures](#) du fichier *Myreur*, II, 95-104.

⁴⁵ Le texte de Virgile (*Énéide*, II, 368-369) est *Vbique / Luctus, ubique pavor et plurima mortis imago*. Aimoin a remplacé *pavor* par *dolor*. La formule « sous mille formes, l'image de la mort » vient de la traduction J. Perret (Paris, 1981).

courage. Grâce à ses mérites et à ses prières, les prodigieuses phalanges des Huns furent écrasées par la toute-puissance du Christ à tel point que, jusqu'à aujourd'hui, on ignore où, après leur fuite, ces gens sont allés habiter. (*de gestis Francorum*, I, 4, éd. L. Delisle, 1869, p. 30-31)

4. Les Grandes Chroniques de France

En ce temps passerent le Rim une gent qui estoient apelé li Hun ; la cité de Treves craventerent [*détruisirent*], tout le païs d'entor Tongres ardirent et gasterent. En tel manière estoit toute Galle en batailles, en persecutions ; partout resonnoient cri, pleur, douleurs et pestilences, occisions et rapines ; si dura ceste male aventure jusques à la cité d'Orliens ; la vile assistrent [*assiégèrent*], et mistrent gardes aus portes que nus ne peust eissir.

En ce tens estoit Sainz Agniens evesques d'Orliens ; li sainz hons fist sa proiere vers Nostre Seigneur que il confortast le païs et la cité ; Nostre Sires oï sa proiere, car par ses oresons et par sa merite fu li orgueuz de ce pople si triblez [*atteint*] que il s'enfuirent et se perdirent en tel manière que l'en ne pout ainques puis savoir que il devinrent ne où il habiterent. (Tome I, livre I, VI, éd. J. Viard, 1920, p. 26-27) [\[Plan\]](#)

I. QUELQUES OUBLIÉS DE JEAN D'OUTREMEUSE

Après ces observations sur la « disparition » chez Jean de la bataille des Champs Catalauniques, il peut être intéressant d'évoquer rapidement certains autres épisodes que la tradition met en rapport avec le raid des Huns en Gaule et dont Jean ne fait pas état. Les a-t-il omis sciemment ou les ignorait-il ? On ne le sait.

Nous choisirons deux exemples⁴⁶.

1. Geneviève de Paris

En ce qui concerne Geneviève, on ne peut pas dire que la sainte n'était pas connue de notre chroniqueur. Jean lui consacre une notice isolée en II, p. 151, à propos des événements de 452 de l'Incarnation : « À cette époque vivait à Lutèce une vierge célèbre, nommée Geneviève, qui était d'une grande sainteté et renommée par toute la France ». Il évoque sa mort, en II, p. 169, également dans une notice isolée : « En l'an 470 [de

⁴⁶ On en trouvera d'autres chez Bozoky, p. 101, comme le cas de sainte Reinelde de Meerbeke massacrée devant l'autel de Saint-Questin, ou celui du frère de sainte Berlinde, tué à Assche dans le Brabant.

l'Incarnation], au mois de mai, mourut à Lutèce la glorieuse vierge sainte Geneviève »⁴⁷. Il n'ajoute aucune précision et tait complètement le rôle que d'autres textes lui font jouer comme protectrice de Paris.

Il existait en effet dès le VI^e siècle une série de récits présentant sainte Geneviève comme « protectrice » de la ville à l'époque d'Attila d'ailleurs, mais également plus tard, notamment au temps de Childéric et de Clovis (E. Bozoky, p. 82-85)⁴⁸. [\[Plan\]](#)

2. Le prêtre Mesmin (*Memorius*) et ses compagnons martyrs

Notre chroniqueur n'évoque pas non plus le martyr du prêtre Mesmin (*Memorius*) et de ses compagnons (douze enfants, deux diacres et un sous-diacre) que l'évêque Loup aurait envoyés en ambassade à Attila. On trouvera un récit plus détaillé de l'épisode chez E. Bozoky (p. 92-93). Il provient d'un court texte de l'époque mérovingienne, la *Passio Memorii*, qui a fait l'objet d'un article récent de M. Van Acker⁴⁹. [\[Plan\]](#)

*

Mais assez parlé de l'image que donne Jean d'Outremeuse du raid lancé par Attila sur la Gaule en 451 de notre ère. Comme on le sait maintenant, il conduisit à la destruction d'un certain nombre de cités et se termina aux Champs Catalauniques. Les Huns se retireront du théâtre d'opérations et retourneront chez eux.

Le *Myreur* (II, p. 120) avait signalé la fin de la campagne de Gaule et le départ d'Attila, en datant ces événements, il est vrai, de l'an 412 de l'Incarnation, un décalage qui n'est plus pour nous surprendre. Jean, on s'en souvient, était resté assez imprécis dans sa formulation, mais il annonçait qu'Attila allait revenir en Italie.

C'est désormais le raid italien d'Attila que nous allons examiner, toujours à travers l'œuvre de Jean d'Outremeuse. Il a eu lieu en 452 de notre ère, même si – toujours

⁴⁷ Nouvelle manifestation de la « distorsion chronologique », car sainte Geneviève serait morte au début du VI^e siècle, peut-être en 502 ou en 512.

⁴⁸ On trouvera chez M. Rouche, *Clovis*, Paris, 1996 (611 p.), p. 470-491, des extraits de la *Vita Genovefae virginie Parisiensis* (éd. B. Krusch, dans *M.G.H., Scriptores Rerum Merovingicarum*, t. III, 1896, p. 204-238), accompagnés d'un abondant commentaire. Ce volume de M. Rouche consacre de nombreuses autres pages à la sainte.

⁴⁹ M. Van Acker, *Réappréciation d'une « passio » latine soi-disant barbare ou la richesse littéraire de la « Passio Memorii » mérovingienne (VIII^e s.)*, dans *Sacris erudiri*, t. 46, 2007, p. 157-185.

l'habituelle distorsion chronologique – le chroniqueur date la descente d'Attila en Italie de l'an 426 de l'Incarnation. [\[Plan\]](#)

CHAPITRE III

LA CAMPAGNE D'ITALIE, LA MORT D'ATTILA ET LA DÉBÂCLE DÉFINITIVE DES HUNS (426-428 DE L'INCARNATION) (*Myreur*, II, p. 120-132 *passim*)

Mais entre le moment où, après la bataille des Champs Catalauniques, Attila quitte la Gaule, et celui où il entreprend son raid en Italie, il s'est passé un certain nombre d'événements, dont – distribution annalistique de la matière oblige – le chroniqueur liégeois a dû rendre compte. Nous les résumerons en quelques mots, sans nous préoccuper ici des rapports – très problématiques – qu'ils entretiennent avec l'Histoire.

Il s'agit d'abord de rivalités entre les Flamands (du comte Agricola) et les Francs (de Childéric et de son prévôt Clarnus), ensuite de gros problèmes de succession en Bourgogne, où la royauté se trouve partagée entre quatre frères rivaux. L'un d'eux Gondebaud, a réussi à éliminer les trois autres et à devenir seul roi de Bourgogne. Menacé d'une attaque des Francs, il a cédé son pays à l'empereur romain, Théodose II. Cette manœuvre faisait de lui le vassal de l'empereur lequel, espérait-il, devrait ainsi le protéger. Et c'est ce qui se produit : Théodose II convoque son armée dans l'intention de marcher contre les Francs, pour appuyer Gondebaud, mais un événement inattendu le fait rapidement changer d'avis : l'arrivée d'Attila et de ses Huns en Italie en 426 de l'Incarnation.

Telle est, selon notre chroniqueur, la situation politique cette année-là. [\[Plan\]](#)

A. UNE COALITION DE HUNS, DE GOTHES ET DE VANDALES EN ITALIE (II, p. 131-132)

Les Huns, revenus en force dans l'Italie du Nord, ne sont pas seuls. Ils ont à leurs côtés les Vandales et les Goths du roi Radagaise. Deux notices de Jean présentent les coalisés.

[II, p. 131] [*Les Huns revinrent dans l'empire de Rome*] Or tandis que l'empereur [= Théodose II] rassemblait ses troupes [contre les Francs], il apprit que les Huns étaient revenus de ce côté-ci avec leur roi Attila, accompagnés de gens nommés Vandales. Le roi des Goths, Radagaise, les accompagnait avec des forces nombreuses. Tous avaient juré de détruire Rome. Dès lors, l'empereur dut rester à Rome avec toutes ses armées.

[...]

[*Les Vandales avaient saccagé toute l'Afrique - Les Huns saccagent toute la Lombardie - Les Huns assiègent Rome*] Ce groupe armé était constitué de Huns, de Vandales et de Goths, qui tous étaient des êtres malfaisants. Les Vandales s'étaient séparés des Huns vingt-trois ans auparavant. Ils étaient allés dévaster toute la terre d'Afrique, puis, de là, ils étaient revenus en Lombardie qu'ils dévastèrent complètement. **[II, p. 132]** Ils détruisirent ainsi Pavie, Pise, Milan et toutes les autres cités. Puis en décembre 427, ils arrivèrent à Rome qu'ils assiégèrent avec violence.

La menace a amené Théodose II à modifier ses plans. C'est ce qu'explique Jean dans le passage intermédiaire que nous n'avons pas transcrit. L'empereur reste à Rome et bat le rappel de tous ses alliés, « rois, comtes et ducs », parmi lesquels le roi des Francs (Childéric) et le roi de Bourgogne (Gondebaud), les anciens adversaires qu'il a réconciliés.

Mais voyons la coalition que Théodose va devoir affronter. Que représentent les Vandales et les Goths de Radagaise ?

1. Les Vandales

Les Vandales d'abord. Que viennent-ils faire là ? Jean précise (II, p. 131) qu'ils « s'étaient séparés des Huns vingt-trois ans auparavant, qu'ils étaient allés dévaster l'Afrique, puis que de là ils étaient revenus dans le Nord de l'Italie ». Peut-on raccrocher cette phrase aux récits antérieurs de Jean ? Que s'est-il donc passé vingt-trois ans auparavant, en 403 de l'Incarnation ?

C'était l'époque de l'affrontement de Clermont-Ferrand entre d'une part Attila et les Goths, et de l'autre, Engésion, patrice de Rome, assisté par des rois alliés, parmi lesquels les Francs de Mérovée (cfr II, p. 110-112 et *supra*, Attila, p. 27). Les Huns et les Goths avaient

été battus. Mais le récit de Jean, à cet endroit, ne mentionnait ni la présence des Vandales, ni a fortiori une quelconque séparation entre Huns et Vandales.

Il y a plus grave en matière d'incohérence interne. Les pages précédentes du *Myreur* ne mentionnent nulle part que des Vandales auraient attaqué et dévasté l'Afrique. C'est beaucoup plus tard seulement que Jean parlera d'eux en Afrique, lorsque les Vandales sévirent notamment contre les Chrétiens nicéens pour leur imposer l'arianisme. Mais ces épisodes-là sont datés par Jean des années 440 de l'Incarnation (pour II, p. 138), 484 (pour II, p. 174) et 492 (pour II, p. 179), donc des décennies après la descente d'Attila en Italie.

L'explication que donne Jean de la présence des Vandales aux côtés d'Attila en 426 de l'Incarnation ne concorde donc pas avec ce qu'il a écrit précédemment. Mieux encore, dans l'Histoire, les Vandales ne peuvent pas avoir participé à l'attaque d'Attila sur le Nord de l'Italie. Dans leurs déplacements en Europe, ils ne sont pas passés par la Lombardie. Jean aurait-il confondu Vandales et Wisigoths ? Ces derniers en effet dans les premières années du Ve siècle ont pénétré en Vénétie et même atteint Milan où se trouvait la cour impériale⁵⁰.

[\[Plan\]](#)

2. Radagaise et les Goths

Radagaise⁵¹ lui aussi, « roi des Goths » comme l'écrit Jean, se voit introduit dans le récit au mépris des réalités historiques. Dans l'Histoire, Radagaise est une sorte de « seigneur de guerre », d'origine gothique, qui, à la tête d'une puissante armée hétéroclite (des Goths, mais aussi des Vandales, des Alamans et des Alains), a franchi le Danube puis est entré en Italie par les Alpes à la fin de l'année 405 de notre ère, à l'époque d'Honorius (qui règne de 395 à 423 de notre ère). Presque un demi-siècle donc avant le raid historique d'Attila en Italie.

Après avoir pillé et ravagé la plaine du Pô, ce Radagaise s'est dirigé vers le Sud. Mais il a été arrêté à Fiesole près de Florence en août 406 de notre ère par le général romain Stilicon commandant une armée romaine considérablement renforcée de contingents barbares. Sévèrement battu, Radagaise est capturé et exécuté. Ce qui reste de ses troupes est enrôlé

⁵⁰ R. Remondon, *La crise de l'Empire romain, de Marc Aurèle à Anastase*, Paris, 1964 [363 p.], p. 212-213.

⁵¹ Appelons-le ainsi, mais il est connu sous plusieurs noms Radagaise, Radagaire, Radogast.

de force dans l'armée romaine, dont, à cette époque les soldats et les officiers sont presque tous d'origine barbare⁵².

Comme les Vandales, Radagaise est donc suspendu dans le récit sans ancrage chronologique correct. Il ne peut avoir été un contemporain d'Attila que dans l'imagination de Jean. Dans l'Histoire, presque un demi-siècle les sépare.

Sigebert de Gembloux, une des sources potentielles de Jean, est plus proche de la réalité historique lorsqu'il mentionne l'invasion de Radagaise dans sa *Chronographia*⁵³. Il le présente comme « un Scythe, venu de Scythie avec 200.000 Goths, qui envahit l'Italie et qui, après avoir dévasté de nombreuses cités, est encerclé par les Romains et tué avec tous les siens ». Et surtout il date l'épisode des années 407-408 de notre ère. Manifestement, sur ce point, Jean d'Outremeuse n'a pas consulté Sigebert.

*

Pour le dire en quelques mots, Jean amalgame ici sans scrupule des événements historiques qui ont affecté l'Italie du Nord à des époques différentes (premières années du Ve siècle et milieu du Ve siècle) et qu'il a dû découvrir au cours de ses lectures.

[\[Plan\]](#)

B. LES OPÉRATIONS DANS LE NORD DE L'ITALIE (E. BOZOKY, p. 53-56)

Le *Myreur* ne donne guère de détails sur les opérations dans le Nord de l'Italie de ce « groupe armé constitué de Huns, de Vandales et de Goths » et qui, selon Jean, sont censés, avant de descendre vers Rome, « dévaster complètement la Lombardie : Pavie, Pise, Milan et toutes les autres cités » (II, p. 131-132). Pas question donc, sur la foi de Jean, de qualifier de coalisés cet ensemble de trois nations. Dans la réalité historique, lors de cette attaque de l'Italie que Jean place en l'an 427 de l'Incarnation et qui eut lieu en 452 de notre ère, les seuls peuples impliqués étaient les gens d'Attila.

Mais que se passa-t-il réellement ? Quelles informations dignes de foi trouvons-nous dans nos sources sur le raid d'Attila en Italie ?

⁵² Quelques détails complémentaires dans A. Lippold, *Radagaisus*, dans *Der kleine Pauly*, IV, Munich, 1982, col. 1329.

⁵³ Pour Sigebert, cfr l'édition D. L.C. Bethmann, *Chronographia*, dans *M.G.H., Scriptores*, t.VI, 1844, p. 305.

Grégoire de Tours (II, VII, p. 90, trad. R. Latouche) raconte qu'après la bataille des Champs Catalauniques, « Attila rentra avec peu de troupes et que peu après Aquilée fut prise par les Huns, incendiée et détruite, l'Italie envahie et pillée ». Sur cette campagne d'Italie, l'évêque de Tours ne fournit donc guère de détails et ne donne pas de date.

Dans le *Liber Francorum* (V, p. 17, trad. St. Lebecq), la bataille d'Orléans est bien évoquée. Les Huns et leur roi Attila sont repoussés et terrassés, mais rien n'est dit sur le retour d'Attila dans son pays et les événements d'Italie.

Jordanès heureusement est beaucoup plus loquace. Après s'être quelque peu attardé sur le siège d'Aquilée, long et riche en épisodes (XLII, 219-221), il signale l'avance destructrice d'Attila à travers les autres villes vénètes, notamment Milan et Pavie, et va jusqu'à évoquer la destruction de « presque toute l'Italie », ce qui est manifestement exagéré⁵⁴.

Paul Diacre (*Historia Romana*, XIV, p. 387-388), au VIII^e siècle, ajoutera d'autres villes à la liste précédente : Concordia, Altino, Pavie près d'Aquilée ; Vicence, Vérone, Bergame et Brescia en Vénétie⁵⁵.

Parvenus à Padoue, les Huns semblent s'être arrêtés et y avoir installé leur campement.

Il reste que sur ces opérations menées dans le Nord de l'Italie, mis à part des noms de villes détruites, on dispose de peu d'informations fiables. Ce ne sont évidemment pas les légendes qui manquent. Un seul exemple : sur l'île de Torcello, dans la lagune de Venise, on montre encore aux touristes « il trono d'Attila », le trône de pierre sur lequel se serait assis le roi des Huns. Et ce n'est là qu'un minuscule détail pris dans une foule d'autres. Les récits légendaires sur la fondation et l'histoire primitive de Venise – de Padoue également – font une place importante à Attila. Ce dernier devient même le sujet d'œuvres indépendantes, comme cette épopée « franco-italienne » de plus de 37.000 vers, intitulée *La Guerra d'Attila* et écrite par Nicolò da Càsola, de 1358 à 1368 environ, du vivant donc de Jean d'Outremeuse⁵⁶. [\[Plan\]](#)

⁵⁴ « Tout à leur rage, les Huns mettent en ruines les lieux environnants et détruisent presque toute l'Italie ».

⁵⁵ On trouve aussi quelques rares notices sur les opérations dans le Nord de l'Italie dans les *M.G.H., Chronica minora saec. IV. V. VI. VII*, Tome I, éd. Th. Mommsen, p. 302 (*Aquileia et Mediolanum et nonnullae aliae urbes ab Attilane subversae*) ; et Tome II, éd. Th. Mommsen, p. 26-27 [réimpression 1981].

⁵⁶ Sur tout cela, on verra le chapitre III de Bokozy, p. 109-145, intitulé *Le Fléau de Dieu en Italie*.

C. L'ATTAQUE SUR ROME DANS L'HISTOIRE ET DANS LA TRADITION AVANT JEAN D'OUTREMEUSE

Jean au début du passage (II, p. 131) avait noté que « tous les alliés (= Huns, Vandales, Goths) avaient juré de détruire Rome ». Que se passa-t-il réellement ?

La tradition a évoqué très tôt une ambassade envoyée de Rome à Attila. Dès le Ve siècle, Prosper d'Aquitaine en parle d'une manière assez détaillée. Il la voit présidée par le pape Léon entouré de deux autres hautes personnalités, dont il donne les noms (Avenius et Trygetius) :

Le roi (Attila) reçut dignement toute la délégation, et fut si flatté par la présence du pontife suprême qu'il ordonna à ses hommes de cesser les hostilités et, promettant la paix, s'en retourna au-delà du Danube⁵⁷.

Jordanès (XLII, 222-223, trad. O. Devillers), s'appuyant sur Priscos, confirme et précise ces informations. Attila, écrit-il, « aurait eu l'intention d'aller jusqu'à Rome, mais les siens, d'après l'historien Priscus, l'en détournèrent ». Ce qui, selon lui, aurait amené le roi des Huns à changer d'avis aurait été une ambassade « menée par le pape Léon en personne qui vint le trouver dans l'*ager Ambuleius* des Vénètes, là où le Mincio est traversé par les marchands qui s'y rendent fréquemment »⁵⁸. Et, « bientôt, conclut Jordanès, Attila, après avoir mis un terme à la fureur de son armée, retourna d'où il était venu et s'en alla de nouveau au-delà du Danube après avoir promis la paix ».

E. Bozoky (p. 56), qui doute de la réalité de cette ambassade, termine sa présentation de la manière suivante :

Les véritables raisons de ce changement ne sont pas connues. [...] Plusieurs hypothèses peuvent être envisagées : une épidémie qui sévit en Italie en été 452 (mentionnée seulement par la *Chronique* d'Hydace⁵⁹) ; peut-être des cadeaux et promesses de l'empereur Valentinien III (mais qui ne sont évoqués nulle part), et, plus probablement, l'attaque visant les territoires

⁵⁷ Prosper d'Aquitaine, dans la trad. Bozoky (p. 55-56).

⁵⁸ Une note du traducteur de Jordanès, O. Devillers (p. 181, n. 124), précise que c'était « non loin de Mantoue, près de l'actuelle Governolo » et que les membres de l'ambassade « semblent tous trois, y compris Léon, avoir été des proches d'Aétius ».

⁵⁹ Hydace est un chroniqueur du Ve siècle. Sa notice concerne l'année 454 et fait état des maladies et des troupes d'Aétius.

hunniques par les troupes de l'empereur Marcien qui passent le Danube (selon la notice assez confuse d'Hydace)⁶⁰.

Sigebert de Gembloux (p. 310, éd. D.L.C. Bethmann, *M.G.H.*), à la date de 454, résume très brièvement l'attaque d'Attila en Italie, s'intéressant essentiellement à l'intervention pontificale, dont il explique la réussite par un miracle :

Attila, quand il attaqua l'Italie, détruisit, pillou ou incendia presque toutes ses cités. Mais lorsque vint le pape Léon, il obtint du roi non seulement qu'il lui laisse la vie sauve, mais aussi qu'il se retire. Et comme les siens demandaient à Attila pourquoi il s'était montré si favorable, le roi leur avait répondu que ce n'était pas du pape qu'il avait eu peur, mais d'un auguste vieillard, qui avait dégainé son glaive et qui le menaçait de mort s'il ne cédait pas entièrement à sa volonté.

Dans une conférence qui fut publiée sur le site de [Clio. Voyages culturels](#), E. Bozoky détaillait quelque peu ce miracle :

« Attila aurait renoncé à poursuivre sa marche sur Rome, car il a vu apparaître au-dessus du pape un homme brandissant une épée, qui n'était autre que saint Pierre, et qui le menaça de le faire périr avec tous les siens s'il n'obéissait pas à la demande du pape. La peinture de Raphaël dans les galeries du Vatican donne une dimension grandiose à cet événement⁶¹. »

Bref, on ne dispose d'aucunes données sûres sur les raisons d'Attila, ni sur l'existence d'une ambassade, mais la réalité historique est que les Huns ne sont pas descendus sur Rome. [\[Plan\]](#)

D. L'ATTAQUE SUR ROME CHEZ JEAN D'OUTREMEUSE

Pourtant Jean ne tient aucun compte des sources anciennes, puisqu'il rapporte une attaque de Rome. Selon lui, il a fallu un certain temps pour que tous les assaillants venant du Nord se mettent en place. Jean écrit que les Huns, les Vandales et les Goths arrivèrent devant Rome en décembre 427 de l'Incarnation et qu'ils assiégèrent la ville avec une grande violence (*mult enforchiement*). Voici son texte qui se termine par la mort d'Attila et de ses troupes :

⁶⁰ Cfr *Chronica minora saec. IV. V. VI. VII*, Tome II, éd. Th. Mommsen, *M.G.H.*, p. 26-27.

⁶¹ Sur cette [fresque](#) monumentale, réalisée par Raphaël, de 1513 à 1514, pour la Chambre d'Héliodore (Musées du Vatican, Rome) et intitulée « La Rencontre entre Léon Ier le Grand et Attila », on voit l'apparition miraculeuse des saints Pierre et Paul, armés d'épées et menaçant Attila.

Texte

[II, p. 132] En décembre 427, ils [= les coalisés] arrivèrent à Rome qu'ils assiégèrent avec violence.

[Bataille entre Romains et Huns] Les Romains décidèrent de sortir de la ville, ce qu'ils firent, avant que les Huns se soient installés. Mais les Huns étaient de rudes guerriers, et les Romains ne les trouvèrent pas désarmés. Ils étaient bien cent mille, plus même, et ils se défendirent très énergiquement. La bataille dura jusqu'à la nuit. Les Romains durent alors se retirer, car ils ne voyaient plus rien et les Huns gagnèrent leurs tentes. Les Romains avaient perdu plus de vingt mille hommes, sans compter les innombrables blessés. Tous furent stupéfaits de voir les Huns si nombreux et Attila, ce vieillard fou, accomplir ses méfaits sans aucune pitié. Les Romains mirent plus de douze jours avant d'oser sortir de la ville, car presque tous étaient blessés.

Pendant ce temps, l'empereur alla demander au pape de prier Dieu pour qu'il leur accorde la victoire. Le pape réunit en consistoire son collègue et sa clergie, priant Dieu de bien vouloir accomplir pour son peuple un miracle si évident que les païens s'en rendraient compte, de bien vouloir aussi protéger ses hommes de tout malheur et tout danger en leur donnant la victoire.

[Le roi Attila fut tué par la foudre, et ses gens s'enfuirent] Alors le 4 janvier de l'an 428, Dieu accomplit un miracle, car la foudre tomba au milieu de l'armée des Huns et ne blessa personne d'autre que le roi Attila, qui fut réduit en cendres. Alors, ses troupes se mirent à fuir et prirent la mer ; mais un orage les surprit et les noya tous, sans que personne n'en réchappe. Alors le pape entendit une voix lui disant que toute la troupe des Huns avait complètement péri en mer et que Dieu n'avait pas voulu les foudroyer en même temps qu'Attila, à cause de la puanteur qu'ils auraient répandue.

Là les Huns furent complètement anéantis.

Pour l'attaque et la défense de Rome, ville symbolique s'il en est, le lecteur se serait attendu de la part de Jean à une bataille titanesque, décrite sur le mode épique et nourrie d'exploits divers, bref, une de ces batailles comme il sait si bien en écrire. Il avait devant lui une belle matière. Deux groupes de coalisés face à face : les Huns, les Vandales et les Goths affrontant les forces impériales de Rome, auxquelles s'étaient joints les Francs, les Burgondes et tous les autres « ducs, comtes et roi » mandés par l'empereur de Rome.

En fait le narrateur expédie rapidement les choses. Dans sa présentation des opérations militaires, il ne sera même question que des Huns et des Romains, pas un mot sur les Vandales et les Goths, pas un mot non plus sur les rois, comtes et ducs alliés des Romains.

C'est comme si la coalition n'existait pas, ce qui montre bien qu'elle avait été artificiellement introduite dans le récit.

Il ne sera question que d'un seul et unique combat, long bien sûr et coûteux en vies humaines, après lequel les Romains, effrayés, pour ne pas dire épouvantés, allèrent se réfugier dans leur ville et mirent plus de douze jours avant d'oser mettre le nez dehors, « car presque tous étaient blessés ». La solution apparemment ne pouvait pas être militaire.

L'empereur alla alors trouver le pape, qui n'est pas nommé mais qui, dans le système chronologique de Jean, devait être Célestin, monté sur le trône en août 423 de l'Incarnation (II, p. 127 ; pape de 422 à 432 de notre ère)⁶². Le souverain pontife fera appel à Dieu et ses prières seront exaucées.

Le 4 janvier de l'an 428 de l'Incarnation, la foudre « tomba au milieu de l'armée des Huns et ne blessa personne d'autre que le roi Attila, qui fut réduit en cendres ». Ses troupes s'enfuirent par la mer ; mais une tempête s'abattit sur leurs bateaux et tous les Huns sans exception furent noyés.

On appréciera que Dieu ait fait annoncer le naufrage au pape et qu'il ait expliqué qu'il n'avait pas voulu foudroyer tous les Huns en même temps que leur chef, ce qui aurait répandu sur la ville de Rome une puanteur insupportable (« à cause de la puanteur qu'ils auraient répandue dans la ville Rome »).

Le sort des Huns était ainsi réglé définitivement.

Qu'en est-il de leurs alliés ? Jean d'Outremeuse éprouve *in fine* le besoin de dire un mot des Vandales, moins du roi lui-même que de son fils :

[II, p. 132] Les Huns furent complètement anéantis. Cependant le roi des Vandales eut un fils qui, par la suite, fit beaucoup de mal aux églises de Tournai, de Cambrai et de Douai, et détruisit toutes les cités voisines, qui y étaient rattachées. Alors tous les barons quittèrent Rome et chacun rentra dans son pays.

Ce fils, qui n'est pas nommé, est censé « par la suite » avoir dévasté les églises de Tournai, de Cambrai et de Douai, et avoir détruit toutes les cités voisines. On ne voit pas à quoi songe Jean. La suite du *Myreur* ne mentionne rien de ce genre. Quand il sera encore

⁶² Dans l'Histoire, le pape qui régnait en l'an 452 de notre ère était saint Léon Ier le Grand (pape de 440 à 461).

question de Vandales, et notamment de Genséric, ce sera à propos de l'Afrique et des violences contre l'église (II, p. 138, p. 174, p. 179 notamment). En ce qui concerne les armées convoquées par l'empereur, Jean signale sans plus que « tous les barons quittèrent Rome et que chacun rentra dans son pays ». L'histoire est très vite expédiée.

Nous avons eu l'occasion de présenter dans la première partie de ce travail la « véritable histoire » des Huns. Notre lecteur sait donc qu'il se trouve ici devant un récit fantaisiste. La question reste évidemment de savoir si Jean a inventé ces événements ou s'il a utilisé un récit préexistant. Comme nous n'avons trouvé aucun texte antérieur qui irait dans le même sens, nous ne pouvons apporter une réponse fondée. Mais notre impression est que la mort par foudroiement que Jean prête à Attila doit être le fruit de son imagination, tout comme le récit de la tempête qui fit disparaître en mer tous les Huns. [\[Plan\]](#)

E. LA MORT D'ATTILA DANS L'HISTOIRE

Les sources anciennes ont tracé un tableau assez clair de la fin d'Attila. Rappelons qu'il est mort la nuit de ses noces avec une nouvelle épouse et que Jordanès, qui parle « d'une mort qui fut aussi méprisable que sa vie avait été glorieuse » (XLVIII, 253), l'a décrite avec précision (XLIV, 254), tout comme les cérémonies qui l'ont suivie (XLIX, 255-258). Il dit d'ailleurs se référer à Priscos, l'auteur byzantin qui avait – nous le savons par ailleurs – une certaine familiarité avec les Huns et avec Attila lui-même.

Sa mort est bien connue de la tradition historiographique depuis Jordanès. Il suffira de mentionner la notice de Sigebert de Gembloux (éd. D.L.C. Bethmann, *M.G.H., Scriptores*, t. VI, 1844, p. 310) : *Attila in nuptiis suis crapulatus* (« ivre, enivré »), *erumpente per apoplexiam sanguine de naribus, in lecto est offocatus*. Jean, qui pourtant utilise occasionnellement la *Chronographia* de Sigebert, n'en a tenu aucun compte.

Pour la mort d'Attila aussi, on se rend compte que Jordanès notre source principale sur Attila n'a absolument pas été utilisé par Jean. Peut-être d'ailleurs ne la connaissait-il pas.

[\[Plan\]](#)

F. L'ÉCLATEMENT DE L'EMPIRE HUNNIQUE

La première partie de notre travail, consacrée au *Cadre historique*, a aussi évoqué les querelles dynastiques qui suivirent le décès d'Attila et qui amenèrent très vite le démembrement de son empire. Ici encore Jordanès (L, 259-266) constitue une source de premier ordre, riche en détails. Ici aussi Sigebert (éd. D.L.C. Bethmann, *M.G.H., Scriptores*, t. VI, 1844, p. 310) a conservé l'essentiel de l'information : la montée de son fils Hernac sur le trône (*Hernac filius eius post eum regnat*) et les luttes de succession qui l'opposent à ses frères et dont profitent les peuples soumis aux Huns pour se libérer (*Filii Attilae dum contendunt de regno, subiectae Hunis gentes ab Hunorum se excutiunt iugo*).

Manifestement la mort d'Attila et la disparition de l'empire hunnique ne semblent pas avoir intéressé Jean d'Outremeuse. La même indifférence s'observe chez d'autres auteurs. On se souviendra de la manière dont se terminent les passages, cités plus haut (*Attila*, p. 75), d'Aimoin de Fleury :

Grâce à ses mérites [il s'agit d'Aignan, l'évêque d'Orléans] et à ses prières, les prodigieuses phalanges des Huns furent écrasées par la toute-puissance du Christ à tel point que, jusqu'à aujourd'hui, on ignore où, après leur fuite, ces gens sont allés habiter. (*de gestis Francorum*, I, 4)

et des *Grandes Chroniques* de France, lesquelles utilisent généralement Aimoin :

car par ses oraisons [celles d'Aignan] et par sa merite fu li orgueuz de ce pople si triblez [*atteint*] que il s'enfuirent et se perdirent en tel manière que l'en ne pout ainques puis savoir que il devinrent ne où il habiterent. (Tome I, livre I, VI, éd. J. Viard, Paris, 1920, p. 27)

Pour Jean, le sort des Huns était définitivement réglé. Il ne reparlera plus d'eux dans la suite, sinon pour dire, en IV, 84, que le nom de Huns fut donné aux Normands (*li Huens Normans*).

*

Mais cette relative indifférence pour le sort ultime des Huns et le destin de leur roi Attila que nous venons de déceler dans les textes étudiés ne doit pas faire illusion. Elle est loin, très loin, d'être partagée par l'ensemble de la littérature médiévale et moderne de tous les pays issus de l'ancien Empire romain d'Occident. Il suffit pour s'en convaincre de lire l'intégralité du bel ouvrage d'Edina Bozoki, auquel nous avons fait si souvent référence dans

le cadre très limité de notre étude. Son exploration des mondes italien, germanique ou hongrois, notamment, est sur ce point particulièrement éclairante.

[\[Précédent\]](#)

[\[Plan\]](#)

[\[Suite\]](#)